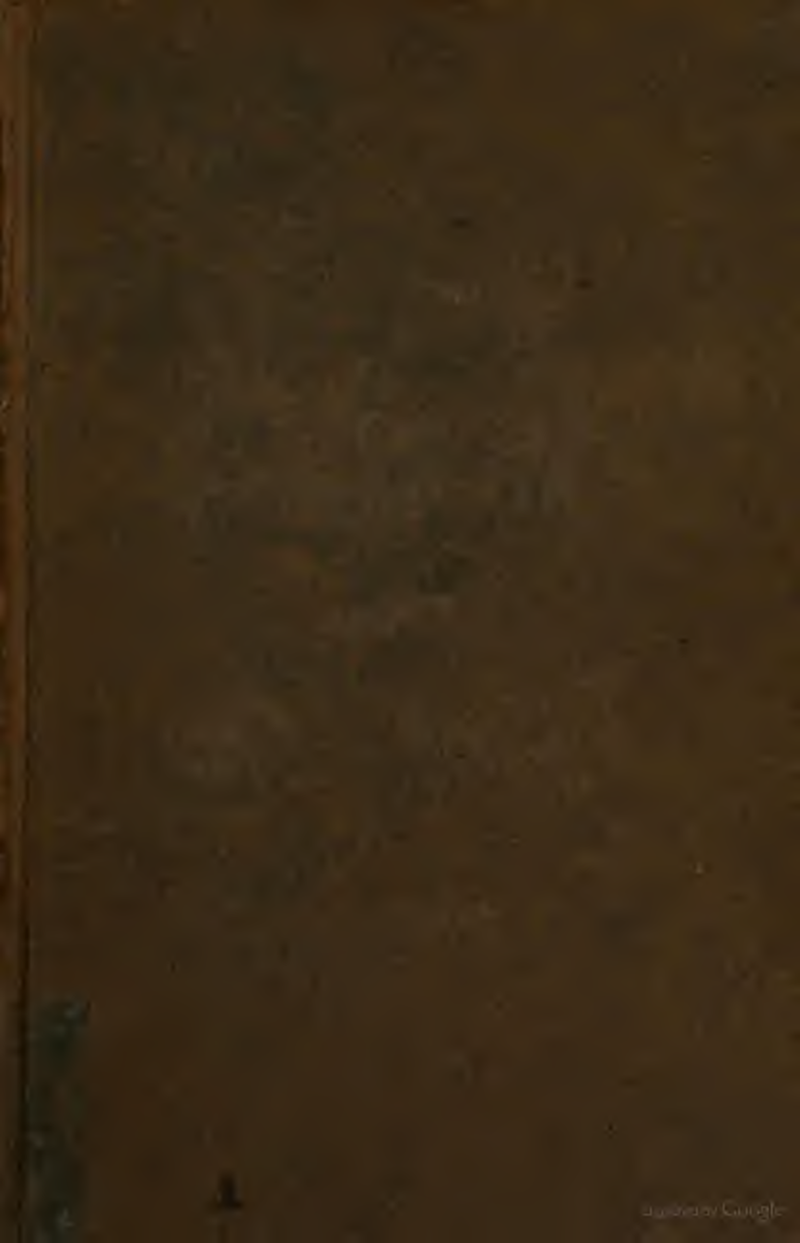
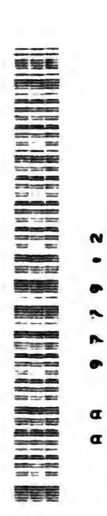




VOYAGE

DANS UNE PARTIE

DE LA FRANCE.

IMPRIMERIE DE J. TASTU, RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

VOYAGE

DANS UNE PARTIE

DE LA FRANCE,

OU

LETTRES DESCRIPTIVES ET HISTORIQUES

ADRESSÉES A Mᴱ LA COMTESSE

SOPHIE DE STROGONOFF,

PAR M. LE Cᵀᴱ ORLOFF,

SÉNATEUR DE RUSSIE.

Tome Second.

Paris.

BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE RICHELIEU, Nº 60.

BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, Nº 12.

1824.


LAUSANNE
UNIVERSITAIRE

VOYAGE

DANS UNE PARTIE DE L'INTÉRIEUR

DE LA FRANCE.

LETTRE PREMIÈRE.

Château de Coaraze, l'Estelle. — Le pied des Pyrénées. — Lourdes.

A PEINE a-t-on quitté le Béarn, ma chère cousine, les impressions que produit sur nous l'aspect des ouvrages les plus vastes et les plus imposans de la nature, succèdent, comme je viens de le dire, aux tableaux souvent mesquins et toujours agités des ouvrages des hommes et de leur histoire; de cette histoire dont les pages incessamment ensanglantées par leurs passions, leurs erreurs et leurs crimes, n'offrent au philantrope qu'un spectacle plus déchirant encore qu'il n'est instructif.

De Pau pour aller à Baréges, on laisse la grande route de Bordeaux à Bayonne, et l'on prend celle de Lourdes, ville dont je vous ai déjà parlé, en remontant le gave de Gavarnie, qui naît au-dessus du Marboré et se précipite en cascades dans la célèbre vallée de Gavarnie. Les sites, les points de vue qui se présentent de toutes parts le long du chemin que nous parcourions, semblaient être une création de la baguette d'Armide, et faire partie de ses jardins. Les yeux ne peuvent se lasser de contempler et d'admirer un tel tableau, qui est borné par une triple chaîne de montagnes qui a l'air d'être impénétrable aux mortels, et de n'offrir aucune issue.

C'est ainsi qu'insensiblement on se trouve au pied du château de Coaraze, où Henri IV, confié aux soins de la sage comtesse de Miossens, et préservé de l'éducation efféminée des cours, n'eut besoin pour devenir un héros que d'écouter son cœur, d'en suivre les impulsions, et de s'abandonner aux inspirations de la nature. Ce prince, comme je l'ai dit précédemment, habillé, nourri, élevé comme l'étaient les enfans des cultivateurs de la campagne, ne connut d'autre distinction entre ses camarades et lui que le courage, une innocente adresse,

l'art de dompter des animaux rebelles à la voix ou au frein, celui de faire le plus agilement de longues et pénibles courses, et d'endurer sans plainte comme sans reproches la soif, et souvent les rigueurs de la saison. En un mot, sans avoir Chiron pour maître, Henri reçut dans ces lieux l'éducation d'Achille, dont il eut la générosité, la franchise, le mâle courage et l'audace.

Il ne reste plus du château qu'une tour et quelques murailles, seuls débris de ce monument intéressant par ses souvenirs.

En entrant dans le village de l'Estelle, je me trouvai au pied des Pyrénées. L'homme est une si faible créature, un si imperceptible atôme, auprès des masses imposantes qui hérissent et dominent la terre, sa passagère demeure, qu'on est tenté, à leur aspect, de se prosterner devant elles comme devant un autel. Les hautes montagnes furent en effet les premiers autels élevés par la nature à Dieu, et sur lesquels les peuples offrirent long-temps leurs vœux timides et leurs plus purs hommages; pourquoi dès-lors n'aurais-je pas eu un mouvement mêlé de respect et d'admiration en voyant ce qui fut long-temps l'objet d'un vrai culte?

J'avais remonté, pour parvenir à ce lieu, ce

torrent de Gavarnie dont je viens de parler, source abondante et pure d'un des beaux fleuves de la Gascogne, et qui l'enrichit des trésors de l'agriculture et de l'industrie. Ce torrent sort comme un génie bienfaisant de ces montagnes, pour répandre de toutes parts la vie et le bonheur. Enfin les Pyrénées elles-mêmes étalaient de toutes parts la richesse et la magnificence qui font la félicité d'un peuple nombreux, industrieux, courageux, habile; et il est facile de sentir dès-lors que la vénération qu'elles m'inspirèrent, associée dans mon esprit à un hommage religieux, était aussi juste que naturelle.

S'il est des circonstances désolantes dans les voyages, il faut convenir qu'il en est d'heureuses. Telle fut celle où je me trouvai à mon arrivée dans le village de l'Estelle. Tous les habitans chômaient, joyeux, le patron du lieu, de sorte que ce tableau de genre était on ne peut mieux en harmonie avec le grand tableau de l'histoire de la nature, qui était devant moi. C'était l'épisode charmant d'un poëme digne des immortels auteurs des Géorgiques, de Virgile et de Delille, ou des chants non moins doux et sublimes de Thompson et de Saint-Lambert.

Toutefois, quoique je sois loin de vouloir que des villageois soient savans, je n'eus pas lieu d'être satisfait des lumières des habitans de ce pays. Je demandai à plusieurs d'entre eux des renseignemens aussi simples qu'ils m'étaient nécessaires, sur les montagnes les plus voisines : ils me répondirent qu'ils ne les connaissaient pas; et comme je leur témoignais quelque surprise de leur ignorance, ils me dirent qu'ils ne faisaient en cela que ce qu'avaient fait leurs pères. En vérité, je crois pourtant que si l'on cherchait à leur faire apprendre quelque chose de plus que ce que savaient leurs pères, ils ne s'en trouveraient pas plus mal.

Il y a à l'Estelle un séminaire de quatre-vingts jeunes néophytes; ainsi il paraît que hors les connaissances théologiques, il en est peu d'autres dans ce pays : d'où il suit qu'il offre tout ce que les partisans de l'ignorance peuvent désirer. Et cependant les nations chez lesquelles les classes pauvres sont éclairées, sont les plus laborieuses, les plus tranquilles, comme on peut le voir en Hollande et en Angleterre. Il n'est point de peuple plus civilisé dans toute l'Europe, il n'en est point qui soit plus attaché à ses devoirs, à ses lois, à ses princes et à cet

amour sacré de la patrie que tout cœur bien né partage.

De l'Estelle nous continuâmes notre route à Lourdes, qui n'est qu'à quatre lieues. C'est là que commencent précisément les montagnes. Déjà j'entre dans l'un des plus beaux et des plus vastes temples de la nature. Les gorges où je pénètre en sont l'imposant péristyle. Mais toujours d'accord avec le goût et l'ordre admirable qui président aux sublimes compositions de l'architecte de l'univers, le superbe édifice s'élève par gradation, et des monts d'un ordre tertiaire et secondaire, richement boisés jusqu'à leur cime, et couverts des produits nourriciers de l'homme, semblent en être le soubassement. Le château de Lourdes paraît, et offre un des plus beaux points de vue; il domine à la fois et la ville dont il porte le nom, et son opulent territoire. Lourdes n'est pas seulement une ville pittoresquement située, mais elle est encore une place forte. Elle est aussi à l'embouchure d'une rivière dont le nom, dérivant du sien, porte le nom de Lourdeau.

Cette ville est comme tant d'autres des antiques contrées méridionales des Gaules, une des plus anciennes cités de France, car déjà fortifiée du temps de César, elle servit à la puis-

sance romaine. Une tour carrée, des murs et quelques fortifications dans le château, sont d'irrécusables témoins de cette illustration historique, parce qu'ils sont évidemment de construction romaine.

Elle fut possédée tour à tour par les Goths, les Vandales, les Anglais, les comtes de Bigorre et ceux du Béarn. Le chevalier Arnaud y soutint, au quatorzième siècle, contre le duc d'Anjou, un siége mémorable par sa rigueur. Appelé, après ce siége, par Gaston Phœbus, ce prince l'invite à dîner et lui dit : « La défense de » Lourdes, gardée par des Béarnais, m'expose à » la colère du duc d'Anjou; partant, rendez-moi » cette place. — Comte, lui répondit le cheva- » lier Arnaud, je suis pauvre et de votre sang, » mais ma foi est au roi d'Angleterre, et ne » puis me rendre qu'à lui. » Sur quoi Gaston, ne se possédant plus, tira sa dague et frappa le chevalier. « Ah! lui répondit-il, vous ne » faites pas de gentillesse; vous m'avez mandé » et m'occiez. » Gaston, au lieu de se repentir d'un tel procédé, fit jeter le malheureux chevalier dans un cachot, où il mourut de ses blessures.

On éprouve toujours des regrets lorsqu'on est obligé de rapporter des faits qui ternissent

la gloire d'un prince aussi illustre que Phœbus.

Lourdes fut réunie ainsi que le Bigorre à la France, lors de l'accession de Henri IV. Sous le règne des successeurs de ce prince, ce château fort servit en même temps de prison d'État: il en fût de même sous celui de Bonaparte; et, entre autres détenus, on cite plusieurs Espagnols de distinction, qui avaient refusé de prêter serment à Joseph, son frère, lorsque Charles IV et Ferdinand VII abdiquèrent.

Dans la dernière guerre de la France avec l'Espagne, lorsque le duc de Wellington s'avançait en France, Lourdes fut sur le point d'être assiégée; mais le naufrage entier de Napoléon et son abdication mirent un terme à la guerre, et Lourdes comme toute la France se soumit à son roi.

Les chaînes de montagnes qui environnent cette ville abondent en carrières de marbre, qui sont exploitées avec succès: d'autres montagnes calcaires ne sont pas moins abondantes; on y trouve des grottes que les amis de la nature s'empressent de visiter.

Celle à laquelle on a donné le nom de Loup, appelle surtout leur curiosité. Divisée en trois parties, la grotte du milieu est la plus remar-

quable. Ici, en artiste aussi piquant dans la composition de ses tableaux qu'ingénieux dans leurs effets, la nature semble avoir voulu surprendre ceux qui viennent contempler un de ses plus étonnans ouvrages. On n'entre dans ce souterrain qu'avec la plus grande difficulté; mais à peine a-t-on passé ce difficultueux détroit, que la grotte de tous côtés s'élève, s'élargit, se divise, offre un espace considérable. La partie du milieu se termine tout-à-coup par un abîme impénétrable et d'une énorme profondeur, dans lequel, si vous jetez une pierre, vous ne l'entendez tomber dans un gouffre liquide qu'après un assez long temps; et c'est alors que l'oreille est frappée d'un bruit sourd et rauque.

C'est en quittant Lourdes, que, par une route superbe bordée de rampes de pierres qui cependant ne sont pas toujours dans le meilleur état, on s'enfonce dans les Pyrénées. Déjà les précipices d'un côté et les flancs escarpés des montagnes de l'autre, vous offrent, les uns leurs abîmes, celles-ci leur élévation et leurs crêtes variées de formes, de couleurs, selon que le temps, la nature, l'ombre et la lumière agissent sur elles et sur votre vue.

Ici le voyageur doit joindre la prudence à

l'enthousiasme, s'il ne veut pas devenir victime d'une distraction; car sur ce sol anfractueux et de toutes parts inégal, où l'on monte et l'on descend continuellement, le moindre pas irrégulier des chevaux ou la moindre faute de leur conducteur peut vous faire rouler avec votre voiture dans les précipices, là où les rampes sont ou tombées ou en mauvais état. Nous faillimes moi et mon compagnon de voyage, G. O., éprouver un tel accident. A une descente escarpée, nos chevaux prirent le mors aux dents, et nous auraient nécessairement entraînés avec eux dans le précipice, si la rampe, heureusement solide dans cet endroit, ne les eût arrêtés. Un des coupables chevaux fut la victime de ce zèle trop ardent, et nous fûmes obligés de l'abandonner sur la grande route, tant il était écorché et blessé.

Maintenant je crois qu'il est temps de vous faire part des sensations que j'ai éprouvées en gravissant les Pyrénées, du caractère spécial des impressions qu'elles ont produites sur moi, avant que je vous parle en détail de leur étendue, et de tout ce qui les rend intéressantes aux yeux du voyageur et du naturaliste.

J'avoue que, quelque hautes que soient ces montagnes, elles sont loin d'être aussi gigantes-

ques, aussi colossales et aussi agrestes que les rigides Alpes, qui, barrières antiques de l'Italie et des Gaules, rassemblent autour d'elles, avec leurs nombreux glaciers et leurs neiges éternelles, les plus grands souvenirs de l'ancien comme du moyen âge. Mais si les Pyrénées, comme les Alpes, barrières naturelles entre deux grandes nations, leur cèdent sous le rapport de l'élévation, de l'immensité; si le plus élevé de leurs pics, le Mont-Perdu, ne porte pas, comme le Mont-Blanc et celui de la Jung-Frau, sa tête blanchie dans les régions les plus élevées des cieux; elles sont du moins plus riantes et plus gracieuses. Les Pyrénées sont dans la grande famille de montagnes de l'Europe les filles cadettes, tandis que les Alpes sont les filles aînées.

Celles-ci étalent toute la pompe et toute la jeunesse de la nature. Boisées dans beaucoup d'endroits, elles sont fécondées presque jusque sur leurs sommités par le travail et l'industrie.

Telles sont, ma chère cousine, les premières impressions que j'ai éprouvées à l'aspect des Pyrénées, et que j'ai pour ainsi dire recueillies dans ma pensée afin d'en faire une comparaison, la plus juste que possible, avec les

Alpes que j'ai traversées en tous sens dans mes voyages en Suisse. Mais, ne me bornant pas à mon propre jugement, je vais parcourir ces montagnes, ayant toujours à la main le livre de l'historien le plus éloquent de la nature depuis les Buffon, les De Luc et Saussure; et cet historien que vous connaissez, est le savant M. Ramond, qui est à la fois le Tite-Live et le Pline des Pyrénées. Son style a tout l'éclat de l'un, et ses pensées la profondeur de l'autre. Pour pénétrer les mystères de la nature, il interroge les monts avec la sagacité d'Aristote, les parcourt avec le courage d'Empédocle, et nous révèle les lois de leurs diverses stratifications, nous donne la mesure de leur hauteur et celle de leur étendue. Il nous fait connaître leurs vallées, il pénètre de l'œil du génie dans les lieux où ses pas, quelque hardis qu'ils soient, ne peuvent le porter. Il peint du pinceau de Claude le Lorrain ou de Dughet, non-seulement l'éclat et la fraicheur des plus beaux sites et des plus beaux paysages de ces monts, mais aussi les mœurs simples et rustiques de leurs agrestes habitans.

LETTRE II.

Route de Lourdes à Argelez. — Vieuzac, vallée et ville d'Argelez. — Pierre-Fite.

C'est véritablement à Lourdes, ma chère cousine, que commencent les Pyrénées. Je vous ai déjà conduite dans cette petite ville, et vous en êtes partie avec moi : à présent je vous invite à me suivre par la pensée dans mes courses, soit sur les monts, soit dans les vallées, et vous appelle à venir partager les plaisirs si doux de l'étude de la nature et des hommes. C'est ici que l'on se plaît à interroger le cœur de l'homme dans sa pureté native, son ame encore vierge, et qu'on trouve que la franchise de ses traits, la liberté de ses mouvemens, et tout son individu physique est en harmonie avec son individu moral : il n'offre point, comme presque partout ailleurs, la triste et désolante disparate d'un être dont l'extérieur peint la franchise, la bonté, et quelquefois la pitié, à l'instant même où souvent il médite un crime, la ruine ou le déshonneur de son

semblable. La peinture fidèle des mœurs rustiques, mais pures et simples des montagnards, est pour eux un bel éloge, et pour les autres un exemple. Ce n'est que chez eux qu'a pu se conserver, grâces au goût du travail, à la simplicité, à la modération, le type originel de la vertu, et sa sublime et consolante image; oui, c'est-là que la vertu semble avoir voulu se réfugier loin de la corruption des hommes, comme la nature a voulu y cacher ses productions les plus belles et les plus rares.

Maintenant nous allons continuer notre route en suivant la direction des montagnes qu'il faut constamment ou monter ou descendre, en parcourant les sinuosités du Gave qui roule désordonné sur un lit de cailloux, incessamment lavé par ses ondes rapides, cristallines et grondantes. Sur la rive droite, on voit de temps en temps des prairies ornées d'arbres, qui égaient la vue et semblent éloigner les montagnes, tandis que sa rive gauche est bordée de rochers couverts d'un bois épais, qui offre une belle masse de verdure à travers laquelle s'élèvent quelquefois des pointes ou aiguilles de rochers, comme pour manifester leur présence. Deux beaux villages viennent enfin se présenter à nos regards, et semblent

nous dire que partout où est la fécondité l'homme prospère. De beaux arbres plantés ombragent cette route pittoresque; de nombreuses métairies, des granges et des maisons de campagne vivifient et embellissent le pays que l'on parcourt.

La ville d'Argelez est à trois lieues de Lourdes; et le chemin paraîtrait long si l'on n'était constamment occupé à admirer les prodiges de la nature.

Avant d'entrer dans Argelez, on passe par un petit village nommé Vieuzac, qui est devenu célèbre par la naissance de Bertrand Barrère, si connu dans les fastes anarchiques de la révolution.

Mais, avant d'arriver à ce village, ma voiture s'arrête soudainement; l'un de nos postillons s'avance gravement vers nous, et d'un ton solennel nous avertit que l'on voit la tour de Vidalos. En effet elle mérite qu'on s'arrête un moment pour l'examiner avec attention. Cette tour, bâtie, à ce qu'on prétend, du temps des Romains, n'offre plus que des ruines comme tant d'autres; mais elle est remarquable par la beauté de sa situation, et parce qu'elle fut jadis la clef de la brillante vallée d'Argelez, une des plus belles des Pyrénées, et qui de ce point se

présente dans toute sa magnificence, et offre un coup-d'œil enchanteur. En effet, en pénétrant dans cette vallée, on la trouve au-dessus de toute description et même de l'idée qu'on s'en était formée. Représentez-vous un plateau uni, élevé et d'une vaste étendue; là se déploie en longs festons une nappe d'argent. Le Gave y réunit à ses eaux celles de plusieurs autres ruisseaux qui serpentent élégamment en divers sens, et toujours au milieu d'une mousse émaillée de fleurs.

Lorsqu'on a traversé la petite ville d'Argelez, qui n'offre elle-même qu'un amas confus de mauvaises maisons, mais dont la position est une des plus agréables, étant adossée aux collines de Gez et ayant devant elle le beau rideau de Davantaigne (1), et que l'on parcourt cette belle vallée, les sensations délicieuses qu'on a éprouvées en y entrant deviennent plus vives et s'y multiplient. On remonte toujours le Gave. On parcourt des champs, des prairies de la plus grande fertilité. Flore et Palès sem-

(1) Argelez n'a qu'une population de 900 habitans. Cette petite ville est assez commerçante, et commande pour ainsi dire l'entrée des Pyrénées. Elle gagne beaucoup par les établissemens thermaux qui l'avoisinent, étant le seul passage par où l'on puisse y parvenir.

blent lutter avec les Naïades à qui montrera le plus de richesses et de grâces. Ce plateau est parsemé de chênes, de frênes ombreux, de noyers et d'arbres productifs courbés sous le poids des fruits. Il est entouré de tous côtés de collines riantes, couvertes d'habitations, de bosquets, de villages, de chapelles et de maisons de campagne, qui forment les points de vue les plus rians et les plus pittoresques. Au-delà de ces collines, on voit ces chaînes de montagnes qui élèvent leurs cimes orgueilleuses jusqu'aux cieux, et offrent par leurs sinuosités et leurs déchirures d'autres points de vue non moins intéressans, mais plus grands et plus majestueux. Ces collines, ces montagnes forment un cirque ou amphithéâtre qui paraît n'offrir aucune issue, et bientôt on perd de vue celle même par où l'on a pénétré.

Au nord de la ville d'Argelez est une colline nommée Balandrau. C'est sur cette élévation que le voyageur doit monter pour avoir une vue générale de la vallée, vue qui est vraiment ravissante. Vers le midi se présente le pic de Soulon, qui se détache merveilleusement des montagnes latérales. Derrière ce pic, on découvre la grande chaîne des montagnes et leurs cimes variées, qui, en se prolongeant vers la

tour de Vidalos, s'arrondissent sensiblement, diminuent de hauteur et se terminent pour ainsi dire en collines au pied de cette tour.

De ce Colisée de la nature, tout le vallon se présente comme dans un Diorama. On voit toutes les sinuosités du Gave et des ruisseaux dont les eaux bienfaisantes sont dirigées sur les prairies, rafraîchissent leur belle verdure, et la grande route qui se dessine comme un beau ruban. J'éprouve déjà, ma cousine, l'avant-goût de mes excursions futures sur les crêtes des Pyrénées, où les paysages sont plus circonscrits, mais deviennent sublimes par le cadre immense qui les entoure.

En avançant le long de cette grande route qui ressemble à une belle promenade tracée par un habile jardinier, on aperçoit l'abbaye de Saint-Savin, admirablement située. Sages appréciateurs des plus beaux lieux comme des plus féconds pays, les pieux cénobites ne manquèrent jamais de faire les plus heureux choix : dans les campagnes comme dans les villes, ils plaçaient leurs abbayes, leurs cloîtres, dans les situations les plus convenables, les plus propres à enrichir et à embellir leur séjour. Vous pensez bien dès-lors qu'il est impossible que l'on ne rencontre dans ces lieux voisins

de l'Espagne, où les moines ont tant brillé, et de la France où jadis leur crédit était aussi très-grand, des traces de leur puissance.

Cette abbaye fut élevée, selon une ancienne tradition, sur les ruines du fort Émilien, et fondée par un ordre de moines, que Charlemagne remplaça par de savans Bénédictins. L'abondance et la civilisation vinrent à leur suite, et, comme partout, ils enrichirent ce pays par une agriculture bien entendue et par la sage administration de leurs terres (1).

Détruite par les Normands, l'abbaye fut de nouveau rétablie par Raymond, comte de Bi-

(1) Les superbes couvens de cet ordre attestent cette vérité. On peut surtout s'en convaincre en Italie lorsqu'on voit le Mont-Cassin, la Trinité-de-la-Cava, et tant d'autres établissemens de ces savans religieux qui consacraient leurs veilles à l'étude, et cherchèrent toujours à préserver les sciences, des effets funestes de la barbarie. Ils employaient leurs loisirs à encourager l'agriculture, à défricher des terres incultes et sans rapport, et à porter enfin l'abondance partout où leur administration s'étendait.

En peut-on dire autant des autres ordres, surtout des mendians, dont l'oisiveté, l'ignorance et la dépravation corrompaient les mœurs des simples habitans, et au lieu d'imprimer le respect dû aux serviteurs des autels, ne leur attiraient qu'un juste mépris?

gorre, en 945, qui lui donna la vallée de Cauterets, sous l'expresse condition d'y bâtir une église et d'en soigner lès bains.

Dans le onzième siècle, le fils du comte Henlius de Poitiers, nommé Savin, se retira dans ce couvent, prit l'habit de Saint-Benoît; mais ne trouvant pas ce séjour assez austère, il alla chercher une retraite plus solitaire, construisit lui-même un ermitage sur une des montagnes voisines, où il vécut et termina ses jours.

Comme il mourut en odeur de sainteté et qu'on lui attribuait des miracles, il fut canonisé, et ce saint a été jusqu'à présent très-révéré par les habitans des environs.

On conserve, avec un soin particulier, un peigne et une espèce de toque qui lui ont appartenu : ces deux objets sont placés sur le maître-autel sous des cloches de verre, et ont, dit-on, la vertu de guérir les plus violens maux de tête, à peine appliqués à l'endroit malade.

Le couvent a été détruit pendant la révolution, et vendu, comme propriété nationale, à un médecin de Cauterets. L'église, qui n'a jamais été belle quoique vaste, est conservée et sert de paroisse. L'abbaye de Saint-Savin a servi d'asile à la célèbre reine Marguerite, aïeule

de Henri IV, et aux dames de sa suite, lorsqu'elle fut obligée de quitter subitement Cauterets à cause d'une inondation qui survint inopinément et fit périr beaucoup de monde. Elle donne elle-même les détails des dangers qu'elle avait courus et de l'hospitalité avec laquelle elle fut reçue dans ce couvent, où elle fit un séjour.

A peu de distance de l'abbaye de Saint-Savin, on voit encore le château de Miramon et celui de Beaucen, qui par leur position et leur grandeur offrent de nouveaux points de vue qui enrichissent ce tableau.

Les heureux habitans de cette vallée, si favorisés par la nature, ne sont pas exposés, comme tant d'autres montagnards, aux événemens funestes qu'entraînent les changemens de saisons. Ici la fonte des neiges, le débordement subit des torrens, les orages, les avalanches, ne viennent pas détruire dans un seul instant leurs maisons, dévaster leurs champs, engloutir leurs familles. Cette belle vallée est à l'abri de tous ces malheurs, par son heureuse position, et l'habitant du Lavedan ne partage pas les justes terreurs de ses voisins.

Les ruines des châteaux ainsi que celles de

diverses tours et fortifications, prouvent qu'anciennement cette vallée a été affligée d'un fléau d'une autre espèce, celui de la guerre. Ces tours, ces châteaux datent probablement du temps de la féodalité, et servaient de points de défense aux barons, qui étaient toujours les armes à la main. Avec l'abolition de ce système, toutes ces fortifications devinrent inutiles, et ne servent maintenant qu'à la décoration du pays.

Cette charmante vallée se termine à Pierre-Fite, très-gros bourg d'où partent deux routes, l'une pour Cauterets, l'autre pour Luz. C'est ici aussi que l'on change pour la dernière fois de chevaux, et que nous trouvâmes le premier poste du cordon sanitaire établi contre la fièvre jaune ou plutôt contre la fièvre anarchique de l'Espagne. Nous fûmes obligés d'exhiber nos passe-ports, et nous continuâmes tranquillement notre route.

LETTRE III.

Défilé de Pierre-Fite.—Vallée de Luz, son climat, les mœurs de ses habitans, ses villages.—Château de Sainte-Marie. Église des Templiers.

En quittant Pierre-Fite, on entre dans une gorge très-étroite, cernée, pour ainsi dire, par des montagnes roides et décharnées; et c'est dans ces montagnes que s'ouvrent les défilés des vallées de Baréges et de Cauterets. On éprouve un sentiment pénible lorsqu'on quitte un pays si riant pour pénétrer dans un pays si sévère.

Des rochers resserrés, séparés par le torrent qui coule au fond d'un précipice de 2 à 300 pieds de profondeur, et dont le mugissement seul vous fait connaître l'existence; une route taillée par la main de l'homme, et qui souvent est suspendue sur des voûtes hardies; des ponts qui vous transportent d'une rive à l'autre, lorsque l'industrie humaine a été ar-

rêtée par la nature; des montagnes tellement resserrées qu'elles ne vous laissent apercevoir qu'un seul point: tel est le tableau que cette gorge vous offre.

C'est en parcourant ce défilé que l'on admire l'industrie humaine, qui a su vaincre de tels obstacles et construire une voie commode et sûre, là où jadis le montagnard adroit osait à peine s'exposer. Signaler ces bienfaiteurs de l'humanité, est le devoir de tout écrivain, et le nom de la Bauve et de d'Estigni, intendans de cette province à qui l'on doit ces travaux, doivent être voués à la reconnaissance des habitans et de tous ceux qui visitent ces lieux, puisqu'aucun monument ne transmet leur nom à la postérité.

Ce défilé est si bien décrit par l'illustre voyageur des Pyrénées, M. Ramond, que ne pouvant vous en donner une description plus fidèle et plus intéressante, je vais, ma chère cousine, vous la transcrire.

« Ce défilé, dit-il, est un de ces lieux privilégiés sur qui l'habitude n'a point de prise, et qu'on ne croit connaître que du dernier moment où on les a vus. Toujours nouveau pour le peintre, pour le poëte, pour l'observateur de la nature, on le parcourt, on y revient, on

y demeure, et on ne peut pas plus le décrire que l'épuiser. Combien de fois et sous combien d'aspects je l'ai contemplé, le matin, le soir, à la lueur de la lune, à la clarté du jour, drapé de neige ou paré de verdure, battu par la tempête ou éclairé d'un soleil sans nuages ! et je m'arrête encore devant ces pics étroitement enchaînés, et je m'asseois devant ces étonnantes cataractes, et je savoure l'horreur de ces immenses précipices...... Grande et fière nature que n'ont pu rendre triviale ni d'insipides descriptions, ni de burlesques peintures, ni le concours même que sa célébrité lui attire. Long-temps encore elle fera l'étonnement et les délices de l'homme de savoir et de goût; et quelque part que ce sentiment doive le conduire, il ne passera pas outre sans saluer ici la majesté des Pyrénées.

» En vain on est pressé; ce n'est pas là qu'on se hâte. Chaque point de la route exige son tribut. Tantôt c'est un site qu'il faut considérer, tantôt c'est une roche qu'on veut écorner encore, tantôt c'est une plante qu'on recueille après l'avoir vingt fois recueillie; on ne s'arrête nulle part que tous les intérêts ne soient excités l'un par l'autre; et quel que soit le genre d'observations qu'on se propose, l'objet



principal du voyageur est presque toujours le dernier dont on s'est occupé. »

Rien de plus vrai, rien de plus juste, que cette description simple et élégante; rien ne peut y être ajouté, rien ne peut en être retranché. Je faisais cette route mon livre à la main, j'en voyais le plus fidèle portrait, et j'éprouvais un double sentiment d'admiration partagé entre la nature et son peintre éloquent.

Depuis Pierre-Fite jusqu'à la vallée de Luz, on monte continuellement et rapidement. Les chevaux quoique doublés ne vous traînent qu'au plus petit pas, mais vous ne regrettez pas un temps qui est employé à voir de telles merveilles.

La vallée de Luz a quelque conformité avec celle d'Argelez, mais elle est beaucoup plus élevée dans les montagnes et moins vaste. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 390 toises, tandis que celle d'Argelez n'en a que 241. Cette vallée ou ce canton était jadis désigné sous le nom de vallée de Baréges, et renferme dix-sept communes qui ont une population de six mille habitans. Ses principales ressources sont les établissemens thermaux de Saint-Sauveur et surtout de Baréges, que l'affluence des étrangers pendant la saison des

bains vient enrichir. Les deux tiers de son territoire ne sont point susceptibles de culture, mais les pâturages qui abondent dans les montagnes, où pendant quatre mois se nourrissent les bestiaux, sont d'un grand secours aux habitans.

Ces habitans n'obtiennent de la terre avare que la sixième ou septième partie des grains nécessaires à leur subsistance, et les villes de Tarbes et d'Argelez sont tour à tour les secourables voisines chez lesquelles ils trouvent l'indispensable supplément à leur nourriture. C'est avec l'argent qu'ils retirent de la vente des bestiaux, du beurre et des chevaux, et de celui que leur procurent leurs établissemens thermaux, qu'ils acquittent aux marchés les alimens dont ils se nourrissent pendant les longs hivers, dans leurs demeures, c'est-à-dire pendant les deux tiers de l'année.

La culture des pommes de terre, qui réussit si bien partout, est ici négligée. Elle ne sert pas encore d'aliment aux paysans, qui n'en emploient que très-peu. Il faut espérer cependant que l'exemple que leur donnent quelques riches propriétaires, et surtout l'utilité démontrée de cet excellent légume, finiront par vaincre des préjugés ridicules. L'orge, le seigle,

les pois, le blé sarrasin, sont les seules productions de ce terrain léger, mobile et sablonneux. Le froment n'y vient qu'en très-petite quantité. On ne voit pas, comme dans l'heureuse vallée d'Argelez, les fruits d'automne et même le pampre couronner les vergers. Un froid rigoureux ou d'insupportables chaleurs sont les révolutions disparates et fortement tranchées de l'atmosphère qui règne dans ce vallon. D'affreux orages succèdent ordinairement aux grandes chaleurs, et à la suite de ces orages les montagnes se couvrent de neiges qui subitement refroidissent l'air jusqu'à ce qu'elles soient fondues. Les nuits ne sont pas, comme dans le Midi, toujours fraîches; souvent elles sont même plus chaudes que le jour qui les a précédées. Une telle variation dans le climat, une telle transition subite du chaud au froid, produisent nécessairement une grande variation dans la culture, qui ne peut être soumise à aucune observation réglée ni à l'ordre des saisons.

On distingue trois espèces de vents qui soufflent dans ce canton : celui du nord, qui vient par la gorge de Pierre-Fite, et c'est le plus dangereux pour les récoltes; celui du sud, qu'on nomme aussi vent d'Espagne, et qui traverse

la gorge de Gavarnie; enfin celui de l'est, qui descend du Tourmalet, traverse la vallée du Bastan, prélude aux orages de l'été ainsi qu'aux plus rudes frimas de l'hiver.

Les froids, dans les hivers les plus rigoureux, ne sont pas aussi sensibles par leur intensité que par les vents qui les accompagnent, car le thermomètre de Réaumur ne descend guère dans cette vallée au-dessous de 7 à 8°.

Les plantes hivernales y fleurissent sur les pentes des montagnes qui ne sont pas couvertes de neige, et les brebis y broutent paisiblement les belles et éclatantes gentianes.

La vallée de Luz offre l'aspect le plus agréable, le plus pittoresque et le plus riant. Les deux beaux gaves de Gavarnie et de Bastan s'y réunissent; neuf villages bien bâtis sont disséminés sur ce plateau et sur les collines et montagnes qui l'entourent en amphithéâtre.

C'est ici qu'au milieu d'une nature aussi mâle qu'elle est féconde, je trouve les traces de ce que l'histoire du moyen âge a de plus intéressant. Un vieux château nommé Sainte-Marie mêle ses ruines poudreuses au site le plus pittoresque, et en augmente ainsi l'effet et l'aspect romantique. Ces ruines se trouvent isolées sur un mont qui est détaché de la chaîne

environnante; et lorsqu'on apprend que ces sombres voûtes, ces longues salles maintenant abandonnées étaient autrefois remplies, dans les jours de fête, de vassaux joyeux, de troubadours et de jeunes bachelettes, et qu'elles étaient le séjour des Anglais, qui, pendant leur domination dans la France, étendirent jusque-là leur puissance; que le fameux prince Noir, sans contredit le premier de leurs héros, y a résidé, ce paysage double d'intérêt; c'est comme un épisode piquant jeté au milieu d'un poëme.

La vallée dont nous avons vu le peu de richesse en terres cultivables, est très-riche en pâturages dans les montagnes, qu'elle afferme tous les ans. L'administration des haras de Tarbes y envoie paître pendant la belle saison ses poulains. Nous parlerons plus tard de cet établissement utile, qui propage et perfectionne la race précieuse des chevaux des montagnes des Pyrénées : sans être d'une grande taille, ils forment une race robuste, infatigable et agile, particulièrement convenable pour la cavalerie légère.

Ce seraient surtout les étalons arabes qui conviendraient au perfectionnement de la race des Pyrénées. La vallée de Lavedan est celle

de toutes dont les chevaux sont les plus estimés. Les montagnards paient de 4 à 500 francs leurs jumens.

Je ne vous parlerai pas de la ville de Luz, peu digne de ce nom, si l'on y rattache l'idée de quelque chose de brillant; elle est tout au plus un village formé de misérables maisons, et n'ayant que de misérables rues. Il semble que les lieux que la nature embellit de toutes ses richesses et de tous ses charmes, repoussent la main des hommes, quand ils veulent les parer de leurs talens et de leurs arts : exceptons cependant quelques villes de la Suisse, qui ornent dignement plusieurs des belles vallées des Alpes; mais, moins heureuses, les Pyrénées comptent pour des cités ce qu'ailleurs on appellerait des villages. Une église seule se fait remarquer dans Luz, non par sa beauté, mais par sa singularité. D'un style bizarre, elle est plus extraordinaire encore par l'enceinte de murs qui l'enveloppe. Hérissée de créneaux, image de la guerre, on voit peu de contrastes aussi frappans avec le séjour d'un Dieu de paix et de bonté, que celui que nous offrent ces gothiques murailles. Mais le mot de cette énigme m'a été donné lorsque j'ai su que cette église a appartenu aux Tem-

pliers. Vous connaissez ces infortunés religieux qui, à la fois soldats et prêtres, moines et chevaliers, scellèrent d'abord de leur sang, dans les plaines de l'Idumée et sur les remparts de Jérusalem, leur foi sainte et leur amour pour la gloire de la France; mais qui ensuite, enrichis des dons de la piété et du butin de la victoire, excitèrent l'envie et la jalousie, et finirent sous Philippe-le-Bel une vie illustrée par les vertus des héros, et que couronna la palme des martyrs. En vérité, il est, ma cousine, des souvenirs du moyen âge qui surpassent même ceux de l'antiquité : tels sont les souvenirs que rappellent les Templiers, et qui inspirent un intérêt aussi vif que leurs lâches bourreaux inspirent d'horreur et de mépris.

Une autre particularité non moins remarquable et aussi affligeante peut-être pour un ami de l'humanité, doit faire distinguer encore cette église. On y voit une porte par laquelle seule entraient des hommes retranchés de la société, race proscrite et misérable dont j'aurai bientôt occasion de vous parler, et de vous révéler le destin déplorable, qui, sous le nom de Cagots, vous prouveront que l'Inde n'a pas seule ses parias et ses poulichis, mais que l'on retrouve aussi des exemples en Europe de ce

retranchement de toute une portion d'un peuple, de la société commune. Cette porte par où ces malheureux pouvaient seuls pénétrer dans le sanctuaire d'un dieu de miséricorde, est maintenant murée, et j'avoue qu'elle me plaît beaucoup plus ainsi. Mais lorsqu'elle ne l'était pas, elle les entendit plus d'une fois confier à la pitié d'un dieu de bonté, des maux que leurs semblables avaient encore aggravés.

Luz est bâtie à l'entrée des vallées de Gavarnie et de Baréges ; devant la ville est la montagne de Lithouesse, remarquable par des avalanches qui tombent, dans les orages, de son sommet, s'arrêtent à ses pieds, et semblent respecter à la fois les bords du Gave, qui sont leurs limites constantes, et les habitans par lesquels ils sont peuplés, ainsi que leurs travaux et leurs propriétés. Bonheur qui n'est pas réservé aux habitans des autres vallées : ceux-ci vivent toujours dans la terreur, ayant constamment sous les yeux une cause de destruction, qui menace sans cesse eux et leur fortune.

Sur la rive gauche du Gave est, à la distance seulement d'une demi-lieue, et au commencement même de la vallée de Gavarnie, l'établissement de Saint-Sauveur, auquel conduit une

belle avenue formée d'arbres qui répandent au loin la fraîcheur par leur ombre.

Avant de quitter Luz, je crois devoir vous entretenir de l'adresse qu'ont ses habitans à se servir du bâton, soit pour se signaler dans des jeux athlétiques, soit pour se défendre contre des adversaires. En effet ils ne craignent, avec cette arme de la nature, aucune de celles que l'homme doit à son industrie, si ce n'est les armes à feu : ces armes qui, dans les mains de la trahison et du crime, font trop souvent succomber la force sous la faiblesse et le héros sous les coups du lâche. Pour atteindre à tant de dextérité, ces montagnards, dès leur plus tendre jeunesse, font un exercice fréquent du bâton qu'ils ont soin de ferrer par un des bouts. C'est ainsi qu'ils parviennent à égaler, s'ils ne surpassent même les Bretons, qui, en France, seuls leur disputent cette singulière célébrité.

D'autres jeux, mais plus pacifiques, signalent le carnaval d'un autre village voisin nommé *Esquièse*. Ses habitans s'assemblent; l'un d'entre eux monte un cheval de bois, et porte le nom illustré par le chevalier sans peur et sans reproche. Un drame est d'abord joué grotesquement par les joyeux acteurs, drame dont le sujet est l'enlèvement d'une beauté que le prétendu

Bayard vient délivrer. Je ne vous rapporte une pareille momerie, ma chère cousine, que parce qu'elle vous peint les mœurs de nos montagnards, et vous prouve qu'ils conservent religieusement, dans ces jeux, les traditions que leur ont transmises leurs ancêtres; traditions qui ont pour garant de leur durée l'amour qu'ils portent à leur mémoire, et celui qu'ils conservent naturellement pour d'innocens plaisirs.

Vous parlerai-je encore d'un autre village appelé Viscos, qui, bâti presque sur la cime d'une montagne voisine et sur le penchant d'un gouffre, effraie le spectateur par son seul aspect. On se demande avec étonnement quel est le motif qui a pu décider ses premiers fondateurs à faire le choix d'un tel lieu. Ce village, si l'on veut en croire les fables du pays, a vu naître une famille d'hommes de huit pieds de haut, véritables géants comme vous voyez, et auxquels même une sépulture séparée fut destinée.

Telle est la ville de Luz et ses environs. J'ajouterai que pour tempérer les amers souvenirs qu'elle rappelle des templiers et des cagots, elle a une école d'enseignement mutuel qui prospère, et qu'elle a en outre une école primaire, et que toutes deux abondent en jeunes

élèves. Luz est le chef-lieu du canton ou de la vallée de Baréges. Le revenu de cette vallée se monte, avec ceux de ses établissemens thermaux, à plus de 30,000 francs, et cette somme est en grande partie employée à la conservation et l'embellissement des bains thermaux. Le reste est à la disposition de l'administration départementale, qui les emploie à des travaux exécutés hors de la commune : ce qui déplaît en général aux habitans, qui voient avec chagrin cet emploi de leurs deniers, qui ne leur profite point.

LETTRE IV.

Visite à l'établissement thermal de Saint-Sauveur. — Grande route de Luz. — Village de Baréges.

Les montagnes offrent le plus souvent, avec des points de vue aussi surprenans que variés, des souvenirs pleins d'intérêt; la froide monotonie, l'ennuyeuse uniformité sont au contraire le partage des plaines. Tandis que celles-ci semblent livrées uniquement aux travaux de l'agriculture, la nature appelle sur le sommet des montagnes et dans les creux de leurs vallons l'artiste qui veut imiter avec le secours de l'art ses ouvrages; elle y appelle également le savant qui vient y observer leurs productions, et s'efforce de les rendre utiles à l'humanité : ainsi les monts sont l'atelier de l'un et le laboratoire de l'autre; et nous leur devons, soit comme voyageur, soit comme ami des sciences et des arts, les plus douces jouissances.

Quittons maintenant la grande route de Ba-

réges pour aller visiter Saint-Sauveur, qui n'est qu'à un quart de lieue de Luz.

Le chemin qui conduit à ce délicieux endroit est des plus agréables. Cette belle allée dont nous avons déjà parlé, traverse de vertes prairies, et vous conduit à un superbe pont en marbre d'une construction élégante, d'où l'on monte vers Saint-Sauveur par une chaussée creusée dans des rocs qui ont dû céder à l'industrie humaine. Cette route est aussi belle que commode. Des voûtes hardies la soutiennent, et des arbres touffus, qui ont l'air d'être incrustés dans les pierres, ombragent le voyageur; des cascades bouillonnantes s'élancent du creux des roches pendantes, et ne plaisent pas moins à la vue qu'elles ne sont utiles aux prairies qu'elles vont arroser de leurs eaux bienfaisantes, avant de se jeter dans le Gave, qui, augmenté par ce surcroît de nouvelles eaux, s'échappe des murs de granit qui semblent vouloir l'arrêter dans son cours, et libre enfin de sa passagère prison, s'élance plus fier et plus rapide dans la vallée.

Saint-Sauveur n'a que quinze belles maisons, commodes et agréablement situées, où se réunissent, pendant la belle saison, jusqu'à deux cents baigneurs qui viennent jouir du bé-

néfice des eaux et de l'air excellent qu'on y respire. De jolies promenades et des points de vue charmans contribuent à l'agrément de ce séjour.

La découverte de ces eaux minérales est d'une époque très-ancienne. Elles ne sont ni aussi chaudes ni aussi fortes que celles de Baréges; cependant elles sont employées avec beaucoup de succès dans plusieurs maladies.

L'établissement des bains ne répond pas à l'élégance du lieu. Une douzaine de baignoires en marbre, placées dans des caveaux sombres, de mauvaise apparence, très-étroits et fort mal entretenus, forment tout l'établissement médical de Saint-Sauveur.

L'auteur des nouvelles observations sur l'état actuel des Pyrénées donne l'analyse de ces eaux, sur lesquelles il a fait de nombreuses expériences, et prouve que leur principal mérite est dans les substances gazeuses dont elles sont imprégnées, et que l'on n'est pas encore parvenu à découvrir. Il assure que d'après des expériences répétées, il est démontré que, transportées, elles perdent toute leur efficacité.

La situation pittoresque de ce joli séjour peut rivaliser avec les plus beaux sites, non-seulement des Pyrénées, mais de la Suisse

même. Des vues diverses plus belles les unes que les autres, se présentent continuellement sous des formes nouvelles; tantôt on voit des montagnes en amphithéâtre, couvertes d'habitations isolées, ou groupées sur le penchant ou sur les cimes des montagnes : tantôt ce sont des cascades qui tombent perpendiculairement, entourées de verdure et d'arbrisseaux; tantôt c'est le cours du Gave qui s'échappe avec violence au fond d'un précipice dans ces digues étroites. Enfin on ne peut quitter Saint-Sauveur sans être pénétré d'admiration de son beau site.

Mais il est temps de reprendre la route de Baréges, et d'arriver enfin à ma destination; car c'est de là que je pourrai plus facilement vous écrire sur les Pyrénées, après que j'aurai parcouru avec attention toutes les parties les plus importantes de ces intéressantes montagnes.

Je retourne sur mes pas. Me voilà de nouveau à Luz, et je reprends la grande route par laquelle je ne tarde pas à entrer dans la gorge de Baréges, où nous côtoyons pendant une demi-heure le Gave du Bastan. Des moulins placés çà et là sur ses bords enrichis de jolies prairies et d'arbres aussi vigoureux que verts, le long d'un chemin qui va toujours en mon-

tant, produisent l'effet le plus piquant. Ajoutez à ce tableau celui des produits de l'industrie humaine, dont on voit les effets sur les montagnes qui côtoient la rive droite du Bastan : des champs en culture sur la sommité des hauteurs ou sur des pentes extrêmement rapides; voilà ce que l'on doit à la main laborieuse, à la patience, au courage de l'agriculture, qui lutte sans cesse contre les obstacles que lui oppose de toutes parts la nature.

Plus on avance, et plus la gorge ne cesse de se rétrécir en montant, tandis que l'art a su frayer à l'homme, dans ces lieux, par une superbe chaussée, un chemin excellent qui conduit jusqu'à Baréges.

Avant d'y parvenir, après une demi-heure de marche, la scène change subitement. Un autre spectacle s'offre à nos yeux. A peine avons-nous tourné la montagne sur laquelle est le village de Betponey, que la gorge se rétrécit, et que les montagnes se rapprochent des deux côtés du torrent. A celles que nous venons de voir fertiles et riantes en succèdent d'arides et de décharnées : on dirait ces vieillards couverts de rides, et dont un pied est déjà dans la tombe, tandis que l'autre se traine lentement dans l'étroit sentier de l'existence.

Là cesse la végétation. Partout des éboulemens, des pierres entassées ou dispersées, des débris, des ruines : c'est tout ce que nous apercevons. Naguère tous les charmes, toutes les beautés de la fécondité et de la vie s'offraient à nos yeux; ici, ce sont toutes les horreurs du néant, toutes les images désolantes du trépas. On dirait qu'Esculape, sans doute pour que l'homme mette à la santé, le plus précieux des biens, le prix qu'elle mérite, a placé son temple dans le domaine de la mort, que cependant il éloigne, lorsqu'il sait guérir de funestes maladies. Non, rien n'est plus affligeant que les environs de son séjour; et près des portes même de son sanctuaire sont des blocs détachés qu'un dieu jaloux de ses bienfaits semble avoir fait rouler du haut des monts voisins pour s'opposer à ce qu'on y parvienne.

Mais enfin nous voici dans Baréges, situé sur la rive gauche du Bastan, et tellement pressé entre ses montagnes, qu'une seule rue en fait toute la magnificence. Le reste est envahi par des éboulemens; sept cent cinquante pas bien comptés, forment l'étendue géométrique de ce village, dont la hauteur prise à la porte des bains, est de six cent soixante-deux toises au-dessus de la mer, d'après M. Ramond; d'où il

résulte qu'il est deux cent soixante-douze toises au-dessus de Luz.

Ce serait ici le lieu de vous faire une pompeuse description des bains de Baréges, cherchés de si loin, qui jouissent d'une réputation si étendue et si ancienne, et qui doivent surtout être salutaires à ce que j'ai de plus cher au monde. Le moyen de ne pas abonder en citations, en analyses des eaux, en anecdotes sur leurs cures, en récits et en portraits sur les buveurs et les baigneurs, et de ne pas vous faire enfin une de ces peintures de mœurs si fort à la mode aujourd'hui? Ces tableaux ne peuvent jamais mieux s'exécuter que dans les lieux où se réunissent, des divers coins de l'Europe, et les habitans du Nord et ceux du Midi. Un Russe tel que moi, par exemple, qui vient fraterniser au banquet d'Hygie avec un grave Lusitanien ou un gai Provençal, ou avec un pesant Germain; enfin un léger petit-maître de la Seine ou de vifs habitans des bords de la Garonne, tous ces individus si divers de manières et de langage, offriraient au moral, le même contraste que les montagnes au milieu desquelles nous nous trouvons en offrent au physique; et cette singularité, ces disparates entre la matière et l'esprit habilement saisies par un savant

observateur de l'homme, tel qu'un La Bruyère, un La Rochefoucault, un Vauvenargues, et non moins habilement exprimées, feraient, vous en conviendrez, une description qui occuperait très-convenablement sa place après la description géologique, économique et pittoresque des Pyrénées : ce serait une sorte de panorama intellectuel du monde. Mais malheureusement cette année nos philosophes seraient déçus de tout espoir d'observer et de peindre. Point ou fort peu de baigneurs sont venus comme nous implorer les faveurs de la déesse Salus ou de la naïade de Baréges. Ainsi il vous faudra renoncer à recevoir d'ici, comme vous l'espériez peut-être, non-seulement quelques-unes de ces observations profondes sur notre espèce, que l'on est si fort à portée de faire aux lieux où elle n'étale pas moins ses faiblesses que ses maux, mais même ces légères esquisses dans lesquelles on ne saisit que la surface des objets, que la superficie d'individus éminemment superficiels, comme le sont tous les oisifs; esquisses qui vous auraient rappelé les brillantes coteries de Spa, de Plombières, d'Ems ou de Pise. Au reste, j'aurais été probablement on ne peut moins propre à ce travail, qui exige les talens d'écrivain, joints à ceux d'ob-

servateur ; et c'est déjà une forte raison de vous consoler de cette privation.

Les maisons de Baréges ne sont guère plus belles que la longue et unique rue qu'elles bordent, c'est-à-dire qu'elles sont aussi tristes. Mais pauvres d'apparence, elles ne le sont pas autant en réalité. Elles sont assez spacieuses et commodes; et si elles n'ont pas l'élégance de celles de Saint-Sauveur, elles offrent au moins ce qui est nécessaire à la vie. Mais elles sont séparées entre elles, au milieu de la rue, par des éboulemens et par les avalanches qui se précipitent de la montagne opposée, et qui en ont renversé plusieurs qu'on a vainement tenté de rebâtir en les exposant au même malheur. Les habitans, éclairés par la plus coûteuse des expériences, ne bâtissent plus en pierre sur les points où ces agens de la destruction exercent leurs ravages. De mauvaises baraques de planches sont la frêle proie qu'ils leur laissent, ainsi qu'aux ondes du Bastan, lorsque, grossies par des fontes de neige, il s'ouvre avec la voix et l'impétuosité du tonnerre un large passage dans la vallée, soit en tombant en immenses cascades du haut des monts, soit en se déployant et roulant tel qu'un fleuve impétueux. Heureux toutefois ces ha-

bitans lorsque ce gave n'entraîne avec lui que ces fragiles habitations, et qu'il ne va point, mêlant à ces débris des quartiers de rochers, ravager les moissons, et arracher de leurs étables, les troupeaux et leurs pasteurs! En un mot, si l'aspect des Pyrénées, si les belles campagnes qui les précèdent, et les belles vallées qui adoucissent leur âpreté de tout l'éclat et de toute la richesse de la végétation, inspirent tant d'intérêt aux voyageurs, et si les eaux thermales sont l'espérance des malades, il n'en est pas ainsi du lieu où on les prend; et rien en vérité n'est moins riant que Baréges.

Aussi, dès que la saison des eaux est terminée, tout s'empresse dès le commencement d'octobre à quitter ce lieu de désolation. On abat les baraques de planches dont nous venons de parler, pour ne pas les exposer à une perte presque certaine, et il ne reste dans ce chétif bourg, pendant l'hiver, que trois ou quatre malheureux gardiens qui, comparables au geôlier infernal, sont là, pour ainsi dire, entre la terre et le Tartare, chargés de veiller à ce que quelques brigands affamés ne viennent pas dévaster des lieux aussi fréquentés dans la belle saison, qu'ils sont délaissés dans la mauvaise, laquelle dure plus de sept mois. Ces tristes et pacifiques sen-

tinelles s'entourent prudemment de provisions, en attendant qu'ils soient assiégés par toute l'artillerie de l'hiver, par ses cataractes, ses orages, ses frimats, ses glaces et la neige. Ainsi bloqués, ils ne repoussent l'assaillant que par une sage inertie; et lorsque le bélier reparaît dans les cieux, ce grand astre, providence de notre planète, vient les délivrer de l'ennemi qui les retenait captifs; et, semblable à ces physiciens habiles qui d'un souffle seulement opèrent les plus étranges métamorphoses, il change autour d'eux la nature. Jusque-là nos pauvres cerbères ne crient contre ame qui vive, si ce n'est, comme je vous l'ai dit, contre des brigands, chose heureusement des plus rares, ou contre des loups ou des ours, ce qui l'est beaucoup moins; car ces animaux affamés par les neiges qui couvrent la pâture des uns, et par l'absence des troupeaux qui sont la pâture des autres, descendent en bandes des montagnes, et cherchent les habitations des hommes.

En attendant que je vous décrive mes excursions dans les montagnes, il convient pourtant que je vous fasse connaître les environs de Baréges qui sont, comme ceux de tant d'autres lieux, moins tristes qu'eux-mêmes. D'abord,

entre les deux ravins par où s'élancent les éboulemens et les avalanches qui ont plus d'une fois ravagé ce malheureux village, s'élève à mi-côte de la montagne un joli plateau. Là, la vie semble s'être réfugiée à peu de distance de la mort; et l'œil charmé par le doux éclat d'une végétation aussi fraîche qu'elle est abondante et variée, et par l'aspect de jolies habitations champêtres, croit voir l'Élysée à côté de l'enfer, dont en vérité Baréges offre à peu près l'image. Ce lieu de repos et d'abondance, placé auprès de la dévastation et de l'aridité, ne repose pas moins l'ame que le corps lorsqu'on le visite.

Vis-à-vis de ce plateau, au midi de Baréges, on voit ensuite un autre lieu non moins doux et plus agréable encore. C'est un bois qui couvre la plus grande partie de la montagne, et qui, formé en grande partie de hêtres ombreux, sert de refuge, pendant les fortes chaleurs, aux malades et aux convalescens. Ce bois est surnommé la forêt sacrée, et à juste titre, car elle arrête l'impétuosité et la direction des avalanches, qui sans son égide salutaire achèveraient la destruction du village. Aussi est-il défendu, sous les peines les plus sévères, d'y couper du bois.

Des sources limpides traversent cette forêt, tombent en cascades des sommités de la montagne, et fertilisent encore les prés après avoir formé le plus agréable ornement des bois. Depuis deux ans, on transforme, pour ainsi dire, la forêt sacrée en jardin anglais, grâces aux soins du préfet et à l'activité de l'ingénieur en chef du département, qui portent tous leurs soins à l'embellissement de ce lieu (1). Des sentiers nouveaux, commodes, bien tracés, forment une jolie promenade pour les malades, qui jadis n'avaient que la grande route pour prendre un exercice qui leur est si nécessaire.

Baréges est le seul établissement thermal dans les Pyrénées qui ait un hôpital militaire. Plus de six cents officiers et soldats viennent régulièrement chaque année y chercher le bienfait de

---

(1) On ne saurait prodiguer assez d'éloges à M. de Sirés, ingénieur en chef du département des Hautes-Pyrénées. Cet homme instruit, bienveillant, plein de zèle, met une grande activité dans tout ce qui lui est confié, et surtout dans tout ce qui a rapport à la commodité et l'embellissement des établissemens thermaux. Il est heureux d'avoir pour chef un aussi habile administrateur que le préfet, M. Jahan de Belleville, qui a su par sa probité, son désintéressement et son activité, acquérir l'estime et la considération de tout son département.

ses eaux salutaires; la plupart pour des blessures honorablement reçues au champ de bataille. Il est à regretter que, pour eux, on divise en deux parties la saison des bains, et qu'ils ne puissent rester que pendant un temps limité; car souvent des malades qui auraient dû poursuivre une cure bien commencée, ne peuvent pas la continuer, leur temps étant expiré.

Le nombre des bains n'est pas suffisant pour le nombre des malades. Il n'y a maintenant que neuf baignoires et deux piscines, dont l'une est uniquement consacrée aux militaires, et l'autre aux indigens, qui y vont pêle-mêle, plus de vingt personnes à la fois. On ne peut rien voir de plus sale et de plus dégoûtant. Le nouveau bâtiment des bains, sans être un bel édifice, est fort bien entendu et très-convenable. Les cabinets sont grands et élevés, et les baignoires aussi spacieuses que commodes. Il est construit en marbre que l'on tire d'une carrière située près de Baréges même. On en bâtit un autre qui doit contenir quatre bains sur le même principe; ainsi, non-contente de donner le remède, la nature donne encore les matériaux de l'édifice où ils sont fructueusement employés.

L'affluence des baigneurs est ordinairement

si grande, que l'on se baigne tout le jour et toute la nuit. Il n'y a que deux douches, quoique ce soit le remède le plus efficace de ces eaux.

A tout cela j'ajouterai que, là comme ailleurs, la nature a mis souvent à un très-haut prix ses bienfaits et ses dons : et ce n'est pas par une somme exorbitante d'argent qu'il faut payer ses remèdes; c'est par des dangers qu'il faut courir et les sacrifices qu'il faut faire, tant il est vrai qu'un grand bienfait ne s'obtient presque toujours qu'avec difficulté et peine. C'est peu que le séjour de Baréges soit aride, sombre, et d'une tristesse souvent affreuse; même dans les beaux jours, son climat est un des plus rigides et des plus inclémens; et dans cette brillante saison même, le feu préservateur auquel on n'a recours ailleurs que pendant l'hiver, y devient nécessaire, moins, il est vrai, à cause du froid, que pour absorber l'humidité de l'atmosphère, souvent surchargée par les nuages qui, après s'être formés sur les sommets des montagnes et condensés sur les vallées, traversent le village, passent devant les maisons et les croisées, comme, dans les temps fabuleux, lorsque Diane descendait des cieux pour visiter Endymion dans la forêt.

LETTRE V.

Origine de Baréges. — Ses environs.

Différent de la plupart des établissemens thermaux des Pyrénées, Baréges n'est pas, ma chère cousine, d'une date très-reculée; mais bien qu'elle se rapproche de nos temps, l'époque de sa fondation n'en est pas moins mémorable: c'est celle du siècle de Louis XIV; et tandis que les eaux thermales des établissemens voisins comptent une série de siècles d'exploitation, tandis que l'humanité leur doit dans l'ancien comme dans le moyen âge, les plus efficaces secours, les cures les plus salutaires, il n'y a pas deux cents ans que l'on ne voyait encore à Baréges que quelques tristes chaumières, qui protégeaient de leur fragile toit les sources salutifères qui font à la fois sa richesse et sa célébrité.

C'est à la maladie d'un des fils du monarque, que ce village doit le commencement de la

réputation dont il jouit aujourd'hui, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe.

Tombé malade dans une cour où, malgré toute la splendeur dont elle brillait, parurent tout-à-coup une foule de maux et de calamités, comme pour montrer que le bonheur n'est pas toujours sur le trône ni près du trône, le duc du Maine fut transporté à Bagnères, dont je vous entretiendrai bientôt, pour y chercher des secours qui furent impuissans. Confié aux soins de l'habile et austère Maintenon, elle prit un soin religieux de ses jours, et, plus célèbre encore par sa fortune que par ses vertus, la veuve de Scarron eut pour le fils du souverain qui devait bientôt devenir son époux, toutes les attentions que commandait sa situation. Aussitôt qu'elle eut vu que les eaux de Bagnères étaient impuissantes, et qu'elle eut appris que celles de Baréges pourraient être plus efficaces, et même offraient l'espoir d'une guérison certaine, elle demanda que le malade y fût transporté.

Aucune route ne conduisait encore à ce lieu sauvage; une tranchée aussitôt fut ouverte et pratiquée dans la montagne appelée le Tourmalet, chemin qui existe encore de nos jours, et madame de Maintenon y passa bientôt

avec le prince ; une simple et fragile chaumière est leur seul asile pendant que l'un y prend les eaux et que l'autre veille au retour de sa santé. Cette chaumière était la seule qui existait alors dans ce lieu; et nous apprenons de l'épouse clandestine du grand Louis, elle-même, qu'elle y employait ses jours tantôt à écrire des lettres, qui sont devenues fameuses, et même son plus bel ouvrage, tantôt s'occupant des mêmes travaux que ceux dont s'acquittent les bergères de cette sauvage retraite, c'est-à-dire à filer.

Mais quelque heureux qu'ait été pour Baréges et les malades qui y viennent chercher la santé, le séjour qu'y fit le duc du Maine, sa population n'a pas augmenté; et sans les eaux de sa bienfaisante naïade, il serait peut-être toujours resté ignoré. Ce sont les habitans de Luz et de Tarbes, qui poussés par l'industrie et l'espoir d'un salaire, sa récompense ordinaire, peuplent ce village pendant la saison, tandis que l'argent des baigneurs le vivifie. Ils y apportent les productions les plus nécessaires à la vie, de Pau, de Tarbes, et des vallées d'Argelez et de Luz, car le climat froid et humide de Baréges ne produit ni fruits ni légumes. On ne peut y cultiver que de l'orge, du seigle, du blé sarrasin, et un peu de maïs. Outre ces

denrées, ils rendent aux malades une foule d'autres services. Ils louent de petits chevaux aussi laborieux que dociles, qui servent aux voyageurs dans leurs excursions dans les montagnes; enfin tour à tour guides et porteurs, marchands et serviteurs, ces montagnards, aussi actifs qu'intelligens et les émules de ceux des Alpes et de toutes les montagnes de l'Europe, vont jusqu'à se faire minéralogistes. Ils ramassent les échantillons si nécessaires à l'étude de cette science, dans les lieux qu'ils ne cessent de parcourir, et vendent aux curieux ces fragmens des minéraux les plus précieux que donnent ces contrées.

Je ne dois pas omettre de vous donner ici un exemple de l'industrie de nos montagnards : ils ont imaginé une espèce de petite horloge solaire portative, qui se compose d'un petit cylindre en buis, autour duquel est gravé le cadran solaire ordinaire, et qui est surmonté d'un petit gnomon en tôle, qu'on remet dans le creux du cylindre après qu'on s'en est servi. Ce cylindre n'est guère plus grand qu'un étui, et sa partie supérieure est mobile, afin que le gnomon puisse répondre à chaque mois.

Les montagnards fabriquent eux-mêmes ces horloges, et celui dont j'en ai acheté quelques-

unes m'a assuré que cette industrie se transmet dans sa famille de père en fils depuis plus d'un siècle.

Le lait et le beurre sont à Baréges, comme dans toutes les Pyrénées, un des principaux objets de l'industrie. M. Ramond a parlé en détail, dans son intéressant ouvrage, de la manière dont on les conserve pendant les grandes chaleurs de l'été. Je crois inutile de le répéter, mais j'espère vous faire plaisir en vous rapportant une anecdote qui signale la bonne foi et la confiance qui règnent parmi les montagnards.

Gravissant un jour, au-dessus de ce village, une des plus difficiles et des plus arides montagnes, à l'ardeur du soleil, ne trouvant pas un seul arbre sous l'ombre duquel j'aurais pu me délasser, très-altéré je demandai à mon guide s'il pouvait me procurer un peu de lait. Cet homme m'indique une grange, où il m'assure que j'en trouverai. Nous y allons; mais, hélas! elle était vide, les propriétaires étant descendus dans le village pour assister au service divin, car c'était un jour de fête. Mon guide court aussitôt vers un ruisseau voisin, où il découvre plusieurs pots de lait. (C'est ainsi qu'ils le préservent des effets

de la chaleur, et le conservent toujours frais: ils font une espèce de petit bassin garni de pierres et d'ardoise qu'ils recouvrent, et à travers lequel l'eau fraîche circule toujours.)

Fier de sa découverte, mon guide m'apporte ce lait précieux, que je refuse d'accepter sans l'agrément du maître; mais il me tranquillise bientôt en me demandant une pièce de monnaie qu'il dépose soigneusement dans la grange ouverte, en ajoutant que personne n'y touchera, et que le maître saura bien qu'un étranger a passé et a bu de son lait. Exemple touchant de la bonne foi et de la confiance de ces braves gens! Il n'y a pas d'exemple que ces dépôts de lait aient été volés; on serait même surpris de voir témoigner quelque doute à ce sujet.

Toutes les montagnes autour de Baréges sont couvertes de bestiaux qui errent à leur gré et cherchent leurs pâturages. Ici vous voyez la chèvre hardie suspendue sur des abîmes; plus bas, la brebis timide broute le serpolet qui répand au loin son parfum et étale ses couleurs au milieu d'une famille de plantes aromatiques qui se groupent autour des masses et des blocs de granit suspendus comme par miracle, sur des pentes rapides, et que le plus léger mouvement paraît devoir précipiter dans

le fond de la vallée. Souvent sous ces blocs de granit vous trouvez la hutte du berger, qui y cherche un abri contre l'ardeur du soleil ou les intempéries du climat. Souvent aussi vous rencontrez de ces pâtres qui portent sur leurs épaules leurs maisons ambulantes, composées de trois carrés formés de châssis de bois et garnis de paille, qu'ils établissent à la suite de leurs troupeaux. Mais pendant les nuits froides et sombres de l'automne, ils se retirent avec eux dans les granges, et c'est encore eux qui sont chargés de traire les vaches, de faire du beurre, de confectionner les fromages, dont ils rendent un compte exact à leurs maîtres, malgré leur misère. Mal nourris, mal vêtus, plus mal payés encore, ils sont cependant fidèles, et y attachent un point d'honneur.

Mais retournons à Baréges même, d'où il ne me reste plus que peu de chose à vous dire. Nous n'avons pas encore parlé des lieux de plaisir, si abondans pour l'ordinaire dans des établissemens de ce genre. Il n'y existe qu'un seul lieu de réunion, auquel on a donné pompeusement le nom exotique de Vauxhall. Ce prétendu lieu de danse et de plaisir n'est qu'une chétive baraque où se réunissent quelques malades, et surtout les officiers de l'hôpital mili-

taire, qui y sont attirés par quelques journaux politiques, et surtout par le jeu, qui commence dès le matin et ne discontinue que très-avant dans la nuit.

Il n'y a au reste, dans tout le village, que quelques chétives boutiques, et entre autres celle d'un droguiste épicier, qui est en même temps maître de poste et libraire, et dont toute la bibliothèque est composée d'une centaine de romans aussi vieux que celui d'Amadis des Gaules, de Tyran-le-Blanc, d'Olivier et du Caloandre fidèle; il décore du titre de cabinet littéraire cette collection de bouquins, à laquelle il ajoute quelques journaux qu'on vient lire dans la boutique même, où on les trouve pêle-mêle avec les comestibles et les combustibles, qui exhalent un parfum digne du lieu qui les contient.

Quelque mesquins que soient ces établissemens, les agrémens qu'ils offrent, si toutefois ils offrent des agrémens, sont passagers comme les beaux jours dans Baréges; car dès que le sombre hiver s'annonce par quelques orages précurseurs, tout part, tout fuit, citadins, campagnards, et surtout M. le directeur du Vauxhall, qui, démontant son pompeux édifice, donne congé à quelques ménétriers qui, venus

sur ses traces, pendant leurs loisirs, habillent et chaussent les villageois ; M. le directeur du cabinet littéraire, à son exemple, claquemure sa bibliothèque jusqu'à la saison prochaine, s'il ne l'emporte avec lui de peur qu'elle ne devienne la pâture des rats. A peine partis, ils sont remplacés par vingt et jusqu'à vingt-cinq pieds de neige, qui, comme vous l'avez vu, tiennent bloqués dans leur cachot les malheureux gardiens dont je vous ai parlé.

Les approches de Baréges ne sont pas plus à l'abri des avalanches que le village lui-même. La grande route de Luz est quelquefois si encombrée, que ce n'est qu'à force de travaux pénibles, qu'on parvient à la débarrasser des monceaux de pierres, de gravier, et de blocs qui s'y accumulent. C'est dans les années de 1760 et de 1787 que Baréges éprouva les événemens les plus fâcheux dans ce genre, et qui eurent les suites les plus funestes. Neuf personnes y périrent, et beaucoup d'autres furent grièvement blessées, tandis que les étrangers ne se sauvèrent qu'avec beaucoup de peine par la montagne du Tourmalet. Plusieurs maisons furent détruites et rasées, avant même que les neiges et la grêle de pierres et de gravier fussent tombées. On présume

qu'un tel effet est produit par l'air, qui est tellement comprimé par la masse des neiges qui se détache des montagnes, que par sa violence il abat les maisons avant même que l'avalanche ait parcouru la moitié de sa route.

Les habitans du pays ont remarqué un phénomène qui, je pense, est digne d'être rapporté. Il y a au-dessus de Baréges sur la rive gauche du Bastan, à une petite distance, une montagne qu'on nomme *Lisse,* et qui est couronnée par le pic de la Piquette.

Sur cette montagne de Lisse on voit un bloc de granit que les montagnards appellent *Sara-de-Lugué.* Ce bloc isolé a 30 ou 40 pieds cubes, et se trouve assez près du sommet de la montagne. On peut le regarder comme une espèce de glaçomètre, car toutes les fois qu'il reste enseveli sous la neige et qu'on ne peut pas l'apercevoir, c'est un signe immanquable qu'il faut s'attendre dans vingt-quatre heures à une avalanche du côté opposé. Les habitans alors prennent toutes les mesures pour échapper au péril qui les menace.

Enfin ce bloc indique la quantité des neiges que les montagnes peuvent soutenir sans qu'une avalanche soit à redouter. Curieux de savoir si ce phénomène a été remarqué depuis

long-temps, j'ai appris que les habitans le connaissaient par tradition, mais que plusieurs l'ont observé eux-mêmes.

J'achèverai mon récit sur Baréges en vous racontant un acte de bienfaisance digne d'être signalé. Un gentilhomme anglais, nommé Crawford, après avoir été malade pendant plusieurs années, et après avoir recouvré la santé à Baréges, lui a légué une rente viagère de cinquante louis qui est exactement payée par ses héritiers. Cette somme est employée à nourrir, pendant la saison, les pauvres appartenant au département, qui se trouvent à Baréges, et bénissent le nom de leur bienfaiteur. Quand cette somme n'est pas suffisante, on fait une quête auprès des étrangers, qui ne tarde pas à être fructueuse.

Malgré de tels secours, les rues sont remplies de mendians; mais ils sont étrangers au département, et n'ont pas de droit au bienfait de M. Crawford : ils ne prolongent leur séjour à Baréges qu'en vivant de charités.

Je devrais sans doute, pour achever la description de Baréges, vous parler en détail de la vertu de ses eaux, qui, vu l'importance dont elles ne sont pas moins pour ce lieu que pour les malades, aurait dû précéder toute autre

description ; mais il existe déjà plusieurs ouvrages qui ne laissent rien à désirer à ce sujet. Qu'il vous suffise donc de savoir pour le moment qu'elles varient dans leurs différentes températures de 25 jusqu'à 40 degrés du thermomètre de Réaumur ; qu'elles sont limpides et claires, et que les malades trouvent que leur goût n'est nullement désagréable.

Avant de commencer des courses lointaines, j'ai commencé, ma chère cousine, par visiter les environs de Baréges, pour m'habituer insensiblement à gravir des montagnes, et pour acquérir une certaine agilité et une habitude qui sont également nécessaires dans ces excursions pénibles.

Je commence donc par grimper sur la montagne de Liessen, sur celle de Lisse et la Piquette, tantôt à pied, tantôt à cheval ou à dos de mulet, toujours en admirant la dextérité et la force de mes conducteurs, qui grimpent avec plus de facilité sur les pics les plus élevés que je ne marche dans les plaines. Je parcours toutes les montagnes qui avoisinent Baréges et le pic d'Aïr qui domine la forêt sacrée, boulevard de ce village. Je vais chercher le lac d'Escouboz, qui se trouvant sur le sommet d'une montagne difficile à gravir, est alimenté par

les eaux de trois lacs encore plus élevés que lui, dont l'un surtout est célèbre par des truites excellentes qu'on y trouve en abondance, et qui en portent le nom.

Le lac d'Escouboz n'est contenu, du côté de la gorge par où l'on y parvient, que par une digue à travers laquelle on voit filtrer l'eau. Au premier abord, l'on s'imagine qu'elle est endommagée, et qu'à la première crue subite d'eau elle doit être emportée. Mais cette digue n'est pas l'ouvrage des hommes; elle est l'ouvrage de la bienfaisante et providentielle nature, et a su résister jusqu'à ce moment à toutes les intempéries du climat. Formée dans son ensemble par le chiste et le granit, son ciment, préparé par le grand architecte du monde, ne craint point les vains efforts des eaux qu'elle contient.

Les lacs supérieurs sont séparés du lac d'Escouboz également par des masses de granit et de schiste, à travers lesquelles on voit aussi s'insinuer et filtrer l'eau sans qu'ils en soient corrodés ni détruits.

LETTRE VI.

Route de Baréges à Bagnères de Bigorre. — Le Tourmalet ; Source de l'Adour ; cascade du saut de Madame. — Plaine d'Artigues ; Cascade de Grip ; mœurs et usages des montagnards.

Enfin me voilà parti pour mes ascensions terrestres ou mes excursions dans les Pyrénées. Il me tardait de m'arracher au triste Baréges. Mais afin que vous me suiviez de la pensée dans mes voyages, il convient que je vous dise par où je débute. A l'aide d'une carte des Pyrénées, vous verrez clairement le but vers lequel je me dirige, qui est Bagnères de Bigorre, séjour aussi charmant que Baréges est affreux, mais dont les eaux, quoique salutaires, n'ont ni la force ni l'énergie de celles-ci.

En quittant Baréges, et en remontant sa triste vallée, qui devient plus étroite à mesure qu'on avance, et qui se rétrécit enfin au point que le cours du Bastan se trouve enclavé par les montagnes qui se rapprochent, ce bruyant habitant de ces lieux arides semble vouloir

m'en disputer le passage; je ne découvre, soit sur la rive droite, soit sur la rive gauche de ses flots, qu'un sentier où deux chevaux puissent marcher de front. Cet étroit chemin est le seul que l'on puisse prendre; et certes, si les Romains qui plantèrent tant de fois leurs aigles sur les hauteurs où je m'élève, s'étaient toujours contentés de routes pareilles, nous n'admirerions pas, comme nous le faisons tous les jours, leurs constructions égales par leur solidité à leur renommée et à leur gloire.

Traversée par deux torrens, bientôt la rive gauche se trouve, quelque étroite qu'elle soit, tranchée et brisée par ces auxiliaires du Gave, comme lui impétueux, et qui s'élancent de deux gorges transversales, dont les ouvertures laissent entrevoir des rochers sourcilleux, humides berceaux de leurs ondes. Le premier est le Lienz, qui descend en mugissant de sa vallée; le second, fier d'une origine commune avec les plus grands fleuves, sort superbe du lac d'Escoubos, dont les ondes sont aussi paisibles que les siennes sont indociles et bruyantes.

D'abord assez tranquilles, ces fils de Protée semblent se promener, sans songer à franchir

leur sauvage domaine; mais enorgueillis bientôt par les accroissemens successifs de plusieurs affluens, rien n'égale l'impétuosité de leur course; ils détachent des fragmens de granit et de marbre, et les roulant dans leurs ondes écumantes, se jouent des obstacles qu'ils se sont opposés à eux-mêmes.

Déjà commence ici la moisson des minéralogistes, et avec elle les investigations et les hypothèses devenues plus faciles du géologue. C'est sur les rives de ces torrens dont les fureurs sont, comme vous le voyez, utiles à l'homme, et dont les désordres font découvrir l'ordre qui préside à la construction du globe, que le premier de ces savans recueille, et que le second interroge les différens corps qui composent la terre, notre planète.

En effet, sur ces rives et sur les pics qui dominent cette partie des montagnes, on ramasse les schorls, l'amiante, ce produit aussi singulier qu'étonnant, qui semble servir de nuance ou de point de transition entre les substances végétales et les substances minérales, et le cristal de roche qui, rival du diamant par son aptitude à refléter comme lui la magique lumière, en a la durée, s'il n'en a pas la magnificence. Tous ces minéraux, enfans mys-

térieux de la nature, sortis des flancs ténébreux de ces montagnes, servent à former ces précieuses collections qui avancent les sciences et par lesquelles brillent les musées.

La rive droite du Bastan est remarquable à la fois par le plus agréable et le plus pénible des contrastes. Elle offre des tapis de la plus éclatante émeraude, coupés, sur plusieurs points, par des ravins et des torrens de pierres descendus des monts. La mousse mariant sa verdure à l'aspérité des cailloux, présente en effet des contrastes pénibles et semblables à celui qu'offrent dans nos villes l'opulence et la misère. On voudrait pouvoir dégager ces fleurs, ces gazons, de ces pierres qui les oppriment, et que l'action des eaux ensevelit sous les plus tristes débris. Néanmoins une sorte d'enchantement s'empare du voyageur dans ces lieux : les pentes des monts qu'il gravit offrent à côté d'immenses et profonds ravins, vives et tristes images de la destruction, des traces de la culture de l'homme, jointes à la fécondité de la nature : heureux résultat du travail, il décuple les bienfaits des champs et de la fertilité. Des prairies arrosées par de simples irrigations, doublement précieuses, et parce qu'elles affaiblissent les torrens, et parce qu'elles ren-

dent productifs des terrains naturellement stériles, terminent ce grand tableau.

On n'aperçoit plus que des granges dispersées sur les pentes des montagnes susceptibles de culture et entourées de prairies, qui sont habitées par ce peuple pasteur, lorsque les frimats de l'hiver sont remplacés par la douce température du printemps et de l'été ; partie de l'année où les plaines envient aux montagnes le luxe de la végétation, que le soleil n'y fait paraître, il est vrai, que peu de temps, mais qui dédommage l'agriculteur par son abondance.

Je m'approche du Tourmalet; mais plus j'avance vers les hautes sommités, plus la vallée du Bastan, se resserrant naturellement vers les lieux où elle commence, devient étroite et ténébreuse. Je suis le Gave dans son cours tortueux, et remonte jusqu'à sa principale source que j'atteins au pied du Tourmalet; là je me prépare à gravir ce mont par un sentier tracé en spirale, aussi rapide qu'il est difficile dans quelques endroits.

Me voici enfin parvenu sur le sommet de cette haute et large montagne. Me voici donc participant en quelque sorte de la nature des Titans. Escaladant comme eux le ciel, sans

vouloir toutefois participer à leur crime, je viens admirer de plus près le séjour des dieux, et non leur insulter.

Terminant la vallée de Baréges, le Tourmalet est remarquable à plus d'un titre. Un vaste mur de séparation semble en effet s'élever ici pour diviser ces deux célèbres vallées l'une de l'autre. Placé debout sur ces limites élevées, que vois-je ? Précisément ce que je viens de dire, l'enfer d'un côté, et de l'autre l'Élysée. En jetant un dernier coup-d'œil sur cette gorge de Baréges, j'aperçois un pays de désolation : aucune végétation; rien que des rochers et des pics décharnés qui les dominent, des ravins et des éboulemens de tous côtés qui annoncent la destruction. En me retournant, je vois soudain avec étonnement une scène diverse : aux objets les plus tristes succèdent les objets les plus rians.

J'allais vous décrire ce que j'aperçois déjà de nouveau et d'agréable; mais je ne veux point anticiper sur des descriptions que je vous ferai bientôt, pour vous dédommager de celles que je dois vous faire avant tout, de l'horreur des lieux que je vais quitter. Vous savez que les fondateurs des sectes mystérieuses de la sagesse antique présentaient d'abord à

leurs initiés tout ce que l'imagination, aidée des secours de l'art et de la nature, pouvait offrir d'affreux, afin de leur montrer ensuite tout ce que ces mêmes arts et cette même nature savaient créer de brillant et de beau, le tout pour éprouver à la fois et séduire. Eh bien ! suivant en tout le modèle que j'ai sous les yeux, je vais vous dire d'abord tout ce que la vallée du Bastan présente de triste et d'affreux, du lieu d'où je la vois, pour vous retracer ensuite tout ce que celle de Campan a de brillant.

Procédant avec cet ordre et cette méthode qui signalent ses nombreuses et admirables œuvres, la nature a élevé, comme je viens de vous le dire, une sorte de mur de séparation entre le pays qu'elle a doté de ses biens et de ses charmes, et celui qu'elle en a privé. Les versans de cette montagne dispensent aux deux vallées les eaux qu'elles se partagent: les unes vont dans le bassin de Luz, en traversant la gorge de Baréges; les autres dans le beau territoire de Campan. Les traces profondes de ces eaux, jointes aux avalanches qui la ravagent, donnent à la vallée de Bastan l'aspect d'une autre vallée de larmes : on ne voit, comme je vous l'ai déjà dit, en la parcourant, que dévastation et que

ravages. La vie s'y ressent de l'influence de la stérilité, et les hommes comme les troupeaux, les êtres intelligens comme ceux qui ne le sont point, tout y porte l'empreinte de la caducité de la terre, ou celle du chaos son informe berceau; en un mot, la vallée de Bastan ou de Baréges, vue du sommet du Tourmalet, n'est pas moins affreuse que lorsqu'on la parcourt; et quoique la perspective ait cela de particulier, qu'elle adoucit ce que les détails ont de rude, les objets de dur et de sévère, les angles de trop saillant, telle est l'uniforme et triste aspérité de ces lieux, qu'ils ne paraissent pas moins hideux de loin que de près. Mais aussi attendez-vous au changement le plus heureux de décoration que jamais vous ait offert aucun théâtre d'Italie ou de France, c'est-à-dire à voir ce qu'il y a de plus ravissant succéder à ce que vous avez vu de plus triste.

Après avoir jeté un dernier regard sur cette scène de désolation, je me retourne, et j'aperçois à ma droite, sur le premier plan du tableau, une forêt de pins vénérables, dont la verdure âpre et sombre, image de la vieillesse, se plaît à s'envelopper par des couleurs sévères, et contraste avec le vert clair et tendre du gazon. Sur le second plan, je vois se déve-

lopper le plateau de la montagne animé par une riche et abondante végétation, auquel les pics aigus et tronqués de Caubère, de Campana-de-la-Vache et d'Espade servent de cadre, et dont les flancs nus et déchirés relèvent encore la magie.

Bientôt paraît la source de l'Adour, fleuve célèbre, comme vous savez; fleuve qu'on pourrait appeler le Permesse des *Troubadours*, puisqu'il coule dans le pays qui a vu naître la poésie française. Après être descendu de ces sommets en formant de nombreuses cascades, il se dérobe et coule aussi doux que le gave du Bastan est violent; il féconde dans son cours les plus riantes prairies, embellit de toutes parts le paysage, et porte enfin ses ondes pures dans l'Océan.

Nous nous avançons en descendant insensiblement, et déjà le pic d'Espade et ses pointes aiguës semblent fuir derrière nous, tandis que celui d'Arbizon paraît ombragé de la sombre verdure des sapins. La végétation devient à chaque pas plus variée et plus abondante; les signes non équivoques de sa présence sont de nombreux troupeaux bien nourris; ils paissent sous la garde de chiens fidèles, soigneux et instruits à ne leur pas laisser passer la brèche

étroite ou le port du Tourmalet, qui forme la limite des deux vallées; en nous voyant arriver ils semblaient vouloir nous défendre l'entrée de leur domaine, et nous attaquaient vivement; attaque qui n'est nullement indifférente, tant par la taille énorme de ces fidèles animaux que par la force dont ils sont doués. Enfin il n'est pas jusqu'aux pâtres, qui, moins rudes et moins grossiers que ceux de la vallée de Bastan, ne diffèrent de leurs voisins plus sauvages et plus farouches.

Bientôt on gravit les sombres rochers de l'Escalette, situés encore dans la montagne, et qui, servant d'ombre à ce riant tableau, viennent en embellir l'aspect, en inspirant de vagues pensées de mélancolie. Tout en effet dans ces lieux solitaires dispose aux méditations profondes; mais à peine les avons-nous franchis, que se présente à nos yeux le joli bassin de Tramaisègues, au fond duquel est placé un hameau formé d'une quinzaine de cabanes. Un ruisseau le traverse, l'arrose, et semble s'arrêter pour rafraîchir ses habitans. Plus loin, trois autres ruisseaux forment, après avoir réuni leurs eaux, une belle cascade à laquelle on a donné le nom bizarre de *Saut de Madame*.

J'atteins bientôt après la petite plaine d'Artigues, où je trouve encore un hameau de pâtres qui est traversé par l'Adour, mon fidèle compagnon de voyage. Mais les monts se resserrent subitement, et semblent vouloir arrêter le fleuve lui-même ; se riant de leurs vains efforts, il brave aisément leur audace, et se détournant de son cours rétréci, précipite ses flots bouillonnans et forme une cascade imposante, à laquelle on a donné le nom de Grip. Ému, mais non troublé par une chute immense et perpendiculaire, le fleuve s'enfuit à travers les rochers, plus beau, plus frais et plus pur qu'il ne l'a jamais été ; mais divisant ses ondes dans sa chute, il passe sous une voûte de verdure, et achève sa course dans la vallée où son murmure est répété par les échos.

C'est à commencer de cette cascade, que le chemin devient difficile et roide à proportion de la rapidité des eaux ; et il n'est pas de plus juste manière d'apprécier sa pente que par cette rapidité même. Enfin j'atteins la vallée de Grip. Mais en descendant je suis subitement arrêté par un des points de vue les plus remarquables des Pyrénées. Une gorge nouvelle s'ouvre à ma gauche, et me présente dans

toute sa magnificence le pic du Midi, qui élève majestueusement sa cime orgueilleuse.

Mais quelque belles que soient ces contrées, ne dois-je pas faire un moment trève à mes éternelles descriptions pour vous soumettre quelques-unes des réflexions qu'elles m'ont nécessairement suggérées? J'ai sans doute le projet de vous faire à la fin de mon voyage un tableau des mœurs locales, et de vous donner une vue générale des Pyrénées au moral et au physique; mais je crois qu'il est important de vous dire ici ce qui m'y a le plus frappé.

Vous savez que les belles et immenses Alpes ont des habitans aussi laborieux qu'ils sont hospitaliers, aussi industrieux qu'ils sont probes et fidèles. Vous savez que c'est à ces utiles et constantes vertus que ces monts doivent la fertilité de la plupart des vallées qui les croisent et traversent dans tous les sens; celle de leurs pentes arrachées aux glaciers dévorans, aux terribles avalanches, qui ne le sont pas moins; ces bourgs populeux, ces riches villages, ces villes, dont la plupart sont brillantes comme si elles dépendaient d'un vaste et puissant empire; enfin jusqu'à ces châlets, maisons ambulantes d'un peuple qui, à la fois nomade et civilisé, à la fois chasseur, pasteur,

négociant et guerrier, possède toutes les qualités comme il jouit d'une plus grande somme d'indépendance qu'aucun peuple de l'Europe. Il est impossible, en comparant l'un et l'autre de ces peuples, c'est-à-dire l'habitant des Alpes et celui des Pyrénées, de ne pas prononcer en faveur du premier un jugement qui devient défavorable à l'autre. En effet, pourquoi, par exemple, dans les lieux où je suis, lieux que la nature est loin sans doute d'avoir déshérités, comme elle semble l'avoir fait de plusieurs parties de l'Helvétie, séjour d'un hiver éternel, ne rencontré-je que des troupeaux maigres et trapus, et des pasteurs qui, tout spirituels et vifs qu'ils sont, ne m'offrent point le spectacle de la prospérité constante et tranquille que je trouve à chaque pas dans les Alpes ?

D'où peut provenir une telle différence ? L'administration en serait-elle la cause ? ainsi que les guerres prolongées et sanglantes que la France a dû si long-temps soutenir contre l'Europe, et qui exigeaient autant d'hommes que d'impôts, tandis que la Suisse jouissait des bienfaits de la paix, et qu'elle ne paie pas d'impôts ? Serait-ce le voisinage des frontières et le système prohibitif des douanes qui

crée la fraude et la contrebande à laquelle se livre l'habitant des montagnes, et qui lui fait quitter la vie.paisible de cultivateur pour celle de brigand, tandis que le commerce en Suisse est libre? Viendrait-elle enfin cette différence, du caractère? Mais l'habitant des Pyrénées a les mêmes qualités physiques que celui des Alpes, et le moral est en général en harmonie avec le corps dans les êtres vivans, principalement dans l'homme. Suivons encore cette discordance que l'on remarque entre deux pays qui paraîtraient devoir se ressembler presque en tout point.

Malgré l'abondance qu'offrent de toutes parts ici les versans opposés à la vallée du Bastan, on ne trouve qu'un bétail petit et chétif, qui donne à peine la sixième partie du laitage que donnent les troupeaux des Alpes. Au lieu de ces excellens fromages aussi succulens qu'abondans et nourriciers, il ne s'en trouve ici que de mauvais aussi repoussans à la vue qu'insalubres; et la quantité, correspondant en tout à la qualité, suffit à peine pour la nourriture des pauvres pâtres, et n'est suppléée ni par ce lait épais et sain qu'on trouve de toutes parts en Suisse, et encore moins par cette crême délicieuse, espoir du voyageur dans ses courses

pédestres, et sa plus douce récompense lorsque, après avoir gravi le Sheidecke ou le Righi, il le savoure à l'abri d'un arbre touffu. Au lieu de ces chalets aussi propres qu'ils sont nombreux, vous ne voyez ici que de misérables granges mal tenues, mal bâties et malsaines. Ces différences ne sauraient donc provenir d'une cause, au moins en grande partie : là est l'activité, le travail et une sage industrie ; ici la paresse, l'apathique incurie, le manque de civilisation. Ici l'on connaît trop la douceur du *far niente*, dont abusent au reste l'habitant de l'Italie, et en général celui du Midi. A Dieu ne plaise que je veuille insulter aux vertus des montagnards des Pyrénées ! mais, soit défaut d'encouragement, soit influence d'un ciel moins rigoureux que celui de la Suisse, toujours est-il que, moins laborieux, ils se reposent quand l'Helvétien travaille ; qu'ils dorment pendant le long hiver qui règne dans leur pays, tandis que l'autre ne cesse de préparer pour les beaux jours tout ce qui peut embellir, féconder et rendre opulente sa patrie. Telles sont, je crois, au moins les principales causes des tristes effets que je viens de signaler, et qui jettent sur ma promenade une amertume et des regrets que je souhaite que

d'autres voyageurs que moi n'éprouvent plus un jour.

Mais je reprends ma narration descriptive, que j'aurais voulu n'interrompre que pour un tout autre sujet.

Descendu au pied du Tourmalet, je ne tarde pas d'entrer dans le village de Grip, qui s'étend, une lieue entière, sur une seule ligne, le long du sémillant Adour, et dont les maisons sont isolées et séparées entre elles par des jardins, des vergers et des champs cultivés avec soin; des prairies même émaillées de fleurs traversent ce beau village, dont les maisons propres et simples sont bien différentes des tristes habitations de la vallée de Baréges.

De ce village à celui de Sainte-Marie il n'y a qu'une lieue de pays, et les montagnes qui ceignent la vallée sont remarquables autant par leurs formes que par leur fécondité, étant couvertes de champs, de pâturages, et même d'habitations qui se prolongent jusqu'à leurs sommités couronnées de forêts où se mélangent le hêtre, le chêne, l'érable et le sapin, tandis que l'Adour continue en serpentant dans la plaine son cours sinueux, et roule ses flots limpides sur un lit de cailloux brillans.

Des tapis verts couvrent les bords rians du fleuve, qui sont ombragés par un double rang d'arbres aussi frais, aussi verts que les tapis qui sont à leurs pieds.

LETTRE VII.

Vallée de Campan; mœurs de ses habitans. — Bourg de Campan, etc., etc.

Je me suis arrêté dans ma lettre précédente, sans doute mal à propos, ma cousine, à rêver, à décrire des champs, des bois et le cours de l'Adour : car on trouve des champs et des bois partout; mais je n'ai pu résister à ce charme que fait éprouver le silence, l'ombre et la fraîcheur, et qui porte au repos et à la méditation. J'avais cependant à vous retracer des objets plus moraux, peut-être plus séduisans : tout un peuple heureux des richesses de la nature, et dans lequel même ses bienfaits semblent s'être en quelque sorte répandus, puisqu'il est physiquement mieux constitué que ses voisins. Vigoureux et d'une stature athlétique, s'il n'est point divisé par ses mœurs, qui sont simples, il l'est par ses habitudes.

Les habitans de la vallée de Campan, que je parcours, sont les uns sédentaires, c'est-

à-dire agriculteurs, les autres nomades, c'est-à-dire pasteurs, et c'est aux premiers que leur vallée doit sa culture, tandis que les autres émigrent dans les montagnes à la tête de leurs troupeaux. Les uns, fidèles au foyer de leurs champêtres cabanes, coulent, sans jamais le quitter, leurs jours sous le toit paternel, tandis qu'errant sur les cimes des montagnes, les autres sont transmigrans comme les bergers romains, qui mènent paître l'été leurs troupeaux sur les sommets verdoyans des Apennins, et dans l'hiver, dans les plaines embaumées de la Pouille.

J'ajouterai que tous, soit bergers, soit cultivateurs, sont à la fois simples, fiers et braves; que leurs femmes, plus laborieuses que les hommes, sont plus agréables, si elles ne sont pas plus jolies, que leurs voisines des autres vallées; mais que la plupart sont défigurées, comme elles, par la multiplicité des goitres. Elles portent le même costume et le même capulet pour coiffure; il est d'une étoffe de laine, et ne varie que par la couleur, qui, au lieu d'être rouge, est blanche.

Tel est le portrait physique et moral des habitans de la vallée de Campan. J'ai décrit leurs mœurs pastorales et agricoles; mais qui

pourra, après l'éloquent Ramond, décrire leur ravissant séjour? Je suis loin sans doute de prétendre, moi, étranger à la langue comme au ciel de la France, moi, qui sais à peine les premiers élémens d'un idiome créé et embelli par le génie de Pascal et de Corneille, de Bossuet et de Racine, et à jamais fixé par la prose de Jean-Jacques et de Buffon, et les vers de Rousseau le lyrique, de Voltaire et du brillant Delille; je suis loin, dis-je, de vouloir décrire les charmes d'une vallée qu'avant moi le brillant historien des Pyrénées, ou plutôt leur poëte, a célébrée. Il faut cependant que vous la connaissiez, ma cousine; il faut que vous sachiez combien elle est riante, féconde, superbe. Vous renverrai-je au livre éloquent de cet auteur? Mais je pense que ce serait presque outrager le sentiment, que d'emprunter le langage d'autrui pour peindre son propre enthousiasme. Oui, l'on doit, sans le secours d'un autre, exprimer ce que l'on sent vivement. Que penserait-on d'un amant qui aurait recours à une autre plume que la sienne? Aussi bien, si vous interrogiez le livre enchanteur du peintre des Pyrénées, quelle que soit l'amitié que vous me portez, vous cesseriez de lire mes lettres.

Près du village de Sainte-Marie, les montagnes jusque-là éloignées se rapprochent. Des sources limpides, des ruisseaux, qui tirent leur origine d'une foule de naïades mystérieuses et cachées dans les grottes et les antres de ces sauvages retraites, murmurent et tombent en longs rubans d'argent du haut des rocs blanchis de leur écume; ils vont réunir leurs ondes fraternelles à celles de l'Adour, le fleuve souverain de ces bords. Les monts rangés sur la droite de ce dispensateur de la fécondité, de la fraîcheur et de la vie, semblent ne se dégarnir de la verdure qui ornait leurs flancs et leurs cimes, que pour offrir un de ces contrastes brusques et fortement tranchés qui font si bien ressortir les teintes tendres et douces des campagnes que couvre un beau ciel, qu'arrosent de belles eaux, et qu'enrichissent de belles moissons. Telles sont celles qu'offrent les montagnes opposées, qui, bien que très-élevées, montrent de toutes parts des habitations, des champs cultivés et des bouquets de bois charmans, asiles du repos, du plaisir et de la paix.

C'est près du bourg Sainte-Marie que le vallon qui descend du Tourmalet s'unit à la vallée d'Aure, dont les eaux qui la fertilisent



viennent se jeter et se confondre avec celles de l'Adour, traversent et baignent ensemble Sainte-Marie, serpentent dans la plaine qui semble s'ouvrir pour les laisser passer, et roulent, sonores et brillantes, sur un lit de cailloux qu'elles semblent changer en pierres précieuses, tant elles leur donnent, en les lavant et les polissant sans cesse, le plus vif éclat.

Sur la rive droite, autre prodige, mais qui autrefois était plus merveilleux qu'aujourd'hui.

Là est cette grotte si fameuse par les stalactites qu'elle renfermait. Longue de trois cents pas, large de trois ou quatre, ses voûtes humides et dégarnies des brillantes inégalités qui les embellissaient, n'offrent plus ces prismes magiques qui, lorsque la lumière pénétrait dans ses cavités sombres et mystérieuses, faisaient de cet antre le palais d'Alcine. Ce n'est plus qu'un tombeau que ne visitent plus maintenant ni les naturalistes, ni les géologues, mais où pourtant les poëtes amans du genre romantique pourraient trouver des inspirations aussi sombres que le séjour en est ténébreux.

A une distance peu éloignée de cette grotte, est une marbrière dont les marbres sont multicolores. Le plus estimé est celui qu'on appelle *vert Campan*, mais qui cependant supporte

peu les injures du temps et se décompose facilement. Jadis un grand chemin communiquait par la montagne à la vallée d'Aure, et servait au transport de ces marbres jusqu'à la Garonne.

Je m'avance à grands pas dans la belle vallée de Campan, vers le bourg auquel elle a donné son nom, ou qui lui a donné le sien : car l'un et l'autre sont très-anciens. Je suis entouré de ce que la végétation a de pompeux, d'opulent et de magnifique. Des prairies s'élargissent devant moi, et les montagnes participant de leur mollesse et de leur grâce, ont plus d'ondulation dans leurs formes, moins d'aspérités, et se revêtent d'une lumière plus pure, plus douce. Elles n'abondent pas moins en plantes salutaires et curieuses qu'en minéraux, et renferment même des métaux, tels que le cuivre et l'argent, mais qui, étant en petite quantité, ne tentent pas la cupidité des hommes.

Enfin j'entre dans le bourg de Campan, aussi peuplé qu'étendu, et dont tout annonce l'opulence. J'y vois même des maisons construites du marbre que son territoire produit. Vous pensez bien que l'Adour, toujours fidèle à ces belles contrées, s'empresse et s'enorgueillit de baigner les murs de Campan : il semble le saluer, le visiter ; mais plus jaloux

encore de contribuer aux charmes des doux sites de Bagnères, il se hâte de se rendre dans une ville qui ne pourrait être ni plus pittoresquement ni plus agréablement située.

En continuant ma route au-delà de Campan, je vois une foule d'habitations isolées, des métairies, des fermes, de jolies maisons de campagne qui, situées les unes sur les routes, d'autres sur le penchant des collines ou dans les vallées, forment le tableau le plus propre à donner de ces lieux au voyageur l'idée la plus favorable. La nature semble s'être plue à embellir de tous ses charmes cette vallée riante. Les montagnes semblent s'être retirées avec respect pour lui donner de tous côtés plus d'étendue, et en s'abaissant luttent d'abondance et de prospérité aves ses plaines fertiles, tandis que des monts plus élevés les dominent, les ceignent, forment un second rang qui les entoure en amphithéâtre, et garantissent cette vallée des vents désastreux.

Plus loin, le couvent de Médoux, jadis habité par des capucins, présente encore sa vaste fabrique; mais converti en une ferme opulente, il offre le spectacle de l'activité et de l'industrie, qui est venu remplacer l'oisiveté et l'indolence.

D'autres villages, d'autres bourgs, succèdent à celui de Campan. Celui de Gerde et celui d'Aste embellissent la rive droite de l'Adour, et offrent un coup-d'œil charmant. Ce dernier est dominé par la montagne de Pené de l'Heyris, immortalisée par les courses et les moissons botaniques qu'y fit le Linnæus français, le savant Tournefort.

Enfin, pour achever dignement le tableau que j'ai voulu ébaucher, je me vois forcé d'avoir recours au tableau que fait M. Ramond des lieux où je me trouve. Qui peut, après lui et sans lui, rendre en effet leur magie, et surtout mêler aux descriptions cette philosophie profonde qui lui sert à interpréter celle de la nature dans la formation des vallées et des monts! Qui peut peindre, si ce n'est sa plume, la grâce et la fraîcheur de ce beau pays! et j'avoue qu'en le citant, je n'admire pas moins l'éclat de son pinceau que la profondeur de ses idées.

« C'est à l'adoucissement des pentes que la vallée de Campan doit l'avantage d'être la plus délicieuse retraite de la vie pastorale. Elle fut d'abord un ravin profond, creusé entre les racines du pic du Midi et les rochers calcaires qui s'y appuyaient, par ces torrens anciens dont l'impétuosité était proportionnée à la

roideur des pentes primitives, et dont la fureur était irritée par l'aspérité des formes qu'avait ébauchées le vieux Océan; mais les débris qui les dominaient sont venus rehausser le fond de ces précipices; les eaux ont tendu sans cesse à égaliser le sol qu'elles parcouraient; les éboulemens se sont étendus, le repos a succédé à de longues convulsions, et la végétation a couvert cet amas de ruines désormais propres à la recevoir.

» La vallée de Campan est donc une apparition anticipée du monde futur. Elle présente cet état de calme si bien annoncé et si bien décrit par ce physicien philosophe, digne de prévoir tout ce que l'humanité peut attendre de la perfectibilité de la terre. Telles seront toutes les vallées des Pyrénées et des Alpes, du Caucase, de l'Atlas et des Andes, quand les forces qui tendent à produire seront en équilibre avec celles qui tendent à détruire; quand les sommets auront cessé de descendre vers les bases, et les bases de s'élever vers les sommets; quand les pentes auront ce degré d'inclinaison où il n'y a plus d'éboulement possible; quand l'action de la végétation, si prompte à s'emparer des surfaces, qui jouissent d'un moment de repos, si souvent repoussée du flanc

des montagnes par les agitations de ces géans expirans, s'asseoira en paix sur leurs cadavres. »

Ainsi donc, ma cousine, deux sortes de perfectibilité existent, ou plutôt président aux œuvres de la nature : la perfectibilité physique que signale le savant dont parle M. Ramond, et qui est le célèbre de Luc, qu'ont vu naître les rians rivages du Léman, et la perfectibilité morale.

Double et consolante cause de prospérité pour l'humanité entière : si la perfectibilité n'est pas un rêve du génie, elle doit donner aux hommes l'espoir d'une plus grande somme de bonheur, lorsqu'elle pourra mettre à contribution toute la nature, pour étendre à leur profit l'empire des sciences et des arts. Mais que je crains, ma cousine, que la perfectibilité morale, plus douteuse encore que la perfectibilité physique, ne trouve un obstacle invincible dans la corruption qui infecte nos mœurs, dans l'ignorance qui la craint et la repousse, et surtout dans l'égoïsme dont les germes jetés dans le cœur humain, ne semblent se développer jamais plus que dans le siècle où nous vivons ! L'homme dans ce temps, juste appréciateur peut-être de son semblable, mais impitoyable

envers lui, masque en vain la dureté de son ame par les vœux qu'il ne cesse de faire pour l'humanité. Jamais on ne parla davantage de cette divinité des grandes ames, et jamais on ne fit moins pour elle....

En effet, je crains, hélas! que tandis que M. Ramond croit trouver des traces de la perfectibilité de la terre dans la vallée de Campan, nous ne devions nous résigner à ne pas voir la perfectibilité morale dans ce monde. Peut-être ce bonheur est-il réservé à des générations futures; quant à la nôtre, sans vouloir la calomnier, je crois que la vérité me force de lui reprocher des travers et des faiblesses qui sont aussi fatales à son bonheur qu'à son repos.

Pardonnez-moi cette petite digression et ces réflexions, fruits amers de mes voyages et de mes observations. Quittons-les, et revenons maintenant à la délicieuse vallée de Campan et à Bagnères où je vais vous conduire.

LETTRE VIII.

Montagnes de Gerdes et de l'Heyris; chasse aux palombes. — Bagnères de Bigorre, son origine, ses établissemens thermaux, ses promenades, ses environs, etc., etc.

CONTINUONS, ma chère cousine, de parcourir ensemble la vallée de Campan; et nous nous arrêterons ensuite à Bagnères.

La montagne de Gerdes et celle de l'Heyris, ainsi que les aimables lieux où l'on voit les jolies cabanes d'Ordincède, sont autant de charmans sites que vont visiter les voyageurs et les baigneurs de Bagnères. C'est de leur hauteur que l'on découvre au loin toutes les beautés de la vallée de Campan, et que, pénétrant à travers les vallées transversales contiguës, l'œil enchanté parcourt plusieurs points de la vaste chaîne des Pyrénées. Lorsqu'on passe de leurs bases verdoyantes et fleuries à leurs sommets, les uns aigus et revêtus d'une longue robe de neige, les autres arrondis en cônes et hérissés de glaçons, et tous resplendissans des feux du

soleil auquel ils servent de prismes, on croit voir se réaliser la fable des Titans. Debout contre le ciel, ces imposantes cimes offrent, surtout quand l'ombre du soir vient les envelopper de ses sombres vapeurs, l'aspect d'immenses fantômes s'élevant du séjour de la terre au séjour des dieux, dans lequel ils semblent vouloir pénétrer.

Pour moi, qui ne suis pas poëte, quoique je chérisse celui de tous les arts dont la faculté spéciale est de peindre par les mots une foule d'objets que peut à peine esquisser le pinceau, je me suis cru inspiré toutes les fois que, soit ici, soit dans les Alpes, j'ai vu vers la chute d'un beau jour les sommets argentés de ces montagnes; et pour peu que le soleil couchant imprime aux nuages des formes fantastiques, on croit en effet voir tout ce que les imaginations les plus ardentes se représentent dans leurs illusions brillantes. Je m'attends à vous voir sourire, à vous voir jeter du ridicule sur ces rêves de mon esprit, que sans doute vous jugerez puérils; mais rappelez-vous que bien des fois les hommes trouvent dans ces récits fantasmagoriques, si intéressans pour l'enfance, de charmantes images et d'utiles leçons. J'en appelle aux contes bleus, surtout à ceux

de Pérault, qui, la plupart changés en comédies, et transportés de nos jours sur les théâtres de Paris, n'amusent pas moins les hommes qu'ils n'ont amusé les enfans. Enfin avouez, ma chère cousine, de bonne foi, que nous ne serons jamais, malgré notre gravité, notre savoir, notre ambition et nos projets, que de grands enfans.

Retournons cependant à notre montagne de Gerdes, qui offre encore un agrément dont je ne vous ai rien dit; c'est celui d'être propice à une chasse dont on n'est pas moins jaloux ici qu'en Italie, et particulièrement dans le royaume de Naples. Je veux parler des piéges qu'on tend dans ces lieux aux palombes ou pigeons ramiers lors de leur passage. Trois mâts de vingt à vingt-deux pieds de longueur sont dressés sur les points les plus apparens de la montagne; ils se réunissent à leur sommet, et forment une pointe sous laquelle va se placer le chasseur. Pendant ce temps d'immenses filets tendus dans le plus resserré de la gorge de la montagne, sont agités par des hommes cachés dans les buissons ou les taillis voisins, et prêts à envelopper les oiseaux qui sont tracqués et dirigés sur eux. Si les oiseaux veulent éviter le piége, le chas-

seur, placé sous les mâts dans une espèce de nid, se relève, cherche à les effrayer, et lance sur eux de petites bûches de bois. Les pigeons effrayés, surtout par le balancement de la pyramide, descendent et rasent la terre, se jettent plus en avant dans la gorge, et viennent se faire prendre dans les filets qui aussitôt les enveloppent. On en prend ainsi quelquefois jusqu'à deux cents et plus.

Mais nous voici enfin arrivés à Bagnères de Bigorre. Je vais vous parler de son origine, de son histoire et de l'intérieur de la ville. Seconde ville du département des Hautes-Pyrénées, cette jolie cité est la résidence d'un sous-préfet, et possède d'autres établissemens que ses thermes. Elle a des manufactures de draps, d'étoffes et de tissus de laine, des fabriques de raz, d'étamines, de crêpes, et des papeteries. On y voit des boutiques où le commerce étale ses richesses, et elle ne pourvoit pas moins aux besoins d'une population indigène de six mille individus qu'à ceux des nombreux étrangers qui font de Bagnères leur séjour favori. A cette abondance des produits de l'industrie s'unit celle des productions nécessaires à la vie : les comestibles y sont en aussi grande abondance que le gibier. C'est là que j'ai vu l'isard, qui

est aux Pyrénées ce que le chamois est aux Alpes, avec cette différence que, proportionné aux monts qu'il habite, comme tous les autres animaux qu'on y voit, il est dès-lors moins grand que le chamois qui vit dans de plus hautes montagnes. Il est aussi moins leste et moins vif que lui; tel qu'il est cependant, la chasse ne laisse pas d'en être difficile.

Mais réjouissez-vous, ma cousine, vous allez apprendre des choses merveilleuses, auxquelles sans doute vous ne manquerez pas de croire tout aussi bien que moi.

Vous saurez donc que l'origine de Bagnères de Bigorre, comme celle des cités les plus antiques et les plus célèbres, remonte jusqu'à la guerre de Troie, et que c'est au dieu Mars lui-même, blessé, comme on sait, pendant le siége de cette ville, par le fougueux Diomède, qu'elle doit sa fondation. C'est peu, selon le grave auteur où l'on trouve cette noble et sans doute très-véridique histoire; Mars vint dans ces lieux pour s'y faire guérir de ses blessures, comme y vient un invalide de Paris ou d'Avignon. Il ne manqua pas d'y recevoir la visite de Vénus, qui accourut pour le consoler ou l'empêcher peut-être de devenir amoureux de la naïade de Bagnères. Il fut si enchanté de cette visite et

de sa prompte guérison, qu'il bâtit en reconnaissance cette ville, comme Apollon avait bâti celle où il se laissa maladroitement blesser. Mais l'auteur de ces importantes origines, non content d'avoir d'abord assigné celle-ci qu'il ne trouvait sans doute pas assez ancienne, lui en donne encore une autre plus reculée : il la fait remonter jusqu'à la guerre des géants. Il dit que ce sont ces frères impies de Jupiter qui fondèrent Bagnères, probablement aussi pour se guérir dans ses eaux thermales des coups et des blessures qu'ils reçurent au siége des cieux. Il fait figurer dans celle-ci Hébé avec Vénus ; la première guérit d'une maladie qui s'opposait à ce que, devenant mère, elle transmît sa fraîcheur divine à de dignes rejetons, et même à ce qu'elle fût sensible aux plaisirs de l'amour ; mais les bains de Bagnères remédièrent à ce double malheur, et Hébé ne devint pas moins féconde qu'elle était jolie. Quant à Vénus, après avoir séjourné dans le camp des géants le temps nécessaire pour peupler le pays de plusieurs enfans, elle s'en fut avec le dieu Mars, que l'auteur représente non pas parfumé d'ambroisie, mais de poudre à la dauphine. Telles sont, ma cousine, selon M. Salaignac, auteur d'un ouvrage intitulé : *Cure des eaux de Bagnères*,

les origines infaillibles de cette ville; origines que je ne vous eusse pas rapportées sans le goût exquis des recherches qui y brille, et l'amour de la vérité qu'on y voit percer.

Il vous sera sans doute indifférent maintenant de savoir que Bagnères existait du temps des Romains, et même du temps de la république. Outre un camp de César, dont je vous parlerai, on y a trouvé des preuves plus certaines : ce sont des inscriptions qui attestent son existence à ces époques.

Un de ces monumens, trouvé avec plusieurs autres dans son territoire, donne à cette ville le nom de *Vicus aquensis.* Il est étonnant que M. de Salaignac n'ait pas découvert celui qu'elle portait en langue troïenne; cela eût été d'autant plus précieux que, si l'on sait la langue que parlaient les Grecs, on ne sait guère celle que parlaient les Troïens.

Deux autres inscriptions portent que le dieu Aghon, ou de la bonne eau, avait un temple bâti près du village d'Asté. Enfin une autre, trouvée à Baudeau, atteste la consécration d'un autel votif aux dieux des montagnes.

Indépendamment de ces monumens qui, par leur durée, sont les archives éternelles de l'homme comme les monts le sont de la nature,

une mosaïque a été découverte au village de l'Oure; de sorte que non-seulement ces titres irrécusables de l'antiquité de Bagnères attestent l'utilité dont elle est depuis long-temps à l'humanité; mais que si ses citoyens avaient comme les Italiens le goût de l'antiquité, et qu'ils fissent comme eux des fouilles, ils parviendraient sans doute à ajouter aux charmes qu'offre leur séjour aux étrangers, celui d'un musée qu'ils ne devraient qu'à leur terre natale, ce qui ne préjudicierait pas à leurs intérêts.

Se rattachant ensuite à l'histoire du Bigorre dont elle est le plus bel ornement, Bagnères suit le sort de cette province dans le moyen âge, et ne cesse dès-lors d'être, comme de nos jours, l'asile des souffrances.

Bagnères est située au milieu d'une plaine immense, comme au milieu d'un vaste amphithéâtre formé de montagnes, de coteaux, orné de ruisseaux, de bois et de la plus fraîche verdure. Cette ville mérite, sans contredit, non-seulement d'être réputée une des plus belles des Pyrénées, mais d'être placée au nombre des plus jolies de la France. Les rues et les places en sont aussi propres que régulières et bien percées, les maisons aussi agréables que saines, et les promenades charmantes. Elle a, comme

nous l'avons dit, plus de six mille habitans indigènes, et sa population est presque doublée par les étrangers qu'y appellent ses eaux et la douceur de son climat. Heureusement située, elle est à l'abri de toutes les intempéries; on n'y connaît ni éboulemens, ni avalanches; aucun de ces tristes spectacles ne vient affliger la vue. Elle a de plus l'avantage de posséder des eaux thermales éminemment productives, et de fournir abondamment aux besoins comme aux plaisirs de la vie: voilà ce qui rend ce séjour aussi nécessaire aux malades qu'agréable aux gens bien portans.

Dignes en tout des beaux lieux où jaillissent leurs sources, les eaux de Bagnères sont belles et claires; et quoiqu'elles aient un goût terreux qui atteste la présence des corps dissous dans le fluide qui les compose, leur limpidité n'en est point troublée; cependant elles donnent à la longue au marbre blanc dans les baignoires une couleur de brun foncé. Leur chaleur varie depuis 25° de Réaumur jusqu'à 42°; et malgré cette incandescence remarquable, elles sont loin d'avoir la force et la puissance médicales de celles de Cauterets et de Baréges.

Ils sont aussi très-beaux les bâtimens qui renferment ces eaux, et les bains qui les con-

tiennent. On compte plus de trente des premiers, tant au-dedans que dans les environs de la ville; de sorte que les malades ne sont pas obligés, comme à Baréges, ni d'attendre pour se baigner, ni de se mêler les uns aux autres lorsqu'ils sont en grand nombre; et de plus, la douceur du climat permet d'y prolonger son séjour jusqu'aux mois les plus avancés de l'automne, sans craindre, comme à Baréges, les ravages des ouragans ni les autres désastres de la nature.

A de tels avantages se joignent, pour les moins malades, les plaisirs de la société, de la table, des réunions en tout genre, et surtout de la promenade; et vous ne serez pas étonnée que Bagnères n'ait cessé d'être désirée, recherchée et fréquentée sans cesse. C'est là qu'on retrouve encore les vestiges de ce luxe, de ce faste même en quelque sorte nomade, établi dans d'autres bains célèbres de l'Europe, à Spa, Pise, Carlsbaad et en d'autres lieux de l'Italie et de l'Allemagne.

Entre autres établissemens thermaux, dont la plus grande partie appartient à des particuliers, on remarque celui à qui l'on a donné le nom de l'ancienne Tusculum, *Frascati.* A des salles de bains aussi commodes que spacieuses,

se joignent celles de concert, de bal, un théâtre, une bibliothèque et d'excellens appartemens pour les étrangers qui, sans sortir de chez eux, trouvent toutes les commodités et tous les agrémens de la vie.

Mais il est d'autres bains qui ne sont ni moins abondans ni moins fréquentés, et qui sont aussi consacrés à Hygie; car ils portent son nom, puisqu'on les appelle *Bains du salut*. Situés hors de la ville, ils réunissent aux bienfaits de la salubrité les charmes d'un site enchanteur. On y parvient par une allée qu'ombragent les plus beaux arbres, et qui de toutes parts offre les points de vue les plus ravissans. Cette charmante promenade est couverte les matins et les soirs de promeneurs et de baigneurs, les uns à pied, d'autres en voiture, à cheval ou en chaise à porteurs, qui animent et vivifient ces lieux charmans.

Des bains moins abondans et moins beaux, mais plus intéressans par leur origine et leur situation pittoresque, sont ceux *de la Reine*. Placés comme les précédens hors de la ville, ils sont comme eux sous la protection d'Hygie, et sous celle des dieux des champs et des bois; car on y parvient par des sentiers délicieux ombragés de bosquets et émaillés de fleurs.

Mais ce qui les embellit d'un charme qui n'est pas moins puissant, le charme des souvenirs, c'est qu'ils ont été construits par l'illustre reine Jeanne, mère du grand Henri, célèbre par ses grandes vertus et par son mâle caractère. Cette grande princesse y vint elle-même plusieurs fois, et ce souvenir ajoute un nouvel intérêt à ces lieux. Situés sur une hauteur ou plutôt sur un amphithéâtre, rien n'égale la vue qu'on aperçoit de ce site admirable.

En suivant ce même coteau, on est continuellement arrêté par d'autres bains, par d'autres sources. Enfin à une petite distance on aperçoit un plateau élevé qui est au-dessus du village de Pouzac, auquel les habitans donnent le nom de *Camp de César*. On prétend, d'après une ancienne tradition, que cet heureux conquérant fit camper son armée sur ce lieu lorsqu'il marchait en Espagne. Aucun monument, aucune inscription n'affirment cependant cette antique tradition.

De ce même coteau on aperçoit la vaste plaine au fond de laquelle on voit la ville de Tarbes, jadis capitale du Bigorre, et maintenant chef-lieu du département des Hautes-Pyrénées, qui n'est qu'à six lieues de poste de la ville de Bagnères. Cette riche et belle plaine

est couverte de bourgs, de villages, de campagnes, de maisons isolées et de champs couverts d'abondantes moissons.

Ne vous dirai-je rien maintenant des promenades de cette ville, toutes aussi charmantes que nombreuses, non moins utiles peut-être pour la santé que les bains eux-mêmes. Dans leur grand nombre je citerai seulement celle à laquelle on a donné le nom d'*Élysée Fanny*, pour honorer une femme qui dans ce siècle s'est signalée par le talent d'une plume éloquente et féconde, d'une imagination brillante et d'un cœur sensible. Rien n'est plus pittoresque, rien n'est plus agreste et plus riant que ce lieu. On croit voir madame Cottin elle-même dans ce nouvel Élysée, conduisant le chœur des Muses parmi lesquelles ses talens l'ont placée.

Bagnères, comme toutes les villes où se trouvent des bains renommés, abonde en amusemens de tous genres. Des troupes de comédiens, d'acrobates, d'aéronautes et d'artistes de tous genres se succèdent pendant la belle saison, et contribuent par leurs talens aux agrémens de cette ville.

Mais avant de la quitter, je dois vous conduire encore à l'ancienne abbaye de l'Escala-

dieu, qui est une des plus jolies promenades de ces environs. Cette abbaye fut jadis célèbre par la pureté de ses mœurs, et servit d'asile à un grand nombre de personnes importantes, et entre autres à l'illustre Pétronille, comtesse de Bigorre.

Les bâtimens de ce monastère étaient très-vastes; l'église et les cloîtres étaient d'une aussi belle que solide construction. Les voûtes de son temple ne retentissent plus de chants religieux. Cette abbaye a été changée en un immense atelier où se fabriquent une foule d'objets. Ainsi ses voûtes ne répètent aujourd'hui que le bruit assourdissant des marteaux et des ouvriers; ses beaux jardins ont également disparu, et sont convertis en terres productives.

Non loin de ce lieu, en suivant la même route, qui est celle de Toulouse, on va visiter encore le joli plateau de Capvern, sur lequel est placé un village qui porte le même nom, et dont la réputation est établie par une source thermale très-abondante, qui est à une demi-lieue du village.

Quoique le site de cet établissement soit très-sauvage, il n'en est pas moins agréable. De jolies promenades aussi fraîches qu'ombragées, tracées dans une forêt magnifique, or-

nent ce lieu solitaire, qui attire chaque année de quatre à cinq cents étrangers.

L'eau thermale y est aussi claire et aussi limpide que celle de Bagnères; mais sa température atteint à peine la chaleur de 20° d'après le thermomètre de Réaumur.

On revient ensuite sur ses pas, et c'est toujours avec un plaisir nouveau que l'on rentre dans Bagnères.

LETTRE IX.

Vallée d'Aure. — Notice sur Jean V, dernier comte d'Armagnac : ses crimes et ses malheurs.

La vallée de Campan n'est pas la seule qui se distingue dans les Pyrénées par sa fertilité, ses sites, et les villes et villages qui s'élèvent dans son territoire, et qui sont remarquables par leurs richesses et leur beauté.

Déjà la vallée d'Argelez m'avait donné du pays une idée des plus flatteuses; mais la renommée de la vallée d'Aure n'avait pu m'échapper, et je désirais vivement de la comprendre dans le nombre de celles où je ferais des excursions. Comme nous l'avons déjà vu, elle se réunit à la vallée de Campan; et me voilà de nouveau en route pour la visiter.

Rien de plus brillant, de plus magique en effet, que le tableau qui s'offre à moi lorsqu'à peine je suis parvenu sur les sommités du haut desquelles ma vue plane sur cette belle vallée. Je vous épargne la description des objets qui

se sont présentés à mes yeux avant d'y arriver. Quoique la nature ait aussi peu d'uniformité que les ouvrages de l'art en ont souvent, et quoique l'ennuyeuse monotonie s'y fasse rarement sentir, je craindrais de ne vous peindre que ce que je vous ai déjà décrit plusieurs fois.

Mais, élégant autant que régulier dans ses formes, vaste autant qu'il est brillant, est le tableau qui s'offre à moi; l'éclat du plus frais coloris s'unit à la plus grandiose et la plus riche des compositions, et pour compléter sa beauté le cadre en est aussi beau que le fond. Sur le premier plan sont d'abord les plus riantes comme les plus riches cultures. Les socs de l'agriculture d'un côté y font germer les moissons, tandis que de l'autre des irrigations habilement conduites fécondent les prairies. Sur le second plan s'élèvent des villages qui annoncent l'aisance des habitans; enfin, environnée d'antiques et sombres forêts, paraît assise aux pieds d'un groupe de riantes collines, Arrau, qui en est la ville principale, et dont les murs sont arrosés par le torrent de la Neste.

Cette ville était jadis la capitale des quatre vallées d'Aure, de Neste, de Magnoac et de Barousse, plus connues sous le nom d'*État des*

quatre vallées qui formaient une partie du domaine des comtes d'Armagnac.

Ajoutez à la beauté de ce lieu des vallées secondaires ne paraissant de loin, que de sinueux sillons de verdure, et les rochers, les bois, les ravins qui les bordent, des atomes ou des points dans l'espace; puis ensuite l'aspect le plus étendu des Pyrénées, dont les sommets empilés les uns sur les autres et les pics tantôt croisés, tantôt isolés, contrastant par leurs couleurs arides et sombres avec l'azur des cieux qui les couvre, et par leurs formes inégales et bizarres avec l'unité de la voûte qui les embrasse ; vous trouverez avec moi qu'aucun pays n'offre rien de plus pittoresque.

Pourquoi faut-il que de si beaux lieux, théâtre de ce que la nature s'est plue à embellir, soient devenus l'arène des crimes! Je dois vous raconter ici un des événemens les plus tristes du moyen âge, où l'on en trouve en si grand nombre : s'il n'est pas devenu la propriété de Melpomène, c'est que la scène est moins hardie encore que l'histoire.

Jean V, comte d'Armagnac, dont l'origine reculée remontant à celle de Caribert II, roi d'Aquitaine, se perdait dans celle des premiers rois français, était souverain des quatre vallées

dont nous venons de parler. Il devint éperdument amoureux d'Isabelle sa sœur, dont la beauté n'était pas moins célèbre que les talens et les grâces. On ne sait s'il combattit ce fatal amour, s'il chercha à l'étouffer; mais ce que rapporte l'histoire c'est qu'il succomba à sa puissance. On ne sait également pas si cet amour fut partagé par Isabelle, ou si elle céda à son frère, devenu son tyran et son amant en même temps; mais ce que l'histoire n'atteste que trop, c'est qu'elle eut deux enfans d'une union qui attira à la fois sur eux la colère de Charles VII, roi de France, et les foudres de l'Église, car Pie II, alors pontife de la chrétienté, excommunia les deux coupables.

Mais si de pareils amours bravent le scandale du monde entier attentif à la conduite des princes, ils bravent aussi le châtiment; et lorsque leurs flammes funestes embrâsent également deux cœurs, nul doute qu'elles ne leur inspirent autant de dissimulation et de perfidies qu'elles sont elles-mêmes sacriléges et coupables.

En vain le roi de France envoya-t-il des gens de confiance à Jean pour qu'il renonçât à cette criminelle union; en vain ce prince promit-il au pontife romain de l'abjurer. Il n'a pas plus tôt

obtenu son absolution, qu'au lieu de tout faire pour combattre sa passion, il ose tout tenter pour couronner le crime. Ayant corrompu deux prélats, secrétaires du pape, qui lui fabriquent de fausses lettres de dispense, il parvient à légitimer un lien qui ne saurait l'être aux yeux de la nature et de la morale. En un mot, il se marie solennellement, et reçoit d'un chapelain, avec sa sœur, la bénédiction nuptiale.

Ainsi, au lieu d'adoucir le roi de France, Jean l'irrite; au lieu d'implorer ses ennemis, il semble les braver. Un troisième enfant naît de son mariage incestueux avec Isabelle. Alors les foudres de la guerre s'unissent à celles du pontife de Rome, qui renouvelle l'excommunication. Vingt-quatre mille hommes paraissent sous les remparts de Lectoure, une des capitales des États de ce prince. Ils s'emparent de la ville après un siége où des hommes combattent et meurent pour défendre un scandale et le plus immoral des crimes; mais ils ne peuvent saisir les deux époux, qui fuient dans les États du roi d'Aragon, et trouvent chez ce monarque indulgent un asile.

Cité, l'année suivante, devant le parlement de Paris, Jean ne récuse point ce tribunal de son suzerain; mais il n'y paraît que pour le

tromper, et s'évade de sa prison lorsqu'à peine il a subi un interrogatoire. Il est néanmoins condamné au bannissement; tous ses biens sont saisis, et il erre fugitif et caché sous des vêtemens et des noms étrangers à sa naissance; il endure toutes les privations de la misère, et l'abjection, le plus pénible des avilissemens. Il se présente couvert des lambeaux de l'indigence et dans l'attitude des supplians dans Rome même, et se jette aux pieds du pontife. Celui-ci, touché de ses infortunes et de ses remords apparens, lui pardonne de nouveau, et le soulage; mais Charles VII, plus inflexible, meurt en lui léguant et sa haine et son mépris.

Louis XI monte sur le trône, et moins ennemi des forfaits que son prédécesseur, il rétablit Jean dans tous ses biens, comme s'il ignorait que les cœurs corrompus, à juger d'eux par le sien, ne sont ni reconnaissans ni sincères. Il fut bientôt puni de son indulgence envers le comte d'Armagnac, car ce dernier prend les armes contre son bienfaiteur dans la guerre appelée du Bien-Public. Alors le monarque irrité proclame une défense à qui que ce soit, et surtout aux nobles, de suivre leur prince à la guerre.

La paix est enfin signée, et Jean renouvelle

au roi les plus saintes promesses de le servir, même contre son propre frère, le duc de Normandie; mais pendant ce temps il s'unit au duc de Bourgogne, un des plus redoutables ennemis qu'ait eus la France depuis les factions qui l'embrâsèrent pendant le règne et la démence de Charles VI. A cette nouvelle, Lectoure est de nouveau assiégée; Jean, mis en fuite, est contraint de s'expatrier; mais Charles, le frère et l'ennemi du roi de France, combat pour lui, le défend, le rappelle, et le nomme son lieutenant. C'est avec cet appui qu'il rentre dans ses États, où il reste jusqu'à la mort de celui qui les lui prête. Chassé de nouveau, il les recouvre par la perfidie du cadet d'Albret, qui lui livre sa capitale, et il jouit du plaisir d'y faire prisonnier Pierre de Bourbon qui la lui avait prise. Mais un orage qu'il ne saurait conjurer, gronde une autre fois contre lui. Quarante mille hommes viennent l'assiéger dans Lectoure, ayant à leur tête le cardinal d'Albi, qui digne émule de l'ennemi qui le poursuit, moins prêtre qu'assassin, et moins soldat que bourreau, vient avec toute la cohorte des satellites qui accompagnaient partout Louis et exécutaient ses vengeances publiques et secrètes, montrer dans toute sa cruauté

l'ame du monarque auquel il obéit. Jean se défend en intrépide guerrier, et l'un des fils qu'il a eus d'Isabelle meurt en héros dans une sortie, et rachète par une telle mort la honte et le crime de sa naissance. Vains efforts! il ne peut résister à des forces aussi formidables. Le jour est arrivé où ses crimes vont finir; il capitule avec ses assiégeans. Le cardinal d'Albi jure avec le vaincu sur le livre le plus sacré des chrétiens, le Saint-Évangile, l'oubli de tous ses torts; et afin de rendre ce serment plus inviolable, ils partagent ensemble près de la Sainte-Table l'hostie sacrée. Mais lorsque les troupes de Louis sont entrées dans Lectoure, Guillaume de Montfaucon paraît dans la chambre du comte d'Armagnac avec un gendarme et un franc archer, vêtus et armés d'une manière effrayante. On se salue, on se parle amicalement même; mais à un signe que fait Montfaucon à l'archer, celui-ci tire aussitôt une épée, perce le comte de plusieurs coups aux yeux de sa jeune épouse, et le sang de la victime rejaillit même sur elle. Tout le palais est saccagé, et les habitans de Lectoure, aussi innocens que leur prince était coupable, à l'exception de quatre hommes et trois femmes seulement, sont passés au fil de l'épée. La ven-

geance s'étend jusque sur la nouvelle femme du comte : elle est prisonnière, et bientôt empoisonnée. Le cadet d'Albret est décapité; Charles, frère du comte Jean, est enfermé pendant quinze ans dans la Bastille, bien qu'il ne fût en rien complice de ses crimes. Jacques, duc de Nemours, son cousin, partage d'abord le même sort; mais plus sévèrement puni ensuite, sans être plus coupable, sa tête roule sur un échafaud, et son sang rejaillit par ordre du roi sur deux de ses enfans, témoins douloureux de son supplice.

Isabelle, l'incestueuse Isabelle, cause de tant de crimes et de tant de malheurs, pour laquelle on veut vainement s'intéresser parce que, si elle ne sentit pas les feux d'un amour criminel pour son frère, elle ne laissa pas de partager sa couche et en eut jusqu'à trois enfans; Isabelle est la seule qui n'est point punie, si ce n'est par des remords qu'elle abjure bientôt. Entrée dans un monastère, elle en sort pour contracter de nouveaux liens avec Gaston de Lyon, sénéchal de Toulouse, auquel elle cède le domaine qu'elle avait reçu de son frère.

Louis XI nagea dans la joie de la vengeance dont il abusa toujours, même quand

elle était légitime : il récompensa doublement de sa royale main l'archer dont le cardinal d'Alby avait fait son bourreau, lui donna une tasse d'argent remplie d'écus, et l'admit à l'honneur d'entrer dans ses propres gardes. Ici finit, comme vous le voyez, une tragédie historique tellement horrible que Schakespeare l'aurait seul pu comprendre parmi les siennes, mais qui, indigne de Corneille, de Racine et de Voltaire, est trop affreuse même pour les mélodrames.

J'ai encore à vous parler du sort des quatre vallées. Déjà je vous ai dit que Jean les avait données à sa sœur Isabelle, et que c'est ainsi qu'elles échappèrent à la confiscation de tous les biens de ce malheureux et criminel prince. Mais aussitôt que leurs habitans apprirent qu'Isabelle en avait fait la donation au sénéchal de Toulouse, son nouvel époux, ils refusèrent de souscrire à cette adhésion ; ils prétendirent être émancipés par le crime, être rentrés dans le droit de se choisir un souverain ; et préférant Louis XI au nouvel époux que l'intérêt seul pouvait avoir donné à Isabelle, ils aimèrent mieux le joug d'un prince cruel, et voulurent partager le sort des autres États de

Jean. Leurs vœux furent entendus; et par un traité solennel ils passèrent dès l'an 1475 sous la domination de la France.

Quant à moi, en voyant, en parcourant cette belle vallée, j'étais toujours poursuivi par le souvenir du comte d'Armagnac, et malgré la beauté de ce lieu, j'éprouvais une sorte de mélancolie en me retrouvant dans des lieux où tant de crimes avaient été commis. Des images, des pensées sinistres me poursuivaient comme des fantômes, non la nuit, mais le jour. Cependant j'ai regretté de n'y pas trouver le château qui, bâti par les souverains d'Armagnac, avait vu jouer, comme celui de Blois, sous ses voûtes épaisses et ses longues salles, un drame plus triste encore, celui dont je viens de vous faire l'histoire; la honteuse défaite d'Isabelle, et la victoire plus honteuse encore du comte; la naissance scandaleuse et l'éducation plus scandaleuse encore des enfans, triple et malheureux fruit de leurs amours. Je cherchais même avec avidité, car telle est la bizarre organisation de notre nature, je cherchais si je trouverais les ruines des donjons, des forts qui avaient protégé de leurs murs la coupable et incestueuse famille; mais il n'y a d'an-

tique dans cette belle vallée que les rochers, rajeunis au printemps par la mousse, les fleurs et la verdure.

Il est temps de quitter ces lieux; dans ma prochaine lettre vous aurez, pour vous dédommager, s'il est possible, de tout ce que je vous raconte dans celle-ci, des descriptions moins tristes, moins lugubres.

LETTRE X.

Retour au Tourmalet. — Le Pic du Midi.

Je quitte la vallée d'Aure; je quitte aussi celle de Campan; je reprends la route du Tourmalet, que je traverse, et me voilà de nouveau descendu dans la gorge affreuse du Bastan.

Quoique je parcoure les Pyrénées, je vous ai bien moins entretenue jusqu'ici, de leurs sommets et de leurs pics que de leurs bases et de leurs vallées. Fidèle à cette tendance que nous avons pour la beauté, et se laissant aller à cette sympathie douce que l'on éprouve pour une nature qui offre des charmes moins austères et plus attirans, on aime contempler les vallées; un instinct semble nous porter à leur donner une sorte de préférence : tandis que les monts aussi sauvages qu'elles sont agréables, aussi agités qu'elles sont paisibles, n'attirent nos regards qu'après que nous les avons fatigués pour ainsi dire sur ces bassins creusés

par la main du temps, où se confondent et se mêlent l'onde et la verdure.

Il est temps, néanmoins, qu'après avoir rendu mes hommages aux vallées, je les rende aux montagnes, et que je vous conduise sur ces sommets orgueilleux dont les pieds, comme l'a dit plus d'un poëte, touchent aux enfers et la tête au ciel. Je vais m'élever sans le secours de la nacelle d'un aéronaute, sur l'un des plus hauts monts des Pyrénées, sur un mont qui ne reconnaît dans toute cette chaine de montagnes que peu de rivaux, encore moins de maîtres.

Vous allez donc me suivre de la pensée, au fameux pic connu sous le nom de *Pic du Midi de Bigorre.*

Placé entre les vallées de Baréges et de Bagnères, le mont que je gravis, au moment où je trace cette lettre, a toute l'importance du caractère du premier personnage d'un des plus grands tableaux que puisse offrir la surface de la terre; et ce qui lui manque en réalité de hauteur pour atteindre les montagnes les plus élevées, il sait par le bonheur de sa situation, se le procurer en apparence, c'est-à-dire paraître tout ce qu'il n'est pas, et surpasser même ce qu'il est.

En effet, le Pic du Midi, quelque élevé qu'il soit, semble encore plus haut qu'il n'est effectivement; inaccessible sur plusieurs points de sa circonférence, on le gravit sur d'autres, et les étrangers qui viennent se baigner dans les deux réservoirs fameux d'eaux thermales qui l'environnent, Baréges et Bagnères, montent avec assez de facilité sur la moitié de sa hauteur où les deux sentiers se réunissent, tandis qu'il serait impossible d'y parvenir par d'autres points.

Mais ne se bornant pas à présenter des avantages à la faveur desquels on pénètre jusques à une certaine hauteur, il réunit ceux qu'offrent les monts isolés et les monts qui font partie d'une agglomération considérable de sommets; et lorsqu'on le visite, on ne voit pas seulement de sa crête la vaste étendue des plaines, image du monde ordonné et productif, mais celle des montagnes entassées les unes sur les autres, image du chaos ou du monde désordonné. Je ne vais donc pas moins jouir en le gravissant, de l'un que de l'autre de ces grands tableaux.

A peine descendu du Tourmalet, après avoir côtoyé pendant peu de temps le gave du Bastan, je tourne bientôt au nord dans une gorge

qui conduit à la base du pic. Je traverse cette gorge aride et resserrée, et je parcours des pentes qui servent de pâturages à des bestiaux de tout genre; j'aperçois même quelques granges destinées à leur servir d'abri avec leurs pasteurs, pendant les sombres nuits, et lorsque les élémens se déchaînent dans ces hauteurs avec violence.

Mais plus on avance et plus la végétation disparaît, et je ne vois d'elle que ce qui signale bien moins sa richesse que sa pauvreté, le *rhododendrum* abondant ici autant que la fougère l'est ailleurs, et qui sert toutefois de combustible aux pâtres et aux cultivateurs qui viennent le couper.

Deux heures au plus d'une marche plus fatigante qu'agréable, me suffisent pour parvenir sur un plateau où je trouve avec autant de satisfaction que de surprise, le joli lac d'Onset (1), qui, élégant et régulier, parait n'être placé là que pour servir de glace où se réfléchissent les attraits les plus sévères de la nature.

C'est dans ce lieu que la montagne devenant plus rapide, je cesse de confier à un coursier moins brillant que robuste mon individu,

(1) Ce lac a 250 toises de long sur 150 de large.

obligé que je suis d'opposer mon propre courage et ma vigueur à toute l'aspérité et aux rigueurs d'un chemin scabreux. Je descends donc de cheval pour faire le reste de mon ascension à pied; mais je profite de cette circonstance pour contempler l'urne magique de la naïade habitante de ces lieux. Je la vois ceinte d'un côté par des rochers escarpés et nus, dont les flancs déchirés par d'horribles éboulemens des sommités supérieures, ne m'offrent, si je puis m'exprimer ainsi, que le cadavre de la nature, tandis que de l'autre s'ouvrent devant moi des vallons verdoyans. Mais c'est peu d'un tel contraste; je lève mes regards vers le nord, et je vois s'élever sous la forme d'un cône gigantesque le pic dont je brûle d'atteindre la cime. Je le vois braver les ardeurs d'un soleil brûlant, tandis que dans une autre saison il brave les rigueurs des hivers, et s'élançant debout vers les cieux résiste à la fois aux éclairs, à la foudre et aux tempêtes. Il semble regarder avec mépris les pics moins hauts qui l'entourent, et roi de ces montagnes il les accable de sa grandeur.

On aperçoit avec plaisir au milieu de ce tableau ces gorges verdoyantes, qui s'ouvrent à travers les chaînes des monts, mais que

déjà les bergers indolens de Baréges abandonnent pour un léger salaire à ceux du Béarn plus actifs. Sur ces hauteurs on voit errer, suspendus sur des abîmes, les chèvres et les boucs, ou les brebis enhardies par leur exemple. Bientôt l'isard seul peut parcourir ces régions, tour à tour le séjour des orages bruyans ou du plus paisible silence. De profonds ravins, des traces effrayantes de lavanges et d'immenses précipices, sont les seuls sillons que le temps a de ses mains de fer tracés dans ces lieux. La paix des déserts, uniforme et profonde comme celle des tombeaux, y règne, interrompue seulement par le cri rare des aigles et des vautours, qui cherchent quelques restes de cadavres de bestiaux, échappés à la voracité des loups ou des ours.

Je me hâte d'arriver par un lit de cailloux et de pierres au terme de mes fatigues, et le commencement du premier des plaisirs est sans doute de respirer l'air le plus pur, le plus vif, de planer sur une vaste étendue de pays, et de contempler les limites terrestres de la nature; mais mes regards s'arrêtent malgré moi sur une foule de tableaux accessoires de l'immense galerie de l'univers qui s'offre à mes yeux et les fixe enchantés. Mon courage et mes forces

épuisées se raniment en voyant se rapprocher de moi l'objet de mes désirs : il ne me reste plus que la moindre partie de mon entreprise à exécuter ; mais aussi est-elle la plus pénible. Encore quelques nouveaux efforts, et je me trouve sur le sommet du cône.

Quel spectacle ! Non, il n'en est point de plus beau pour l'homme, si ce n'est celui d'une grande et belle action. Il éclipse tous ceux des arts malgré leur magie et leur puissance : ce qu'enfante l'homme, comparé à ce que produit la nature, n'est que futilité et l'œuvre débile d'un enfant.

De ce point du panorama, ma vue plongeait à la fois dans des précipices, des abîmes sans fin, et planait sur des villes, des contrées entières ; puis s'élevant encore elle osait fixer comme l'aigle, le flambeau du jour dont je m'étais rapproché. Le Bigorre, le Béarn, le Languedoc et Toulouse même, se montraient du côté où cet astre s'allume. Ma superbe et vaste galerie au midi était ornée de ces diverses chaînes qui séparent la France de l'Espagne, et s'élèvent en amphithéâtre. Je voyais à la fois et les montagnes de Neouvielle et les célèbres tours du Marboré, et le mont Perdu, celui de tous qui est le plus élevé des Pyrénées. Elles s'unis-

sent à d'autres montagnes, à d'autres chaînes immenses, dont les crêtes, les unes boisées, les autres arides et brisées, celles-ci couvertes d'un manteau de neige, celles-là resplendissantes des couleurs non moins belles des glaciers, aussi bizarres, aussi variées dans leurs formes qu'elles le sont dans leurs substances et dans les teintes changeantes de l'atmosphère.

Cependant s'il est quelque chose que je regrette à l'aspect de tant de prodiges, c'est de ne pouvoir vous décrire leur intérieur comme je vous les peins extérieurement. Je voudrais, ma chère cousine, remontant des effets aux causes, et tour à tour géologue et minéralogiste, signaler à vos yeux les substances qui composent ces montagnes, leurs affinités entre elles ou leurs répulsions, leur pureté ou leur mélange, et enfin leur application aux besoins de l'homme. Je voudrais surtout que pénétrant s'il m'était possible dans leur profondeur, je pusse vous ouvrir leurs flancs et leur sein, révéler à vos yeux comme aux miens leurs labyrinthes de marbre, de porphyre et de basalte, leurs fleuves souterrains, et tout le chaos de leur organisation antique et mystérieuse, image physique du dédale de nos passions, mais dans laquelle

le savant et le chimiste en analysant les corps divers, en interrogeant leurs directions, leurs angles et leurs couches, ne démêlent pas moins l'ordre qui y préside que si cet ordre se révélait à nos yeux à la surface de la terre. C'est alors que possédant comme les Buffon et les de Luc la langue de la science géologique, et comme eux le mot de l'énigme du monde, de sa formation et de son origine, je donnerais à la composition comme au coloris de mes tableaux cette solidité et cette consistance sans laquelle ils ne sont que de légers croquis et de vaines esquisses, et que vous n'avez la complaisance d'accueillir que parce que vous savez bien que dans tout ce qui a rapport avec le savoir et le génie, il faut dire comme cet adage ancien des Grecs : *Qu'il n'est pas permis à tous les mortels d'aller à Corinthe.*

Persuadé donc de votre indulgence, je vais achever ma description du Pic-du-Midi.

Je suis vraiment en présence de ce que la nature a fait de plus noble et de plus grand. On dirait qu'ici, comme Zeuxis ou Praxitèle dans leur atelier, elle ait voulu se créer son beau idéal elle-même. Ce lieu, qui n'est qu'un désert par lui-même, est plutôt un sanctuaire qu'elle dérobe aux regards profanes de la plu-

part des hommes, qui peut-être seraient insensibles à ses charmes les plus sévères, à ses agrestes et majestueuses beautés.

Comme les formes de ces rocs sont fières et grandioses! Comme l'ensemble qu'elles offrent aux yeux, a de l'harmonie et de la majesté! c'est un temple élevé par la nature à sa propre divinité.

Tandis que de tous côtés j'ai des tableaux d'une si vaste étendue, je ne foule sur l'étroite cime du Pic, que de la mousse, quelques plantes et quelques fleurs qui naissent et prospèrent sur les rochers. C'est sur ces sommités qu'on trouve la jolie *Daphné Cneorum*, que je vois avec le même intérêt que la vit le savant Ramond dans les excursions qu'il fit dans ces lieux. Ses émanations embaumées unies à l'air vital de ces solitaires et hautes régions, sont l'encens de la nature. C'est là que l'on trouve également et le carnillet mousseux et la gentiane printanière. Quelques pierres élevées sur la crête des rochers, couvertes d'inscriptions, signalent le nom des voyageurs qui, curieux comme moi, sont venus admirer le plus beau et le plus majestueux des spectacles.

Mais il est encore un autre dieu qui habite ces monts : c'est celui du silence. Dieu pai-

sible et bon, il préside aux sages méditations, aux pensées comme aux créations du génie. Platon allait l'interroger sur le promontoire Sunium.

Mais avant que de descendre, et sans me piquer d'aucune sagesse, je profite de cette paix profonde pour me recueillir, et pour adorer les œuvres sublimes du créateur. Rien n'interrompt le silence qui règne autour de moi, ni le gazouillement d'un oiseau, ni le bourdonnement d'un insecte. Rien d'animé n'existe plus dans ces régions élevées; et lorsque l'aigle plane au-dessus d'elles, ce n'est que pour les traverser d'un vol rapide.

Je m'arrache enfin à ce spectacle ravissant et à ses effets magiques. J'admire encore une fois en descendant, et les sommets des montagnes de Neouvielle ou *vieilles neiges*, nom qu'elles tiennent des neiges éternelles qui les couvrent; et les créneaux et les tours du Marboré, devant lesquelles s'anéantissent celles des premières forteresses des plus belliqueux empires; et enfin le Mont-Perdu, qui, dominant tous les sommets des Pyrénées, celui même où je suis, et justifiant l'épithète que son élévation lui a méritée, s'élance, nouvel Encelade, vers les cieux, et se perd comme

l'oriole dans les régions des vents, de la tempête et de la foudre.

Trois heures me suffisent pour descendre depuis le sommet du pic jusqu'au pied du Tourmalet. Une pierre immense détachée d'un roc, vraisemblablement par une chèvre, vient, comme une bombe, tomber à nos pieds au moment de la descente la plus rapide, pour nous rappeler sans doute le néant de notre frêle existence. Sa chute nous aurait été funeste sans la présence d'esprit de mon adroit et athlétique guide, qui heureusement la voyant se diriger sur nous, n'eut que le temps de me jeter rudement par terre et de s'y précipiter lui-même, en nous faisant éviter ainsi un péril certain. Soudain repoussée, elle vole, elle roule, et va tomber enfin dans les ondes profondes du lac d'Onset.

Descendu, sans autre accident, au pied du Tourmalet, je suis le Bastan; et me voilà de nouveau à Baréges.

LETTRE XI.

Le Pic de Bergons.

Jamais on n'éprouve autant de plaisir que lorsque, revenu d'une course longue et fatigante, on retrouve son toit *confortable;* expression anglaise aussi parfaite qu'intraduisible, car elle exprime en même temps les jouissances physiques ainsi que celles de l'ame, et j'éprouve toujours, comme vous le savez, toutes les deux lorsque je rentre chez moi. Une longue et fatigante course demande aussi quelques jours de repos. En attendant, je forme mes plans, fais mes préparatifs, pour en recommencer de nouvelles; et après peu de jours de repos, je profite de la plus belle et fraîche matinée pour faire mon ascension sur le Pic de Bergons, l'un des pélerinages obligés de tous les étrangers qui sont à Baréges, et celui qui est le plus fait pour dédommager par ses attraits de ceux qui manquent au lieu du séjour.

Je partis donc en prenant d'abord la grande route; mais avant d'arriver à Luz je la quittai pour entrer dans le beau village d'Estre, dont les environs déploient toutes les richesses rustiques. Là, je commence déjà à gravir la base large et profonde du Pic. Le pied de cette montagne offre un chemin dans lequel les plaisirs du piéton se joignent à ceux que se procure le voyageur à cheval. Une telle facilité amène à ce Pic une affluence continuelle de visiteurs, et comme on peut le gravir ainsi, presque jusqu'à la cime, il n'est pas d'étrangers, quoique malades ou affaiblis, tant de Baréges que de Saint-Sauveur, qui n'apprennent à le connaître, et qui, lorsqu'ils en ont fait la connaissance, n'en fassent leur promenade favorite. On croirait voir des processions de gais pélerins allant visiter le temple de quelque saint. Les dames qui craignent de se confier aux chevaux ou aux mulets, ou dont la santé est trop affaiblie pour pouvoir la monter, ne se refusent pas le plaisir de visiter cette sommité attrayante, et se font porter sur des espèces de palanquins ou de chaises très-légères, que les vigoureux montagnards élèvent avec autant de facilité que de force. En gravissant le Pic de Bergons, on voit de tous

côtés des richesses pastorales plus qu'ailleurs rassemblées, et leur aspect ne flatte pas moins la vue que le. cœur. Je vous décrirai donc moins, en montant Bergons, des sites et des vues, comme dans mes précédens récits, que des cultures et des mœurs, jusqu'à ce que je sois arrivé à son sommet.

Dès la moitié de la montagne, ce qu'on voit le plus souvent ce sont des granges construites pour renfermer, pendant les premiers mois du long hiver de ces lieux, les moissons abondantes et la pâture des troupeaux. Le bétail lui-même est enfermé avec ses pasteurs dans ces bâtimens, et repose à côté des provisions qui le font vivre, quand, par l'inclémence de l'automne, la terre ne lui offre plus aucun aliment. Lorsque ces provisions sont consommées, les pasteurs ramènent leurs troupeaux dans la vallée, où ils en trouvent d'autres préparées pour le reste de l'hiver.

De tels établissemens supposent nécessairement des prairies, et ces prairies des pentes de montagne aussi douces que fertiles, aussi accessibles que multipliées. Telles sont en effet celles du Pic de Bergons, qui sont recouvertes de tapis d'émeraudes, sur lesquels scintillent de toutes parts une foule de petits ruisseaux

fécondateurs. Ces ruisseaux coulent plutôt qu'ils ne tombent presque de la cime de la montagne. L'habile laboureur ajoute au bienfait de leurs sources par le soin qu'il prend de les diriger avec art, tantôt en les détournant du chemin qu'ils se sont naturellement tracé, pour les porter sur des points où la verdure pâlit et se dessèche, privée d'humidité, tantôt en leur faisant reprendre, après de longs circuits, leur course accoutumée. Deux riches récoltes sont les fruits de ces soins, et de la munificence de la nature. On ne néglige rien pour l'amélioration et la fécondité des prairies; par exemple, on parque successivement les bestiaux sur divers points des prairies, suivant les principes des plus célèbres agronomes, en mettant ainsi l'engrais à profit. Cet usage a un autre avantage, c'est de présenter par les enclos portatifs un obstacle insurmontable à la voracité des loups, qui viennent en grand nombre pendant les nuits chercher de la pâture. Malgré tous ces soins, malgré toute l'abondance et la bonté des fourrages, la race des bestiaux n'est ni plus belle ni plus vigoureuse que celle des autres parties des Pyrénées.

En vous parlant des produits de ce pays,

je ne dois pas oublier de vous dire la manière dont les colons font ici le beurre : j'en vis faire de toutes parts devant les granges, tandis que je gravissais la montagne. La peau d'un mouton, cousue dans sa forme naturelle, figure une outre grossière dans laquelle ils renferment le lait : voilà l'instrument unique qu'emploient les bergers. En secouant cette outre entre les mains pendant une demi-heure, le lait se condense et devient beurre ; il est ensuite porté au marché dans la vallée, tandis que le petit-lait sert de boisson aux pasteurs. Ce beurre des montagnes est excellent et plein d'aromates.

C'est toujours en montant vers le Pic que se présentait à mes yeux le tableau de riantes prairies, couvertes de laborieux faucheurs, qui profitaient de l'humidité et de la fraîcheur de la rosée pour faire une seconde récolte de foin qui embaumait l'air d'un parfum délicieux.

Une petite demi-heure avant d'arriver à la cime, la scène change ; à la fécondité des prairies succède la stérilité. Les tapis de fleurs et de verdure disparaissent, et le *rhododendrum* les remplace.

C'est peu d'arriver sur l'arête de la montagne, il faut encore gravir la tête imposante qu'elle élève : on dirait qu'elle veut, par de

nouvelles fatigues, vous faire acquitter d'avance le nouveau plaisir qu'elle vous ménage. Ici la nécessité commande que le voyageur quitte son coursier, et qu'il marche avec prudence sur un gazon brûlé des traits du soleil, et très-glissant, pour parvenir à la cime. Dès le commencement de l'arête, je découvre une vue ravissante; mais plus j'avance, et plus (je me permettrai de le dire) elle grandit en beauté; et lorsque j'arrive à mon but, elle est aussi imposante que sublime.

Vous croirez que je vais vous décrire, ma chère cousine, les mêmes tableaux, les mêmes scènes que celles qui s'offrirent à moi dans mon excursion au Pic du Midi; mais bien que peu éloignés entre eux, ces deux pics, quoiqu'ils présentent en partie les mêmes objets, les offrent sous des points de vue différens. Il n'est que trop vrai que la plume et la parole elle-même sont impuissantes souvent à peindre l'inépuisable variété de la nature; et tout en sentant ces innombrables beautés, il faut un talent éminemment rare pour pouvoir rendre ce qu'on éprouve. Tel est l'embarras dans lequel je suis, je l'avoue; et tout en ne voulant pas me répéter, tout en voulant éviter ce que déjà je vous ai dit ailleurs, je serai

malgré moi obligé de tomber dans cette faute.

D'abord je vois à mes pieds, telle qu'une brillante corbeille de fleurs, me sourire la jolie vallée de Pragnères, qui, quoique peu vaste, est fertile dans son bassin. Dans sa longueur on aperçoit le village qu'elle rafraîchit de ses ombrages et enrichit de ses moissons, tandis que dans son enceinte le Gave de Gavernie s'unit aux eaux d'un autre torrent qui descend par une gorge latérale.

Mais quel est ce tableau majestueux qui se présente plus haut devant moi? C'est le *Comelie*, montagne qui, quelque imposante qu'elle soit, est toutefois dominée par le Pimenée, qui lui-même s'abaisse devant le Mont-Perdu, dont la tête orgueilleuse s'élève au-dessus de lui : c'est ce sublime cirque de Gavarnie avec sa belle cascade que l'on voit tomber du glacier qui en alimente les eaux, et qui est couronné par le Marboré avec ses tours et ses créneaux, par la célèbre brèche de Roland et celle que l'on qualifie de fausse. Non loin de là, sur ma droite, se présente dans toute sa splendeur le Vignemale avec son manteau de neige. On croit apercevoir une forteresse immense entourée de murs impénétrables, et d'une blancheur éclatante. Au-dessous de ces murs court

la chaine des montagnes qui se lient à d'autres, et se groupent ainsi entre elles.

Lorsque je quitte cette scène admirable, et que je porte ma vue à gauche, j'aperçois au-dessous de la montagne de Comelie la gorge sombre de Heas; plus bas la chaîne qui se lie aux montagnes de Neouvielle, de Lientz, et à celles qui entourent Baréges et cernent sa stérile vallée. Faut-il porter derrière moi mes regards? Alors le Pic du Midi me montre de nouveau son cône élevé; je vois la jolie vallée de Luz sous mes pieds, comme pour faire opposition à celle de Pragnères. J'aperçois plus bas la gorge de Pierre-Fite dans toute sa profondeur jusqu'à la belle vallée d'Argelez, qui se présente dans toute son étendue, entourée de ses riantes montagnes formant amphithéâtre.

En descendant un peu de la cime du Pic, je vois encore le petit plateau sur lequel est construit Saint-Sauveur, qui se présente à ma vue avec tous ses rians environs.

Mais je me hâte de remonter pour jeter de nouveaux regards, pour admirer encore une fois l'incomparable tableau qui se présente sous des formes si variées, si multipliées. Ajoutez à cela la pompe d'un beau jour, tout l'éclat

de l'été, la transparence de l'air le plus pur, et le calme des cieux et de la terre: vous pouvez donc vous imaginer ce que j'éprouvai en admirant cette belle et brillante perspective.

Le Pic de Bergons est cependant loin d'être un des plus élevés des Pyrénées. Il est dominé sur plusieurs points; mais la forme de cette montagne isolée des autres est on ne peut plus propre pour la contemplation de celles qui l'entourent. On la dirait construite par la nature comme ces observatoires que les mages de la Chaldée élevaient pour étudier les mouvemens des planètes et les révolutions nocturnes des astres. C'est de son sommet que je défie l'homme, dont le cœur serait aussi glacé que les neiges des monts de Neouvielle, de rester insensible aux beautés, les unes mâles et fières, les autres douces et riantes, les autres enfin effrayantes et sublimes, qu'il présente aux regards.

Si les Pyrénées n'offrent pas toutes les merveilles géologiques de l'Helvétie; si l'on ne voit pas s'y perdre dans les nues ni la Jungfrau, ni le Mont-Blanc, ce colosse de glace, trône éternel de l'hiver, devant qui le soleil lui-même voit émousser et pâlir ses rayons; si

l'on n'en voit pas découler ces fleuves immenses qui traversent l'Europe; et si enfin elles sont moins hautes, en sont-elles moins intéressantes, surtout par de grands souvenirs?

Ces monts s'abaissèrent sous l'audace d'Annibal avant les Alpes. Ils accueillirent les peuples éclairés de la Phénicie, de Carthage et de la Grèce, avant elles. Ils furent le berceau des sciences dans l'occident de l'Europe; et plus illustres encore dans le moyen âge, s'ils virent le crime du comte Julien, appelant l'islamisme pour se venger lâchement d'une honte injuste, ils virent aussi Charles Martel et Roland, Charlemagne et le Cid, les transformer en barrières inexpugnables contre les soldats innombrables des califes : ce furent ces héros qui, Léonidas nouveaux, en firent les Thermopyles de la chrétienté. Là s'arrêtèrent ces torrens qui allaient précipiter dans l'esclavage et la caducité la vieille Europe, et lui imprimer les mœurs molles et lâches de l'Asie; et quand ces barbares débordèrent dans les Gaules, ce fut alors que les Francs belliqueux montrèrent que s'ils avaient subjugué les Gaulois, ils ne savaient pas moins repousser ces hordes barbares.

Les Pyrénées disputent donc d'illustration et de souvenirs avec les Alpes, et à ce double

intérêt ils joignent encore dans leur construction une originalité et une disposition qui leur sont tout-à-fait particulières.

LETTRE XII.

Excursion à Gavarnie; — Pas de l'Échelle. — Hameau de Sia. — Vallée et village de Pragnères. — Sarre de Ven. — Gèdro et sa grotte. — Montagne de Comelie; chaos; village de Gavarnie.

Je vous ai déjà plusieurs fois parlé, quoique je ne l'eusse vu que de loin encore, du cirque de Gavernie et du Marboré qui le domine. Je l'avais aperçu du Pic du Midi; je l'ai vu plus en détail du Pic de Bergons; jugez donc avec quelle impatience j'attendais le moment où je pourrais visiter ces lieux réputés les plus surprenans des Pyrénées.

Croyez, ma cousine, que malgré qu'on parcoure en tout sens les montagnes, qu'on les ait vues et qu'on les revoie encore, pareilles aux chefs-d'œuvre des arts que l'on contemple sans cesse, on ne se lasse point de les visiter, de les admirer.

La variété inépuisable de leurs formes et des points de vue qu'elles offrent, la diversité de la végétation qui les couvre, les pare ou

les dérobe à nos yeux; celle du cours des eaux qui jaillissent de leurs pentes, formant tantôt des torrens, des fleuves, et tantôt des lacs, des cascades; le bruit qui règne à leur base, le silence et le calme qu'on goûte sur leurs sommets quand les orages n'y sont point déchaînés; enfin, je ne sais quel charme, quelle félicité, inséparable et douce compagne qui ne nous quitte point lorsqu'on les parcourt, et les sensations qu'on y reçoit sont comme celles que nous fait la lecture des œuvres du génie, c'est-à-dire, aussi durables qu'elles sont intéressantes, aussi profondes qu'elles sont sublimes. Je vous ai déjà dit ces vérités, ma cousine; vous en êtes persuadée, je n'avais pas sans doute besoin de vous les répéter: mais je me plais à me les retracer, tant j'en suis pénétré; il est naturel dès-lors que je trouve du plaisir à en parler à ceux qui veulent bien m'écouter.

Après avoir traversé la vallée de Luz, j'entrai bientôt dans la gorge qui conduit à Gavarnie. Je pris la route tracée sur la rive droite de son torrent, dont les eaux sont aussi volumineuses que celles du Gave de Bastan, et qui, près de la ville de Luz, confond ses eaux avec celles de son impétueux voisin. Peu de temps

après, Saint-Sauveur nous montra, sur la rive opposée, les maisons qui l'embellissent et les ombrages qui les décorent, préludant ainsi par leurs attraits à des tableaux tous plus beaux les uns que les autres, et dont nous allions parcourir la brillante et vaste galerie. Nous trouvâmes à peu de distance les carrières qui fournissent en abondance, à ce joli établissement, les marbres dont plusieurs de ses édifices sont construits.

La route, assez large encore jusqu'à la carrière, pratiquée pour le transport des marbres, se convertit soudain en un sentier étroit et rocailleux, fréquenté seulement par des piétons ou des cavaliers, montés à dos de mulets ou sur des chevaux habitués à ces chemins difficiles. Je laissai aller le mien qui avait un pas ferme et assuré. De tels animaux sont ici préférables aux plus beaux coursiers, car s'ils étaient fringans et rétifs, vous risqueriez d'aller rouler avec eux jusque dans les ondes du Gave, qui n'a, soit dit en passant, aucun garde-fou sur ses rives, qui empêche les enthousiastes qui les parcourent d'y tomber, chose si facile lorsqu'on est distrait par les objets environnans. Des rochers perpendiculaires et sans aucun talus, voilà quels sont les parapets du

torrent; des précipices, voilà le lit dans lequel il est encaissé. Mystérieux comme les oracles ou comme les énigmes dont se formait leur langage, plus on s'enfonce dans la gorge de la montagne, plus le Gave paraît vouloir se cacher, s'efforcer de dérober sa course secrète à l'œil curieux du voyageur. On avance, et bientôt se montrent aux regards les ruines du fort de l'Escalette, qui formait l'assemblage des combinaisons de l'art et de celles qui sont toujours plus hardies et solides de la nature, mais qui pendant l'anarchie révolutionnaire fut détruit, ainsi que les rampes qui bordaient ce chemin dangereux et difficile. Le nom de ce fort renversé, et qui lui a survécu, indique assez la forme du lieu où il était assis. Les habitans, juges on ne peut plus compétens dans cette matière, l'appellent *Pas-de-l'Échelle*, c'est-à-dire, l'endroit le plus scabreux, signe certain de la difficulté des voyages en de tels lieux. Les flancs escarpés des montagnes se sont rétrécis à un tel point, qu'un sentier taillé en corniche est la seule route que le voyageur puisse parcourir. Bordé d'un côté par des rochers perpendiculaires, il l'est de l'autre par des précipices. En effet, la nature semble moins exister ici pour étaler ses charmes que pour

nous montrer sa rudesse, et moins chercher à séduire nos regards qu'à les attrister. Mais à la multitude de sources qui jaillissent de son sein, et de ruisseaux qui tombent de ces roches, tantôt perpendiculaires, tantôt pendantes, on dirait qu'elle se couvre d'un voile liquide, pour tempérer, par l'attrait qu'ont toujours à nos yeux des ondes fraîches et limpides, la sombre austérité de ses traits. Ces flots, çà et là dispersés, suintant des rochers, ou coulant des sillons profonds qu'ils ont creusés, et se déployant, tantôt comme une gaze transparente et légère, tantôt en nappes ondoyantes ou en filets le long des pentes plus ou moins verticales de cette enceinte de sommités, rappellent les antiques nymphées; le Gave orgueilleux reçoit dans son lit cette multitude de tributs qui le grossissent. Mais ce n'est point encore ici le lieu d'être pleinement émerveillé des savantes combinaisons de la nature; nous en verrons bientôt tout l'éclat et toute la beauté.

Enfin, à une demi-lieue du Pas-de-l'Échelle, la nature se plaît à soulager le cœur oppressé par sa tristesse; elle nous montre tout-à-coup le site enchanteur où s'élève le joli hameau de Sia, dans une petite plaine

verdoyante qui s'offre au voyageur comme un lieu de délassement. Ombragé d'arbres superbes, ce hameau n'est qu'un bosquet qui répand au loin la fraîcheur, et ne soulage pas moins la vue que l'esprit.

On descend par une pente assez rapide vers un pont nouvellement construit sur les débris d'un pont plus ancien, et qui conduit sur la rive gauche du Gave, où je n'arrive point sans considérer l'imposant spectacle qui m'entoure.

C'est au milieu de ce pont que je m'arrête. Que vois-je d'un côté? Le Gave qui se précipite en grondant d'un immense mur de granit, couronné d'un verdoyant feuillage, prison charmante pour un captif qui aimerait l'esclavage, mais à laquelle des amans de la liberté, tels que le sont les fleuves, préfèrent la noble indépendance sans bornes et l'espace des déserts; tandis que de l'autre côté, pour montrer combien cette indépendance lui est chère, le Gave roule sur un lit de rochers, qui brisent et tourmentent ses ondes, puis s'en échappe écumant, en poursuivant son cours tortueux et incertain: bientôt après, honteux des atteintes portées à son indépendance, il voile ses flots de l'ombre épaisse d'arbres qui le dérobent à mes yeux.

Après avoir traversé le pont, je gravis une pente aussi dure qu'elle est bizarre. Image des agitations de la vie, les montagnes, par l'inégalité et la variété de leurs chemins, ne cessent de nous en présenter les contrastes. Je ne tarde pas à retomber dans cette sorte de langueur qu'impriment à l'ame des lieux sombres et tristes; mais on doit toujours s'attendre à des compensations dans ces lieux, comme je viens de le dire. A peine ai-je traversé un autre pont construit en bois, qui me reporte de nouveau sur la rive opposée du torrent, que s'adoucissant par degrés, et prenant ces nuances que nos yeux saisissent avec avidité lorsque nous passons lentement de l'ombre à la lumière, tous les objets qui s'offrent à moi perdent de leur âpreté : le paysage s'égaie et s'embellit, les montagnes s'élargissent; on entre dans une vallée nouvelle, et l'on trouve bientôt dans son centre le riant village de Pragnères, le même que j'avais déjà vu du Pic de Bergons, et qui, situé entre un torrent qu'une gorge des montagnes de Neouvielle lui verse de l'est, recueille ses ondes pour en fertiliser son territoire, et le laisse ensuite porter son tribut au Gave de Gavarnie.

Ici, ma chère cousine, tout est frais, riant,

pur, paisible; les arbres, la terre et l'air qu'on respire, tout est empreint d'un charme magique! Les deux Gaves réunis confondent leurs eaux épurées sur un lit de cailloux brillans.

La baguette d'Armide a frappé ces rochers. Plus ondulés dans leurs formes, ils deviennent fertiles de stériles qu'ils étaient auparavant. Les traces de la culture annoncent la présence de l'homme et le retour de la civilisation. On aperçoit les champs en jachères ou en moissons, les pâturages couverts de troupeaux. Rien ne manque à ce tableau pastoral, digne du pinceau de Gessner ou de Théocrite.

Je ne quitte pas le Gave; je le suis le long d'un sentier étroit, qui tantôt descend et tantôt remonte, quand se présente en face de moi la belle montagne de Comélie, qui frappe le voyageur par ses formes et ses teintes harmonieuses.

Un peu plus loin, et en montant plus rapidement, le village de Sarre-de-Ven paraît placé sur le faîte d'une sorte de promontoire qui domine l'un et l'autre côté de la vallée. On l'atteint, et c'est ici qu'on est frappé de la vue d'un des plus merveilleux ouvrages de la nature. C'est de ce point qu'on aperçoit le cirque de Gavarnie, les tours et les créneaux du Mar-

boré, la brèche de Roland et les monts élevés qui les entourent.

Je m'arrête pour contempler un spectacle aussi imposant; mais l'impatience de l'admirer de plus près, me fait reprendre ma route et presser le pas de ma monture.

En quittant le promontoire de Sarre-de-Ven, j'entre dans la vallée de Gèdro, qui, plus agréable encore que celle de Pragnères, est sans contredit un des endroits les plus pittoresques des Pyrénées. On suit en montant de nouveau un sentier qui mène au village de *Gèdro-sus*, surnommé ainsi parce qu'il est bâti sur la cime d'une montagne; mais je ne tarde pas à le quitter pour en suivre un autre qui me conduit dans le bassin dans lequel est assis le village de *Gèdro-sous*, resserré par un énorme rocher à l'endroit même où s'ouvre la gorge de Héas, dont le torrent, en passant derrière le village, produit un spectacle digne, comme tant d'autres, de ces lieux magiques; il tombe en cascade dans une grotte que forment des rochers, couverte d'une voûte de verdure. Le bruit de ses ondes brisées, l'argent de leur écume, qui contraste avec la couleur sombre des blocs de granit, tout cela produit un tableau qui, surprenant à la fois pour l'oreille

et pour les yeux, est aussi neuf, aussi piquant qu'il est difficile à décrire.

De Gèdro, on voit une route ou plutôt un large sentier qui conduit sur les monts qui séparent la France de l'Espagne, et sur lesquels se trouve ce qu'on appelle, dans le style des montagnards ou dans le langage local, un *port*, c'est-à-dire un passage, sur une des sommités, d'un des deux États à l'autre. Naguères ouvert et fréquenté, il est maintenant fermé, comme toutes les autres communications entre les deux pays.

Je retourne à Gèdro; le cordon sanitaire, fort ici de cinquante à soixante hommes, y est établi depuis neuf mois. Nous fûmes obligés d'exhiber nos passe-ports, précaution sans laquelle il nous aurait été défendu de continuer notre route.

Forcés de nous arrêter pour reposer nos chevaux, nous profitons de ce moment pour nous reposer nous-mêmes, et pour visiter la grotte dont je viens de vous parler. Mais pressés de nous rendre à notre destination, notre petite cavalcade ne tarda pas à se mettre de nouveau en mouvement.

Après avoir traversé le village de Gèdro, on monte beaucoup par un sentier tracé sur

la pente du Comélie; j'approche d'un phénomène de la nature; il s'annonce par le rapprochement des montagnes, qui semblent ne le cacher d'abord à nos yeux qu'afin que son aspect nous paraisse plus frappant. Que croyez-vous que soit un tel phénomène? Quelque autre vallée charmante, nouvel Éden, autre Élysée, dont la nature a paré ces lieux pour en enchanter les solitudes? Eh bien! détrompez-vous; c'est *le chaos ;* oui, le chaos lui-même!

Ainsi appelé par les habitans (qui lui donnent aussi le nom de la *Peyrada*), tel paraît être en effet un immense amas de blocs informes et de rochers de granit, qui, entassés depuis la base de la montagne jusqu'à ses sommités les plus élevées, ne tenant les uns aux autres que par leurs angles les plus saillans, par leurs dernières extrémités, paraissent plutôt suspendus dans les airs qu'appuyés sur la terre, et menacent de s'écrouler à tout instant sur le voyageur, qui ne les contemple qu'avec une terreur égale à son étonnement : débris qui rappellent à la fois et le berceau et le tombeau de la nature. Ces rocs ont roulé jusque dans le Gave, et la nature semble tirer de cet accident un tableau unique. Ces rocs, d'une

dimension gigantesque, s'opposent au cours du torrent. De-là un combat violent entre la terre et l'onde, et de-là une sorte de mouvement imprimé à l'abîme que je contemple. Le torrent, indigné de l'obstacle qui s'oppose à l'impétuosité de son cours, se soulève et s'efforce de faire monter ses ondes écumantes sur la barrière qui veut l'arrêter : vaines tentatives, l'obstacle résiste. Vaincu alors, le nouveau protée se replie sur lui-même, et, se creusant une route nouvelle sous les rocs, il continue, en bondissant, sa course, et forme à la fois un pont des rocs abandonnés par ses eaux et des cataractes de ceux qu'elles franchissent, non sans répandre dans ces solitudes les vapeurs d'un orage et le fraças de la foudre.

J'ai demeuré plus d'une heure à traverser ces rudimens brisés de la terre, ces ruines tristes comme la tombe ou comme une nuit orageuse. Je croyais errer tantôt dans les solitudes de l'une et les ténèbres de l'autre. Une sorte de terreur involontaire s'était emparée de nous à l'aspect d'un tel désert. Nul bruit agréable, nulle harmonie dans ces lieux; les oiseaux même de proie, les fuient, et l'on entend seulement, comme le tonnerre qui s'é-

teint, le bruit des flots du Gave, qu'apporte sur ses ailes rapides le vent du soir traversant tous ces rocs, et menaçant de les ébranler et de les arracher de leurs frêles assises : les uns hérissés comme des fers de lance, les autres courbant leurs têtes sillonnées par les orages et la foudre, tous paraissent autant de fantômes hideux et immobiles. Si l'on jette les yeux sur les cimes des montagnes, on croit les voir prêtes à renouveler cette scène d'horreur. Leurs flancs déchirés et décharnés se présentent sous l'aspect le plus effrayant et le plus menaçant.

Quelle peut être l'époque de la formation de cette aggrégation aussi insolite que bizarre, de la chute de ces rocs ainsi mutilés et déchirés? De quel siècle, de quelle ère du monde date l'éboulement épouvantable qui a précipité dans ce lieu, pêle-mêle, ces cadavres de rocs? Le temps, qui n'est rien pour la nature, tandis qu'il est tout pour nous, n'a laissé d'autres traces de ce désastre que le désastre lui-même, et c'est en vain qu'on interrogerait les annales de l'histoire pour en connaître l'époque; tout nous dit, à la vétusté de ces ruines, qu'elles sont aussi antiques peut-être que le monde lui-même, et ne méritent pas moins par

leurs formes que par leur âge le nom de chaos qu'on leur a donné.

Quant à moi, je l'avouerai, soit goût pour les sensations fortes, soit que de tels lieux suggèrent des réflexions profondes, tout en désirant de sortir de ce désert anfractueux, je m'en éloignai lentement comme on s'éloigne de ces tombes où des générations entières sont renfermées, et où l'on va, avant que d'y descendre pour jamais à son tour, méditer dans le domaine de la mort sur la rapidité de la vie.

Mais vous dirai-je, ma cousine, la nature diverse des sensations que j'éprouvai au sortir de ces lieux, sensations excitées par les nouveaux objets qui s'offrirent à moi? Je crains de me répéter, ou de paraître faire ce qu'on appelle des *phrases*, et je puis bien vous assurer que si mon style est celui d'un admirateur de la belle nature, il ne l'est point d'un rhéteur qui vise par l'art à intéresser ses lecteurs. Cependant il le faut; et sans cela comment être le peintre de ce pays?

Constante dans ses effets comme dans ses causes, la nature n'a pas oublié d'opposer dans ces lieux, à ce qu'elle a de plus triste, de plus affreux, ce qu'elle créa de plus ai-

mable. En effet, ma cousine, à peine suis-je sorti de ce chaos, que je rentre dans un monde ordonné et brillant de ses plus doux charmes.

A ces rocs décharnés qui jonchaient la terre, tandis que d'autres semblaient s'agiter debout sur leurs bases mal assurées ; à ce spectacle terrible et mâle, succéda le spectacle doublement flatteur de la culture et de la fécondité. Ici des bosquets touffus, là des champs et des prairies verdoyantes où paissent de paisibles troupeaux ; plus loin des eaux qui font mouvoir des moulins, monumens de l'industrie ; une belle cascade qui se précipite des sommités des monts, divise soudainement ses eaux, et les porte sur quatre directions diverses. Des habitations propres couvrent le bassin, et le Comélie lui-même cesse d'être d'un aspect effrayant et de montrer ses crevasses, ses rides et ses ruines ; sa cime est couronnée du sombre sapin, et, pour compléter le tableau, l'aspect du Marboré ne me quitte plus. Je découvre ses glaces, ses neiges, et les montagnes qui l'entourent. D'un côté se présente le Vignemale, et de l'autre le Mont-Perdu, siége comme lui du sombre hiver; et c'est ainsi que dans cet horizon, véritable panorama de la terre, je

vois à la fois ses horreurs et ses beautés, ses difformités et ses graces.

En entrant dans la vallée de Gavarnie, je poursuis ma route, devenue aussi facile, aussi unie qu'elle était pénible auparavant. Je parviens à son village, qui est peu digne d'attention par lui-même; mais comme il semble que rien ne doive être indifférent dans ces montagnes, son église rappelle, comme celle de Luz, des objets aussi tristes qu'offrent ceux des éboulemens du chaos. On montre dans ce temple aux yeux du voyageur, après huit siècles qu'elles ont été séparées des corps auxquels elles tenaient, douze têtes des héroïques et malheureux Templiers, qui furent, d'après une ancienne tradition, décapités dans ces lieux mêmes, qui jadis leur appartenaient (1).

L'aspect de ces restes poudreux de la mort, et d'hommes dont le trépas ne fut pas moins injuste que la vie était honorable; le lieu dans

(1) Cette tradition historique, généralement répandue dans les Pyrénées, a été adoptée par plusieurs écrivains, parmi lesquels est M. Ramond. D'autres la traitent de fable. Cependant il est constant que plusieurs Templiers ont été décapités dans ce lieu. Il y a donc des probabilités pour croire à cette antique tradition.

lequel on les fait voir, et les souvenirs des temps barbares qu'ils rappellent; toutes ces images de la cruauté des hommes envers leurs semblables, et surtout le contraste que produisent ces campagnes paisibles avec les résultats des passions humaines les plus honteuses et les plus fortes, tout cela attriste plus que le chaos lui-même.

Je vous quitte, ma chère cousine, pour prendre un moment de repos, si nécessaire après une course fatigante, et avant d'en entreprendre une qui l'est encore plus. Je continuerai mon récit dans la lettre suivante.

LETTRE XIII.

Cirque de Gavarnie.—Belle cascade; pont de glace et voûte de neige.

MAINTENANT où pensez-vous que je vais vous conduire, ma chère cousine? Je vais voir de près le cirque de Gavarnie, que je n'ai vu encore que de loin, et sa cascade, rivale à la fois de celle de Staubach et de Lauterbrunnen. Je crois déjà toucher à ce monument, un des plus beaux qu'ait construits la nature; mais il semble qu'on s'en éloigne en s'en approchant : illusion fréquente dans les montagnes, lorsqu'elles se croisent, s'agglomèrent, s'accumulent.

Plus on avance et plus le cirque se développe. Après une bonne heure de marche, on s'arrête; nous sommes obligés de quitter nos montures, et je prends, dès le moment que j'ai confié ma marche à moi-même, un sentier aussi étroit que scabreux, et tracé le long d'une corniche pour pénétrer dans l'intérieur

du cirque. Je tourne la montagne qui lui sert de muraille, et j'entre tout-à-coup dans son enceinte ou cratère.

Permettez-moi d'emprunter ici une plume aussi énergique, aussi éloquente, que la mienne est faible et peu exercée, pour dépeindre des objets dont un grand talent peut seul prétendre à offrir convenablement le tableau. Vous devinez sans doute que c'est à M. Ramond que j'ai recours. Voici ce qu'il dit :

« Que l'on s'imagine une aire semi-circulaire, dont l'enceinte est un mur vertical, et dont le sol se creuse en entonnoir. Que l'on se figure le mur haut de douze à quatorze cents pieds, surmonté par les vastes gradins d'un amphithéâtre, blanchi de neiges éternelles, et couronné lui-même par des rochers élevés en tours, dont la cime horizontale en est surchargée. Dix ou douze torrens tombent de cet amphithéâtre dans le cirque. L'un d'eux, beaucoup plus considérable que les autres, se précipite du haut d'une roche surplombée, en touche une saillie vers les deux cinquièmes de sa chute, et se brise plus bas sur une projection plus saillante de la même roche. C'est ce torrent que l'on considère comme la source du gave de Pau. Telle est ici la grandeur des

objets environnans, que sa chute, dont les voyageurs croient peut-être exagérer la hauteur en lui donnant 300 pieds, et qui, à mes yeux plus accoutumés aux dimensions de cette espèce, paraissait n'en avoir que trois fois autant, mesurée géométriquement en dernier lieu par M. Reboul et Vidal, est élevée de 1,266 pieds, et disparaît en quelque sorte sous les rochers énormes dont elle est surmontée. C'est donc, après une chute de 1,800 pieds qui se trouve en Amérique, la plus haute qui ait été mesurée. Elle excède de plus de 300 pieds celle de Lauterbrunnen; mais, brisée au milieu de sa hauteur par un rocher qui en recueille les eaux, elle ne présente point les singuliers phénomènes qu'on devrait attendre de son élévation; et celle de Lauterbrunnen conserve l'avantage d'offrir l'étrange spectacle d'un torrent considérable qui se dissipe dans les airs. »

Telle est, ma cousine, la description du cirque merveilleux, et de la cascade qui ne l'est pas moins. Maintenant passons à celle que le même auteur nous donne de la brèche de Roland, description dans laquelle est comprise celle des tours du Marboré, ce qui complète l'histoire du phénomène dont je suis le

témoin, spectacle dont l'ame comme les yeux ne sauraient se rassasier.

« Qu'on se figure une muraille de rochers de 300 à 600 pieds de haut, élevée entre la France et l'Espagne et qui les sépare physiquement. Que l'on se figure cette muraille courbée en forme de croissant, en sorte que la convexité en soit tournée vers la France. Que l'on s'imagine enfin qu'au milieu même, Roland monté sur son cheval de bataille a voulu s'ouvrir un passage, et que d'un coup de sa fameuse épée, il y a fait une brèche de 300 pieds d'ouverture, et l'on aura une idée de ce que les montagnards appellent la Brèche de Roland; le mur a peu d'épaisseur, mais il en acquiert davantage du côté des tours du Marboré, qui s'élèvent majestueusement au-dessus de la porte et de toutes ses avenues, comme une citadelle que Roland aurait placée là pour en défendre le passage. Outre la porte, deux fenêtres sont ouvertes dans le même mur, au milieu des deux cornes du croissant, à une distance égale de la porte; et vis-à-vis les deux pointes de ces cornes, deux monts pyramidaux, placés à des distances pareilles, servent d'avant-corps à l'édifice comme pour protéger le cirque qu'il renferme. Car ici tout est symétrique, et

Roland a travaillé sur un plan qui fait autant d'honneur à son esprit d'ordre qu'à la force de son bras. »

Voilà donc ce que dit l'un des plus spirituels et exacts écrivains des montagnes et des phénomènes de la nature, des grands monumens que je signale à vos yeux. Mais ce n'est pas tout, sans doute, et quoiqu'on ne puisse rien ajouter à l'éclat comme à la fidélité de ses crayons et de son coloris, je ne saurais pourtant m'abstenir de vous faire part au moins des impressions qu'ont faites sur moi-même, et des images que laissent dans mon souvenir, les lieux qu'il a décrits. Je ne tenterai pas d'en caractériser les beautés géologiques, pour cela je renvoie à M. Ramond lui-même ; mais quel est celui qui les ayant contemplés n'a pas saisi leurs beautés pittoresques, qui s'allient dans l'imagination à ce qu'il y a de plus imposant et de plus touchant dans les souvenirs !

A la fois amphithéâtre et naumachie, cet impérissable et vaste monument est de toutes parts inondé de cascades grondantes. Vingt nappes d'une eau limpide étendent sur un épais lambris leurs voiles humides et transparentes. Des tourbillons d'une poussière fluide enveloppent le faîte, le centre et la base de l'éton-

nant édifice; et comme à Terni le soleil frappant de ses rayons mourans les vapeurs argentées, Iris semble présider aux jeux que la nature célèbre en ces lieux.

Comme jadis lorsque j'étais sur le Grimsel et dans les véritables régions des frimas, ne bornant pas ma course aux lieux où je suis, les glaciers et le pont de neige si renommé m'appellent. Je sens déjà l'influence de tels voisins, et le givre piquant, le froid cruel me font éprouver leurs invisibles aiguillons, malgré la fatigue d'une marche qui réchauffe autant qu'elle fatigue. Il me faut traverser, pour parvenir au pont, un immense torrent ou mer de pierres, couverte jusqu'à cette année de neiges éternelles, mais qui cette fois ont fondu par l'effet d'un hiver aussi court que doux et d'un printemps précoce. Je franchis en même temps des ruisseaux larges, dont les eaux abondantes viennent des cascades du cirque, et j'atteins la région des glaces et le pont désiré.

La voûte d'un pont est ce qui habituellement fixe les regards de l'observateur. La voûte de celui-ci réclame toute l'attention dont on est capable. On la dirait faite de la main des hommes. « Une voûte de neige sous laquelle le gave

se fraie un passage, et dont la voûte reçoit les eaux d'un torrent auxiliaire, est ce que l'on appelle le Pont-de-Neige ou de glace. » Ainsi l'a défini M. Ramond, et l'on ne saurait hasarder une autre définition après celle de ce savant naturaliste.

Ce pont s'écroule quelquefois; mais, en ce moment, je le vois, je l'admire dans son entier; je pénètre sous sa voûte et je suis saisi d'un froid glacial. Des éboulemens récens vous annoncent la fragilité de cet édifice, et le danger que l'on court en avançant dans sa profondeur. Un torrent qui réunit les eaux de diverses cascades, et qui est gonflé par la fonte des neiges, en sort avec fracas et porte au loin ses ondes encore troubles. On aperçoit même à travers la voûte le point de départ de ces eaux. On voudrait pénétrer plus loin, mais le froid qu'on éprouve, une petite pluie fine qui tombe de ses parois glaciales, et surtout les représentations des guides prudens, vous font reculer et retourner sur vos pas.

Le voyageur insatiable n'est pas encore satisfait de ce qu'il a vu; il veut se rapprocher de la base du mur merveilleux. Je me remets donc en marche, et à l'aide de mes crampons et de mon bâton ferré, je gravis non sans

peine les neiges et les glaces, tantôt noires, tantôt couvertes de sable, tantôt peintes du bel azur dont les cieux se teignent. D'autres ponts, d'autres crevasses, des arches, des abîmes, se présentent de toutes parts sous nos pieds ; le danger est continuel, et le guide expérimenté qui m'accompagne tremble plus que le voyageur, qui est inspiré par l'enthousiasme que produit sur lui la vue de ces effrayantes merveilles.

C'est de ce point, de la base même de ce pompeux édifice, que l'on découvre admirablement la vaste étendue de cet amphithéâtre. Aucune peinture, aucune description ne peut rendre la beauté magique de ce lieu. Il est aussi impossible au peintre d'en faire un portrait fidèle, qu'il est impossible à l'écrivain le plus habile d'en faire une description exacte.

La fatigue et le froid humide nous obligent enfin de nous retirer. Séjour éternel des neiges et des glaces, l'ardeur bienfaisante du soleil n'y pénètre que rarement. La hauteur de ces murs perpendiculaires oppose une barrière invincible aux rayons de l'astre éclatant, et l'absence de toute verdure et de toute végétation ajoute à l'austérité de ces lieux.

Je plains celui qui ne consentirait pas à ac-

quitter par toutes les peines que j'ai prises le plaisir que je viens de goûter, et qui craignant d'approcher de ces régions glaciales, se contenterait de les voir seulement en perspective. On ne voit point, si ce n'est de près, les piquans détails, la pureté, le goût merveilleux que la nature fait briller dans ces prodigieux édifices. On dirait que la nature qui les a élevés en est à la fois l'artiste, la prêtresse et la divinité. C'est en effet là qu'elle réside dans toute sa simplicité, son immensité et sa gloire! C'est là qu'elle nous force à des hommages aussi volontaires qu'ils sont purs! Le premier effet de sa présence sur nous, effet digne en tout de la cause qui le fait naître, est de nous saisir d'un respect et d'un amour sincères. Nous admirons dans un silence religieux sa suprême et mystérieuse puissance. Tout nous intéresse, nous surprend, et nous ne sentons pas moins notre cœur saisi que nos regards ne sont émerveillés ; et lorsque enfin nous devons nous arracher de ce sanctuaire sacré, il semble que, comme lorsqu'on quitte un objet chéri, nous lui laissons quelque chose de notre ame.

De retour au village de Gavarnie pour retourner à Baréges, nous y vîmes le détache-

ment des troupes françaises qui y est en cantonnement, et qui forme un des chainons du cordon sanitaire, envoyer des patrouilles sur le chemin qui conduit par ces montagnes à un des ports de communication avec l'Espagne.

Les habitans de ce village se plaignent amèrement du séjour des troupes dans ces lieux, car elles mettent un grand obstacle à la continuation de leur métier de prédilection, celui de faire la contrebande. L'existence de ces contrebandiers est constatée depuis des siècles dans les Pyrénées, et ces montagnes sont véritablement le théâtre d'une continuelle fraude, comme tous les lieux, au reste, qui servent de limites à de grands États, et qui la facilitent par leur aspérité.

Malgré la quantité de postes militaires, malgré la vigilance des douaniers, jamais on ne pourra parvenir à la détruire entièrement. Actifs, adroits, hardis et courageux, rien n'arrête l'audace et la dextérité des contrebandiers. Il y a peu de temps encore que l'on jetait du haut de la Brèche de Roland des marchandises. Des hommes affidés, complices des contrebandiers et contrebandiers eux-mêmes, les recevaient, et s'efforçaient ainsi d'éviter d'ac-

quitter l'impôt que ces objets devaient au fisc, ou même d'introduire des marchandises prohibées par la loi. Mais ils se trouvent souvent punis de leur délit sans même être arrêtés, car ils ne retirent que des lambeaux des ballots qui ont été déchirés ou rompus par les pointes des rochers.

LETTRE XIV.

Vallée de Heas. — Caillou de la Raillé ; pélerinage ; chapelle de Notre-Dame.

Dans les Pyrénées comme dans d'autres montagnes et en d'autres lieux, certaines époques, certaines fêtes sont chômées par toute la population, qui va en pélerinage vers les lieux consacrés à ces pieuses cérémonies.

La vallée de Héas est ainsi visitée deux fois dans l'année ; et comme mon intention était de la voir, j'attendais l'anniversaire de la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge pour m'y rendre aussi, et faire, comme on dit vulgairement, d'une pierre deux coups.

Déjà dès la veille je vis une foule de pélerins, composée en grande partie de jeunes gens des deux sexes, descendre de diverses montagnes et passer par Baréges, chantant des cantiques et se dirigeant vers Héas.

Je ne tardai pas à les suivre, et je repris le même chemin qui m'avait conduit à Gavarnie

jusqu'au village de Gédro, où je le quittai pour entrer dans la vallée de Héas; mais au lieu de descendre, je gagnai les hauteurs où l'un de ces villages est si pittoresquement situé. Je me trouvai dans des champs égayés par une culture active et la fertilité naturelle du sol, par de riantes habitations parsemées sur des prairies, qu'ombragent des ormeaux aussi vastes que nombreux; et plus loin par des ruisseaux qui de toutes parts descendaient des sommités les plus élevées. Mais tout-à-coup je descends dans la vallée, et, après avoir passé un pont placé sur un torrent, je traverse un lieu qui, par son hideux aspect et ses monts déchirés, rappelle les environs de Baréges, s'il n'est pas plus lugubre encore.

La scène devient de plus en plus triste; les montagnes se resserrent; et dès qu'on a tourné la montagne, que l'on suit par un sentier en corniche qui est bordé de précipices, on ne voit plus des deux côtés que rochers arides, que ravins, qu'éboulemens. La vallée disparaît, et l'on entre dans une gorge si étroite, qu'elle n'a pour toute largeur que le lit pierreux que le torrent s'est creusé lui-même.

Le chemin est tellement étroit, tellement rocailleux, qu'on n'ose se hasarder à rester à

cheval ; le moindre faux pas, la moindre inattention vous feraient rouler au fond des précipices, dont rien ne garantit. On se fatigue enfin de voir ce que la nature a de plus affreux, quelque belle qu'elle soit même dans ses horreurs.

Une heure de marche par une route aussi pénible que fatigante, me fait arriver enfin à un chaos nouveau, qui me rappelle celui que j'avais vu déjà en allant à Gavarnie. Ce sont les mêmes éboulemens, les mêmes ruines, les mêmes masses et les mêmes blocs de granit empilés les uns sur les autres, mais de moins grandes dimensions, d'un volume moins considérable : cependant la même désorganisation, le même désordre y régnent. Un seul bloc énorme de granit, de quelques centaines de pieds cubiques, isolé des autres, s'élève fièrement au milieu de ce singulier labyrinthe. Il est placé au sommet de ce chaos, et on le découvre de tous côtés. Les habitans l'appellent le *Caillou de la Raillé ;* et quelque immense qu'il soit, il est encore, grâces à d'antiques traditions, bien plus célèbre qu'il n'est énorme.

C'était précisément le 15 d'août, jour où, comme je l'ai dit, les habitans des vallées voisines, réunis à une foule de fidèles accourus de

lieux éloignés, célèbrent la fête de la Sainte-Vierge, qui préside spécialement à leur repos et à leur bonheur. Ce bloc rappelle parfaitement aux yeux du voyageur les autels primitifs du monde ; car ils n'étaient pas construits avec plus d'art dans l'origine des sociétés, et l'on sait, que les premiers habitans de la terre faisaient des autels, des sommets les plus élevés. En attendant que j'arrive à la chapelle de Notre-Dame d'Héas, située au fond de la vallée, et où se chôme la fête dans toute sa pompe, je m'attache à en voir le prélude dans les cérémonies dont le bloc est le pieux théâtre. Figurez-vous mon étonnement, en retrouvant ici une image des mœurs du commencement du moyen âge : oui, les mêmes usages, les mêmes mœurs se sont conservés sans altération jusqu'au dix-neuvième siècle dans ces montagnes, ce qui peut fournir matière à de graves réflexions.

Comme si j'étais entré dans la Mecque au moment où les pélerins des nombreuses caravanes de l'Asie s'empressent autour de la fameuse Cahaba, je vis en approchant du bloc une cinquantaine de pélerins, les uns tapis dessous, les autres grimpés dessus, mais tous à genoux, chantant des cantiques, invoquant la

miséricorde de la Sainte-Vierge, et s'empressant à l'envi, armés de petits marteaux, de détacher pieusement du bloc des parcelles du granit qui le compose; ils ne paraissaient guère se soucier (tant l'égoïsme n'est pas moins dans l'ame des dévots que dans celle des impies) qu'il en restât assez dans la suite des siècles pour que le saint autel pût encore exister. Je les voyais fiers d'en avoir détaché des parties, serrer avec joie ces précieux fragmens, semblables à ces savans qui dans leurs courses ont trouvé, l'un quelque minéral, l'autre quelque fleur ou quelque inscription célèbre. Tous s'en allaient plus satisfaits d'une telle relique que d'un véritable trésor. La tradition assigne pour cause de la vénération que l'on a pour ce bloc grossier, l'apparition de la Sainte-Vierge dans la vallée, sur cette pierre même; et c'est en commémoration de cet événement que l'on construisit dans le fond de cette triste vallée la chapelle où se dirigent nos pas.

En quittant la sainte pierre, je ne tardai pas à parcourir une descente assez rapide qui me conduisit dans un bassin que traverse le Gave, et où l'on me donna quelques notions d'un phénomène extraordinaire. Ce bassin, au moment d'un éboulement considérable, devint

subitement un lac profond dont l'existence ne fut pas de plus d'un siècle. Une nouvelle révolution a fait tout d'un coup disparaître les eaux, et l'on ne voit maintenant que leur lit, couvert de pierres et de cailloux, où ne se montre aucune espèce de végétation.

J'aperçus la chapelle au moment même où je quittai la sainte pierre : elle est au milieu d'une petite vallée entourée de monts immenses et décharnés, qui la font ressembler moins à un temple qu'à un antre. Ce n'est pas là de ces sanctuaires que les voluptueux païens se plaisaient à bâtir dans les lieux où la nature réunissait tous ses charmes, et auxquels ils ajoutaient encore tout le prestige des arts. Rien n'est plus aride que ce lieu-ci; il n'est pas moins privé d'arbres que de fleurs et de verdure : on n'y trouve aucune végétation; c'est un véritable désert; on croirait être dans le séjour lugubre de la mort. Mais le christianisme a fait autant de stoïciens que le polythéisme comptait d'épicuriens ; et dès-lors on ne doit s'étonner ni du peu de magnificence de la chapelle, ni de son emplacement.

Descendu dans la vallée, je suivis un sentier aussi facile que commode, en côtoyant le Gave; et je rencontrai plusieurs groupes de pé-

lerins qui retournaient déjà chez eux. Enfin j'approchai de la chapelle en passant devant plusieurs granges, seules habitations qui se trouvent dans ce lieu; elles étaient remplies de dévots qui se réparaient de leurs fatigues ou se restauraient par un repas frugal avant de se mettre de nouveau en route. Lorsque je mis pied à terre devant la chapelle, le service divin venait de finir; j'y trouvai cependant encore beaucoup de monde, et une table couverte d'offrandes apportées par les fidèles en témoignage de leur zèle et de leur dévotion; devant la table était un ecclésiastique qui recevait les offrandes. Plus de mille pélerins assistaient à cette fête. Plusieurs centaines d'hommes et de femmes sortis de l'église, formaient divers groupes dont les uns étaient établis gaiement devant le péristyle de la chapelle; d'autres se promenaient en long et en large autour du temple, et donnaient ainsi de la vie à ce lieu sombre et solitaire.

Ces pélerins arrivent dès l'avant-veille, et couchent pêle-mêle dans le petit nombre de granges qui sont dans les environs de la chapelle. Ceux qui viennent trop tard et ne trouvent plus de place, couchent à la belle étoile dans les champs.

Je suis fâché de le dire, mais la vérité l'exige; et je l'appuie d'ailleurs sur les autorités les plus respectables du lieu : ces pélerinages, entrepris sous le plus saint prétexte, ont pour résultat des orgies, et une dissolution de mœurs la plus scandaleuse. C'est là que se donnent les rendez-vous des maîtresses à leurs amans; c'est là que se contractent de nouvelles liaisons, de nouvelles amours; et c'est bien là que l'on voit que ces mœurs si pures, si innocentes et si vantées des bons montagnards, sont bien loin de mériter ces éloges; qu'enfin, dans les Pyrénées, les hommes sont les mêmes que partout ailleurs; que guidés par la fougue de leurs passions, rien ne les arrête, ni la sainteté du lieu, ni le motif respectable sur lequel la piété et la plus sainte des religions se fondent pour appeler les fidèles à de tels pélerinages.

Cette fête se répète une seconde fois le 8 de septembre, et se passe de même. Je me trouvais dans les Pyrénées à cette époque encore; mais je n'étais plus jaloux de la voir, comme vous pouvez bien vous l'imaginer. Il y a de ces spectacles qu'on est même fâché d'avoir eus sous les yeux une seule fois, et celui-ci est du nombre. Si l'on n'aime pas à être témoin

de la dépravation isolée, elle paraît plus repoussante encore vue en masse.

Une telle dissolution de mœurs, un tel oubli des bienséances de la part d'un peuple entier, annoncent autant le manque de civilisation que l'ignorance : la corruption y est portée au point que la plupart de ces femmes déhontées, au lieu de cacher leur libertinage, poussent l'indécence presque jusqu'à l'avouer.

Une très-ancienne tradition apprend l'origine de cette chapelle. On prétend qu'après l'apparition de la Sainte-Vierge dans la vallée d'Héas, elle fut construite par trois maçons, et que trois chèvres, suivies de leurs petits chevreaux, venaient tous les jours offrir à ces ouvriers leur lait, seul aliment dont ils se nourrirent pendant leur pieux travail; mais qu'aussi ingrats que peu religieux, ces maçons mangèrent à la fin de la construction un des petits chevreaux, et que dès ce moment les mères ne reparurent plus.

Malgré une si ancienne origine, la chapelle n'offre aucune preuve d'antiquité; d'une forme et d'un style modernes, elle n'est ni belle ni élégante, et pas même assez vaste pour la grande affluence des pélerins qui s'y rassemblent. Elle ne peut guère contenir plus de

trois à quatre cents personnes. Sur le principal autel est la statue de la Sainte-Vierge. Vous pensez bien que cet ouvrage n'est point né du ciseau de nos modernes Scopas. La Sainte-Vierge ne ressemble pas plus aux divinités païennes par ses formes, que les prodiges que lui attribuent les traditions du pays ne ressemblent aux fables antiques. D'une grandeur médiocre, elle est couverte d'un manteau richement brodé en argent, et coiffée d'un capulet rouge, comme celui que portent toutes les femmes de la contrée.

Près d'elle, sur le même autel, est placée une très-petite statue qui n'a pas, comme elle, le riche manteau, mais qui est revêtue du costume national. Cette dernière ne reste pas toujours sur le maître-autel, on la fait passer dans les rangs des fidèles, où elle est saluée, embrassée avec transport, baisée tour à tour aux pieds et aux mains. Chacun l'invoque, chacun la prie de lui accorder ses faveurs et sa haute protection.

La chapelle possède en outre des peintures dans lesquelles on ne remarque pas plus la perfection du pinceau, que l'on ne remarque celle du ciseau dans les deux statues : la composition, le dessin et le coloris en sont aussi

informes que grossiers. On y voit l'enfer, le jugement dernier, des paysages, et, au milieu de ces tabeaux informes, des oiseaux plus grands que nature.

Le terrain sur lequel est bâtie la chapelle de Notre-Dame d'Héas a été vendu, comme tant d'autres, à un particulier habitant de Luz, pendant la révolution, aux conditions qu'il conserverait la chapelle, qu'il en aurait soin et qu'il y ferait dire le service divin, les deux jours de fête; mais il est autorisé à partager avec les prêtres les offrandes qu'on y apporte.

Pendant que nous étions occupés à faire nos petites observations, nous vîmes les prêtres qui étaient venus passer à Héas les deux jours de fête, monter à cheval et quitter ces lieux. Ce fut le signal d'un départ général; tous les pélerins se formèrent en groupes, et les suivirent en entonnant des cantiques.

Au bout d'une heure ou deux, cette vallée devint aussi déserte qu'elle était peuplée un moment auparavant. Le propriétaire se préparait à partir aussi. Cette chapelle reste confiée alors à quelques pâtres, qui en sont les seuls gardiens, jusqu'à ce que les frimats et les neiges arrivent, et les obligent aussi de se retirer dans les villages les plus voisins.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous pûmes nous procurer un peu de pain et de fromage pour restaurer nos forces épuisées, avant de nous remettre en route.

Au-delà de la chapelle de Héas commence la vallée de Troumouse. Trois ou quatre heures suffisent pour arriver à son superbe amphithéâtre, rival de celui de Gavarnie.

Un détachement du cordon sanitaire se trouvait placé dans ce lieu pour empêcher toute communication avec l'Espagne. C'est la route par laquelle, en temps de paix, les montagnards conduisent leurs mulets dans ce royaume, et en font un commerce très-avantageux.

LETTRE XV.

Excursion à Cauterets. — Ses établissemens thermaux, ses promenades et ses environs, etc.

Je vous ai déjà nommé plusieurs fois, ma chère cousine, Cauterets, bains rivaux de ceux de Baréges par leur chaleur, et de ceux de Bagnères par leur belle position. Ils vont être cette fois l'objet d'une de mes excursions, et je vais tâcher de vous en donner une description fidèle.

En vous parlant, dès mon entrée dans les Pyrénées de la vallée d'Argelez, je vous ai dit qu'à Pierre-Fite s'ouvrent deux gorges, dont l'une se dirige vers Baréges et l'autre vers Cauterets. C'est la seule route qui conduise tant à l'un qu'à l'autre de ces lieux : nous fûmes donc obligés de descendre jusqu'à ce village, par la vallée de Luz et la belle gorge qui la réunit à celle d'Argelez.

Après avoir traversé une partie du village, nous entrâmes dans la gorge de Cauterets,

qui se dirige vers le sud-ouest, et nous commençâmes à monter par un chemin qui est étonnant par sa hardiesse et sa beauté. Il est aussi large que celui de Baréges, et, comme ce dernier, fruit de l'industrie humaine, il suit les sinuosités du Gave. Cette gorge, quoique riante et embellie par la verdure la plus fraîche, est tellement étroite qu'elle n'a souvent que la largeur du lit du torrent, et celle de la grande route que l'on a été obligé d'ouvrir dans les flancs de la montagne, en taillant et en faisant sauter les rochers qui vainement s'opposaient aux efforts et à l'industrie des hommes.

Des montagnes qui s'élèvent sous diverses formes les unes sur les autres, et qui, pour trouver un meilleur point d'appui, se rapprochent par leurs bases, sont les lambris du nouveau palais de la nature que je parcours en ce moment. Des masses de schiste, aussi vastes qu'épaisses, l'une des matières les plus abondantes, dans la charpente de la terre, penchées les unes sur les autres, menacent de crouler, quoique éternellement assises sur leurs bases : si elles tombaient sur la route, non-seulement elles réduiraient en poudre le faible voyageur, mais comblant le Gave qui

embellit ces lieux de ses eaux fraiches et pures, elles les refouleraient vers leurs sources; et ces eaux porteraient avec elles le trouble et la destruction lorsqu'elles voudraient chercher une issue nouvelle.

Mais, quoique on ne peut plus escarpées, ces antiques montagnes ne sont pas défigurées par la caducité; leurs têtes ne sont point chauves, et privées de verdure et d'ombrage. Elles sont couvertes d'arbres, de bruyères et de gazon d'une fraîcheur éclatante.

Je ne cesse tantôt de descendre, tantôt de monter des rampes fort rapides. La dernière et la plus longue est celle que l'on nomme le Colimaçon.

Ce chemin ingénieusement tracé, est bordé de parapets, ainsi que les ponts que nous traversons; ce qui rend sûre et facile une route qui sans ce secours ne le serait pas. L'art corrigeant ce que la nature offrait à l'homme de trop sévère dans ces lieux, est parvenu à exécuter une route aussi agréable qu'elle est pittoresque et bizarre.

Non-seulement le schiste et le granit se groupent, et se lient ensemble pour former le prodigieux amas de ces montagnes, mais on aperçoit même des masses de roches calcaires qui,

précipitées par des éboulemens des hautes montagnes de marbre qui s'élèvent au nord-ouest, prouvent évidemment que les substances calcaires entrent pour une grande part dans la composition de tous ces monts.

Je m'essaie, ma cousine, apprenti géologue, à lire dans ces archives de la terre ses révolutions ; mais je vois que je n'ai pas même l'alphabet de la langue nécessaire pour interpréter d'aussi profondes énigmes.

Le schiste et le granit me disent sans doute que le berceau de notre planète se perd dans la nuit de plusieurs myriades de siècles ; mais les marbres et autres amas de carbonate de chaux, mêlés ici comme ailleurs à des fossiles marins et fluviatiles, et renfermant les dépouilles d'animaux dont les espèces n'existent plus, quelles révolutions aussi étranges que nombreuses de pareils documens n'annoncent-ils pas ; révolutions qui ont dû se succéder les unes aux autres dans la nature ! Quels changemens, quelles inondations, quels bouleversemens n'ont-ils pas tour à tour épouvanté ou détruit les hommes, s'il en existait alors ! Et combien tout cela ne rapetisse-t-il pas notre espèce déjà si faible !

Tout nous dit, ma chère cousine, qu'insectes,

tandis que nous croyons être des géans, nous sommes comme les cirons, des êtres d'un jour, d'une heure, d'un instant.

Pour vous faire juger de toute la beauté de la gorge et des montagnes que je parcours, il faut que je vous cite encore quelques traits de l'histoire, ou plutôt de la peinture des Pyrénées, qui sont on ne peut pas plus applicables aux sites qui se présentent à mes yeux.

Les vallées supérieures des monts du premier ordre présentent souvent, dit l'éloquent M. Ramond, des sites moins extraordinaires que ces gorges inférieures creusées par les torrens dans les rochers de leur base. Il cite ensuite, l'étroite vallée qui s'élève de Pierre-Fite à Luz, dont je vous ai déjà parlé, et qui rassemble des beautés et des horreurs étrangères à des vallées plus élevées; comme la route du Schellenenthal au pied du Saint-Gothard, en possède, que la partie supérieure du passage ne présentera plus. Il y a, dit-il, entre ces deux gorges une extrême ressemblance, mêmes obstacles à vaincre, mêmes efforts de l'homme, et mêmes succès. C'est sous ces rapports que la vallée de Cauterets peut leur être assimilée.

Mais si dans la gorge de Pierre-Fite, des rochers d'une effrayante hauteur resserrent un

torrent furieux, qui roule, tombe et fuit entre leurs précipices, ici les montagnes et les rochers moins resserrés offrent une vue plus étendue; les premières ont des formes moins sévères, moins âpres. Si le silence règne là comme ici, sur les sommités, le même fracas n'existe pas dans les profondeurs, car le Gave trouve moins d'obstacle dans sa course rapide, et porte ses eaux avec plus de calme.

Jugez d'après cette peinture combien sont belles en effet les vues différentes qui se présentent aux regards du voyageur. Mais j'ai franchi le Colimaçon, et les montagnes moins obstinées, semblent se reculer pour ouvrir une route plus spacieuse. Toutefois, ainsi que cela est presque toujours, les montagnes les plus proches ne semblent s'éloigner que pour faire place à d'autres montagnes, comme dans un spectacle une décoration est remplacée par une autre. Ainsi à celles de la gorge que je vais bientôt quitter, succède celle de Pregnères, qui s'offre tout-à-coup à moi, à l'angle d'une chaine de montagnes; comme un de ces immenses promontoires qui s'élèvent aux bords des flots; ou plutôt véritable pyramide qui se termine en pointe, elle me rappelle les monumens les plus colossaux qu'ait construits

l'homme, et qui, quelque durables et imposans qu'ils soient, sont si petits auprès de ceux de la nature!

Cependant j'ai parcouru déjà depuis Pierre-Fite, trois lieues, et je n'aperçois pas encore l'établissement rival de Barèges pour ses eaux, et qui lui est supérieur pour la beauté de sa position. Je jette en vain des regards pour découvrir le terme de ma course. Mais il est des signes auxquels on reconnaît l'approche des lieux habités; ils sont trahis par les effets salutaires de l'industrie de leurs habitans. Des champs ensemencés succèdent à une nature inculte; des huttes, des granges, et surtout les traces non équivoques de la présence de l'homme, des habitations, m'annoncent que je touche au but de mon voyage.

Il n'y a rien que je craigne tant que de me répéter, et vous donner, dans de nouveaux récits, une sorte de copie de ceux que déjà je vous ai faits. Mais vous croyez peut-être que Cauterets est situé comme Bagnères et plusieurs autres villes des Pyrénées, c'est-à-dire assise au milieu d'une opulente et superbe vallée. Détrompez-vous, et daignez m'écouter.

A peu de distance des montagnes que je viens de traverser, est un petit, mais charmant

vallon d'une forme triangulaire, entouré et dominé par des montagnes immenses qui le protègent contre les vents, et rendent plus douce sa température. Des ruisseaux limpides y entretiennent la fécondité comme la fraîcheur, et serpentent au milieu de prairies émaillées de fleurs, auxquelles se joignent des plantes odoriférantes, des touffes d'arbres, des arbrisseaux, enfin une végétation admirable. Point de ravins, point d'éboulemens: ce lieu semble avoir été mis en réserve par la nature pour nous offrir à la fois une image de l'harmonie de ses ouvrages, et celle du repos et de la paix qui règnent parmi les hommes qui l'habitent.

Enfin ce vallon est aussi riant, aussi doux que bien d'autres dans les Pyrénées sont sombres, rudes et tristes. Mais où est Cauterets? se dit-on. Comme les ruines de Troie ou de Carthage, on le cherche encore et on ne le découvre pas, lorsque, cependant, on aperçoit dans le fond de l'enceinte de verdure un amas confus de maisons qui forment ce village bâti à une époque qui se rattache à un âge différent du nôtre.

C'est au pied du Monné, mont superbe qui, comme un dieu bienfaisant, le couvre de son

égide, qu'est construit Cauterets, célèbre par l'abondance comme par la qualité de ses eaux thermales, opérant des cures salutaires depuis le temps des Romains. Ceint par d'autres monts qui se joignent au Monné, et qui s'élèvent tel qu'un majestueux amphithéâtre, on croirait voir un de ces cirques qui n'existent que dans les Pyrénées.

Du haut d'une de ces vastes murailles de la nature, à l'extrémité du vallon, se précipite un torrent écumeux, qui accourt de la vallée de Lectoure, pour déployer ses ondes fougueuses. Il semble fier de n'avoir parcouru que des lieux enrichis de la plus belle végétation, car jusqu'à leur sommet les montagnes qui bordent ces rives sont revêtues et ombragées de superbes bois.

A ces flots viennent s'unir ceux qu'apportent les torrens qui s'élancent des hauteurs des monts de Vignemale et du port de Cauterets, en deux branches principales qui se réunissent au-dessus du pont d'Espagne ; et c'est de la nappe abondante de leurs eaux confondues que se forme le Gave, qui, lorsqu'il a baigné le beau vallon, dispense encore ses bienfaisantes eaux au territoire de Pierre-Fite.

Les eaux thermales de Cauterets ont diverses

sources. La première de toutes pour son abondance, comme pour ses vertus dans les cures, est celle de la Rallière. On vient d'y construire un nouvel édifice où vingt baignoires en marbre sont déjà placées, et l'abondance des eaux est telle qu'on pourra les doubler. Il est seulement fâcheux que ces bains ne soient pas plus près du village, et exigent une marche de trois quarts-d'heure assez fatigante.

A une petite distance de cet établissement, est celui de Saint-Sauveur, du Pré-des-Bois, ainsi que la source du Mahourat et celle des OEufs, nom qui atteste l'intensité de la chaleur de ses eaux, dans lesquelles il est facile de faire cuire des œufs, comme on en fait cuire aussi dans les eaux d'Aix-la-Chapelle, de Naples, et de divers autres endroits.

Les sources minérales de Bruzaud sont les seules que l'on trouve dans le village même.

Les bains de César, des Espagnols et de Pause sont très-rapprochés entre eux. Placés à une très-forte hauteur, on est obligé, pour y parvenir, de monter par un chemin aussi rapide que fatigant. Les deux premiers sont dans un grand état de délabrement, et par la vertu de leurs eaux mériteraient qu'on s'occupât à les rétablir : il n'y a que deux baignoires, dont

une s'élève à quatre-vingts pieds, et l'on pourrait, si on en éprouvait le besoin, les augmenter facilement en réunissant d'autres sources jusqu'ici négligées.

Ces eaux thermales sont claires et limpides comme les eaux des sources d'eau potable; leur chaleur monte depuis 31 jusqu'à 40 degrés de Réaumur.

Cauterets est entouré de promenades délicieuses, qui de toutes parts offrent des points de vue charmans. Celle qui est près des bains de Bruzaud, réunit par ses agrémens et sa proximité tous les habitans de Cauterets. De belles terrasses, d'agréables allées, de jolis sentiers tracés au milieu des plus jolies prairies et de bosquets charmans, sont dus à la philantropie du docteur Le Bas, qui en accorde la jouissance au public. Cette promenade touche à la maison immense du docteur, où l'étranger trouve d'excellens appartemens aussi propres que commodes.

LETTRE XVI.

Séjour de la reine Marguerite de Navarre à Cauterets. — Cascade du Ceriset. — Cascade de Boussèze. — Pont d'Espagne. — Le lac de Gaube.

Je vous ai dit, dans ma précédente lettre, que Cauterets est heureusement, par sa situation, à l'abri des éboulemens; mais il ne l'est point des inondations, de tous les périls auxquels nous sommes exposés, un des plus grands sans doute, puisque l'homme qui oppose au feu des barrières, peut triompher moins facilement des eaux. Les inondations arrivent à la suite des fontes subites des neiges : alors le Gave s'enfle, grossit, déborde, et emporte tout ce qu'il trouve dans sa marche impétueuse et précipitée.

La reine Marguerite de Navarre se trouvant à Cauterets, rend compte avec une naïveté admirable d'un événement de ce genre, qui eut lieu sous ses yeux. Je vais vous rapporter textuellement le récit expressif qu'en a fait

la courageuse et aimable aïeule du grand Henri.

« Le premier jour de septembre, que les bains des Pyrénées commencent d'avoir de la vertu, plusieurs personnes tant de France, d'Espagne que d'ailleurs, se trouvent à Cauldrès, les uns pour boire, les autres pour prendre de la boue. Vers le temps du retour, vinrent des pluies si excessives qu'il fut impossible de demeurer dans les maisons de Cauldrès, remplies d'eau. Ceux qui étaient venus d'Espagne, s'en retournèrent par les montagnes du mieux qu'il leur fut possible. Les Français pensant s'en retourner à Tarbes, trouvèrent les petits ruisseaux si enflés, qu'à peine purent-ils les passer au gué. Mais quand il fallut passer le Gave, qui en allant, n'avait pas deux pieds de profondeur, il se trouva si grand, si impétueux, qu'il fallut se détourner et aller chercher des ponts. Comme ces ponts n'étaient que de bois, ils furent emportés par la violence des eaux. Les uns traversèrent les montagnes, et passant l'Aragon, vinrent dans le comté de Roussillon, et de-là à Narbonne; les autres s'en allèrent droit à Barcelone, et passèrent par eau à Marseille, à Aigues-Mortes. D'autres, pour

prendre une route détournée, s'enfoncèrent dans les bois, et furent mangés par les ours. Quelques-uns vinrent dans des villages qui n'étaient habités que par des voleurs... L'abbé de Saint-Savin logea des dames et demoiselles dans son appartement. Il leur fournit de bons chevaux du Lavedan, de bonnes capes du Béarn, force vivres pour arriver à Notre-Dame-de-Sarraan, etc., etc. »

Vous voyez que cette reine cite la fameuse abbaye de Saint-Savin, pieux manoir, dont je vous ai déjà parlé dans une de mes lettres, qui possédait Cauterets, et y exerçait en conséquence les droits les plus étendus. Mais dans ce temps-là, de tels domaines étaient souvent disputés, à l'aide de la force, par d'envieux voisins. Le seigneur de Solon envia le bonheur du puissant abbé. On eut recours, pour vider la féodale querelle, non aux armes tranchantes de Mars (l'usage permettait aussi d'employer des armes moins meurtrières) : un combat au bâton termina la dispute, et devint l'instrument de la victoire, que remporta le champion des moines sur celui du comte, et dont le résultat fut pour le couvent la paisible possession de Cauterets.

Maintenant, ma chère cousine, daignez me

suivre dans les environs de Cauterets comme vous m'avez suivi dans ceux de Baréges, de Bagnères et de Gavarnie.

Je commençai par aller visiter les cascades qui précèdent le pont d'Espagne et le lac de Gaube. Je demandai une chaise et des porteurs pour m'y conduire, autant pour m'épargner les grandes fatigues de la route que pour être témoin de la force et de l'adresse qu'on leur attribue. Je me munis d'une permission pour passer les postes du cordon sanitaire placés près de Cauterets, et un soldat fut chargé de nous accompagner et de revenir avec nous.

Nous primes la belle route des bains de la Raillere par une pente facile et aisée; la gorge se resserre, et bientôt après la belle végétation qui entoure Cauterets abandonne la rive gauche du Gave, et est remplacée par un amas de pierres granitiques qui couronnent cet établissement. La même route vous conduit jusqu'aux bains du Bois, où l'on entre dans un sentier qui est à peine tracé parmi d'énormes masses de granit.

On suit ce sentier, et l'on remonte le torrent dont les eaux paraissent impatientes de trouver des rocs, çà et là jetés sur leur route : il distrait ma vue par les efforts qu'il fait, soit pour les

renverser et débarrasser son lit, de ces barrières importunes, soit pour les franchir et ne pas retarder l'impétuosité de sa course. Mais ce qui plaît surtout à mes regards, c'est le soin que la nature semble avoir pris de protéger de toutes parts ces rives par d'ombreux et antiques sapins, dont la teinte sombre imprime à l'ame de la mélancolie. Je n'ai jamais mieux senti combien ces lieux solitaires, ces retraites tranquilles et profondes offrent de douceur à l'ame fatiguée du spectacle souvent affligeant du monde. Je monte donc, rêvant toujours, mon étroit chemin, quand mon attention est bientôt réveillée par le mugissement de la cascade appelée *Ceriset*, célèbre dans ces lieux.

Je quitte ma chaise et mon sentier, et je descends, non sans peine, dans la partie basse de la vallée, près du Gave même, pour jouir en plein de l'effet de cette belle chute d'eau. C'est là qu'on la voit en former deux placées l'une sur l'autre, et ombragées de sapins. Le plus beau tableau se présente aux yeux. La cascade supérieure tombe du haut du rocher; ses eaux se précipitent de toute leur force vers un bloc énorme de granit qu'elles semblent devoir entraîner; mais il se rit de leurs vains efforts, les repousse, et les oblige de

se détourner à gauche, où elles passent à travers une issue qu'elles se sont ouverte, et se précipitent en nappe d'argent dans un bassin qu'elles se sont creusé. Se détournant après à droite, le Gave ne semble rouler dans un abîme d'une immense profondeur à travers d'affreux précipices et sur les pointes des rochers, que pour le braver, l'embellir, et en sortir vainqueur. De pareils tableaux dédommagent, on ne saurait mieux, les curieux de la fatigue qu'ils éprouvent à venir les contempler.

Je regagne le sentier et mon humble voiture, qui n'est qu'un fauteuil de paille établi sur deux brancards; une toile cirée, soutenue par deux cerceaux, met à l'abri du soleil et de la pluie, et deux porteurs qui sont relayés par deux autres, m'enlèvent avec la même facilité que si j'étais un enfant en bas âge.

Le chemin par lequel on monte est encore un chaos couvert de blocs de pierres et de quartiers de roches. Ici les porteurs donnent plus d'une fois au voyageur étonné l'occasion d'admirer leur adresse; souvent ils marchent sur des roches énormes, dont la surface est inclinée, quelquefois sur des pointes; leurs pieds nus en saisissent les moindres inégalités. Quelques-uns cependant ont soin de se

chausser d'une peau velue, d'un morceau de drap ou de toile, ou de ces souliers espagnols qu'on appelle des espardilles, qui sont faits de cordes nattées, et qui se prêtent à suivre les mouvemens du pied.

Ils conservent dans les descentes la même agilité et la même assurance; souvent ils sautent avec la chaise d'un rocher à un autre; et celui qui porte la chaise par derrière suit avec adresse le mouvement de celui qui est devant. Leur marche est si hardie, leur coup-d'œil si prompt, que quoique l'on coure réellement risque de perdre la vie en passant ainsi sur ces débris des montagnes accumulées, on n'éprouve pas la moindre crainte, et il n'y a pas d'exemple qu'il soit arrivé aucun accident par leur faute.

On suit ce chemin graniteux; on voit l'herbe sortir d'entre les quartiers de roche dont la vallée est jonchée, et dont le sol est couvert d'arbustes et de sapins; on traverse des ravins pierreux et des éboulemens qui sont descendus des sommités des montagnes. Le Gave m'offre successivement deux autres cascades, celle du Pas de l'Ours et celle de Boussèze. On dirait que la nature, proportionnant ici avec la plus exacte mesure les peines aux plaisirs, ne nous

oblige à nous arrêter que lorsqu'elle nous présente ou l'aspect toujours nouveau d'un horizon immense, ou la chute toujours curieuse d'une vaste masse d'eau, ou d'autres tableaux qui n'ont ni moins d'éclat ni moins de charmes.

La partie supérieure des montagnes qui entourent la vallée, et qui dominent la cascade de Boussèze, est terminée par des rochers arides et dépouillés. Cependant un grand nombre de pins végètent entre leurs pointes anguleuses et forment un très-bel effet.

Mais ni le torrent, ni les forêts épaisses, ni la vue bizarre et surprenante des objets, les uns majestueux et fiers, les autres sombres, mais tous singuliers, qui m'environnent, ne sont rien, comparés à ce qui bientôt va frapper mes regards. J'approche du pont d'Espagne par un sentier plus pierreux, plus rapide, et dont le sol est jonché d'arbres abattus ou déracinés par les vents, et qu'on laisse pourrir ainsi sans en tirer aucun parti, parce que la distance de ce lieu à Cauterets est trop grande. Arrivé enfin au pont même, je jouis d'un des plus beaux spectacles qu'offrent les Pyrénées; mais pour bien en saisir les divers points de vue, il faut se placer successivement dans trois endroits différens; sur le pont, au bas du pont, et au-

delà, où se présente encore un tableau plus vaste et plus grandiose.

Je m'avance sur ce pont; il domine l'abime, mais semble en être ébranlé. Placé dans son centre, je mesure des yeux toute la profondeur du gouffre. Au-dessus de ce pont se réunissent deux torrens, dont l'un sort du lac de Gaube et l'autre du val de Marcadau, qui communique à l'Espagne par un passage assez facile. Réunis, ces deux Gaves blanchis d'écume, se précipitent avec fureur sous le pont, par-dessus des masses imposantes de granit, et forment ainsi une cascade superbe.

Après avoir passé le pont, on gravit des rochers qu'on trouve à sa gauche, et on se place à l'endroit même où ces torrens se pressent dans une gorge étroite. Le premier est celui dont l'aspect est le plus pittoresque. Des sommités les plus élevées tombent deux autres cascades composées chacune de plusieurs chutes parallèles. Vos regards se fixent involontairement sur la grande cascade : l'eau y forme trois chutes également disposées sur la même ligne; elle glisse ensuite sur des rocs dont la pente est très-inclinée, et se confond enfin avec l'autre Gave. Tout le sol est ombragé par des sapins, tandis qu'à la droite de la

grande chute d'autres nappes d'eau se détachent du torrent, se tracent une route étrangère, et forment entre d'autres arbres touffus et des rochers, de jolies cascades. Des arbres tombés en travers du torrent paraissent vouloir arrêter sa violence; mais il semble mépriser une si faible résistance, et les couvre de ses ondes écumantes.

Nous eûmes de la peine à nous séparer d'un tel spectacle; cependant une troisième vue nous invitait à descendre au-dessous du pont. Nous allâmes nous placer jusque dans le lit du Gave sur le rocher le plus avancé, et qui se trouve en ligne directe avec la gorge dans laquelle ces deux torrens se réunissent. On voit sous ses pieds un bassin profond; plus loin s'ouvre la gorge au-dessus de laquelle on voit le pont d'Espagne suspendu sur les rochers.

Au-delà du pont on aperçoit la belle chute formée par les deux torrens réunis, et dans le fond une partie de la dernière cascade du Gave, qui descend du lac de Gaube, et qui se précipite par-dessus les rochers. C'est une autre décoration, une autre scène, qui est aussi neuve qu'elle est belle. Ajoutez à ce pompeux spectacle la fraîcheur d'un air vif et balsamique, et la sérénité d'un ciel qui n'est pas moins

pur ; vous concevrez, ma chère cousine, qu'on aime à goûter quelques instans de repos dans de tels lieux.

Mais bientôt remis en route, non sans faire un amical adieu à ce beau et romantique site, je me dirige vers la gauche pour prendre la route du lac de Gaube. Je monte le ressaut de la grande cascade; je suis une espèce de sentier qui est très-escarpé, parsemé de rochers, et couvert de sapins. Je ne quitte pas de vue le torrent, qui se fraie un chemin en formant de nombreuses chutes. Déjà les pointes du Vignemale paraissent, et, nous indiquant le point le plus éloigné de notre voyage, semblent former l'extrémité de la vallée où nous nous dirigeons.

Nous traversâmes ensuite un vallon découvert, dégarni d'arbres, et où le chaos devient affreux. Mes porteurs, dont j'ai admiré la force en me faisant gravir la pente rapide que nous venons de parcourir, ne nous font pas moins admirer leur talent en sautant avec dextérité et une adresse incroyable d'un rocher à l'autre, sans même faire pencher la chaise et sans quitter pour un moment les bâtons sur lesquels elle est placée.

Il nous fallut une bonne heure pour arriver

du pont d'Espagne au lac de Gaube. La vue en est cachée par des rochers dont il est entouré de ce côté; mais après les avoir gravis nous l'aperçûmes dans toute son étendue.

Mes yeux se promènent avec plaisir sur sa paisible surface; ils s'efforcent de saisir au-delà de ce riant tableau, ces montagnes immenses couronnées d'arbres qui en forment le cadre imposant et qui se réfléchissent dans ses eaux limpides, les rivages qui en sont l'élégant dessin, et les ondes qui en sont le brillant coloris. Opposé au site que je viens de quitter, qui est si agreste, si sauvage dans son ensemble autant qu'il est sévère dans ses parties, celui-ci est aussi riant, aussi doux que grandiose.

Toutefois ce tableau est trop beau pour n'avoir pas son clair-obscur et ses ombres. D'énormes éboulemens qui roulèrent jadis du sommet des monts jusque dans ces ondes azurées, et dont ils troublèrent la surface, rivale par son calme profond de la glace la plus transparente et la plus unie, s'élèvent sur un des points de sa circonférence, et y forment un promontoire d'où l'on peut voir et dominer de près tout le bassin du lac.

Sur ses rives est une hutte qui sert aux pâtres lorsqu'ils ont des troupeaux dans ce canton,

et au pêcheur qui, solitaire habitant de ces lieux, vient prendre pour les porter à Cauterets des truites qui sont en abondance dans ce lac et passent pour être d'un goût exquis.

Cette cabane est si basse qu'on ne peut s'y tenir droit; elle est bâtie de pierres trouvées sur le sol, et couverte en chaume; deux bancs, deux cuillers de bois, un chaudron et un plat de terre en forment tout le mobilier. Du lait et de mauvais pain sont les seuls alimens du solitaire; mais il conserve quelques bouteilles de vin acide qu'il offre aux voyageurs altérés, et quelques belles truites encore pleines de vie.

Un petit esquif d'une forme particulière, destiné à la pêche de ces poissons, est proposé aux étrangers qui veulent faire une promenade aquatique; je n'en profitai que pour quelques momens, et seulement pour admirer la clarté et la limpidité des eaux transparentes qui ne voilent pas la profondeur du lac : mais la vivacité et la fraîcheur de l'air de ces hautes régions, me firent terminer le plus promptement possible, cette promenade.

Depuis long-temps en ces lieux, on était dans l'usage de louer les pâturages de ces hautes montagnes aux Espagnols, pour leurs

troupeaux, lorsque les troupeaux français en étaient sortis : ce bail rapportait de 400 à 500 francs. Les troupeaux étaient menés le matin dans les régions élevées des sommités, et revenaient passer la nuit dans une enceinte formée par les énormes rochers qui sont sur le bord du lac. L'interruption de toute communication avec l'Espagne ne permet plus de continuer cet usage, et le cordon sanitaire veille très-strictement à l'exécution de cet ordre.

La même raison m'empêcha de continuer ma route vers Vignemale, qui est le mont le plus élevé des Pyrénées après celui du Mont-Perdu. J'ai dû renoncer au projet de visiter ces célèbres sommités, et le remettre à un moment plus propice si jamais le destin me ramène dans ces lieux.

Toutes ces montagnes, toutes ces sommités et ces pics, sont des trésors inépuisables, tant pour le naturaliste que pour le botaniste, qui en reviennent chargés d'une ample récolte.

Ne pouvant donc poursuivre ma route plus loin, et après une heure de repos qu'exigeait la fatigue qu'avaient éprouvée mes compagnons de voyage ainsi que mes porteurs, nous

retournâmes à Cauterets par le même chemin, après avoir encore arrêté nos regards pendant quelques instans, sur le pont d'Espagne et ses admirables environs.

LETTRE XVII.

Vallée d'Azun, village d'Arrens, vallée d'Osseau, col de Thorpe.

Je quitte avec regret Cauterets, d'où je sors par le même chemin qui m'y avait conduit de Pierre-Fite; mais, revenu à Pierre-Fite, au lieu de prendre la grande route qui conduit à Baréges, je marche dans un étroit et frais sentier qu'ombragent de leurs rameaux d'énormes noyers et de magnifiques chênes; et gravissant un coteau qui domine la riante vallée d'Argelez, je traverse et des hameaux et des villages tous placés au milieu de champs dont l'éclat ne le cède qu'à la fécondité. En passant par celui de Saint-Savin, j'y retrouve, autour de l'église, une foule de bâtimens tombant en ruines, qui jadis avaient appartenu à cette opulente abbaye. Continuant toujours ma route, ma vue se repose sur des tableaux délicieux. Je traverse des prairies, des champs cultivés, que la nature a parés de tous ses dons; et c'est ainsi

que j'arrive près de la ville d'Argelez, et m'arrête un moment sur le sol élevé qui la domine.

Bientôt je le quitte pour entrer dans la vallée d'Azun que je ne connais point encore, et qui débouche dans la belle vallée sa voisine.

La pompeuse scène qui s'est d'abord offerte à mes yeux ne change point; elle devient même peut-être plus pittoresque par les formes de la vallée, qui, moins large, ne semble se rétrécir que pour offrir de plus près ses richesses et ses grâces. Le gave d'Arrens y coule dans un lit profond, et la nappe d'argent onduleuse et brillante qu'il déroule à mes yeux, servant de ligne de séparation à des collines qui s'élèvent des deux côtés sur ses rives fleuries, n'en fait ressortir que mieux par l'éclatante blancheur de son écume la verdure qui pare leurs riantes sommités. C'est là que sont les trésors les plus chers aux hommes. Champs cultivés, prairies et pâturages, bosquets, et une foule d'habitations qui annoncent l'aisance : voilà ce qui se présente sans cesse à mes regards. Parmi les villages devant lesquels je passe, ceux de Sireix et de Bun, séparés par le torrent qui s'élance de la vallée de Labat, se font remarquer et par le site pittoresque dans lequel ils sont placés, et par

l'air d'opulence champêtre qu'ont les maisons. Vous saurez que cette vallée de Labat n'est qu'un embranchement ou ramification de celle d'Azun. Quelques forêts éparses couronnent encore les sommités des plus hautes montagnes, et rappellent les forêts bien plus vastes qui les couvraient anciennement. J'aperçois déjà le village d'Arrens, qui est le dernier de la vallée d'Azun, et même du royaume, sur ce point, et se trouve à deux bonnes lieues d'Argelez. Je ne cesse tantôt de monter, tantôt de descendre des coteaux rapides; je traverse une couple de villages, et enfin j'atteins une plaine spacieuse, dont les montagnes qui l'environnent semblent s'éloigner pour lui laisser plus d'espace. La vallée, élargie par ce changement de position, s'offre à moi d'un seul coup-d'œil dans son vaste ensemble. Le Gave y déroule les nombreux replis de ses fraîches ondes avec toute la grâce et l'élégance que la nature sait si bien donner à tout ce qu'elle crée, et que l'art veut vainement imiter.

Au fond de la vallée s'élève en forme de cône un mamelon arrondi, sur le haut duquel on découvre la chapelle de Pouey-la-Hun, surmonté d'un côté par le Pic-du-Midi d'Azun, et

de l'autre par le Pic de Gabizos, qui tous deux semblent protéger ce lieu saint de leurs cimes majestueuses.

J'arrive au village d'Aucun que je traverse, et le plus beau spectacle que puisse offrir la nature se présente à mes yeux; mais lorsqu'on gravit la montagne qui est sur la droite de votre chemin, on est frappé par le plus piquant des contrastes : la nature, après vous avoir étalé tous ses charmes, se dépouillant tout-à-coup de tous ses attraits, nous montre tout ce qu'elle a de plus difforme et de plus hideux. Dans ces lieux, nouvelle Armide, elle semble avoir changé d'un coup de sa baguette ses jardins en champs de tristesse. Le gouffre qu'on appelle le *Puit d'Aubes*, réalise tout ce que les poëtes ont dit de l'Averne, exhalant comme lui de temps en temps l'odeur saline des mers: ce qui fait croire aux habitans des environs qu'il communique avec l'Océan. Ce gouffre se voit sur le chemin qui conduit de la vallée d'Azun aux Ferrières.

Mais tout m'invite à me rendre à la chapelle de Pouey que je n'ai encore vue que de loin, et où j'arrive bientôt. Cette chapelle est consacrée à la Vierge, et c'est à elle que dans ces lieux paisibles se rattachent les souvenirs de

la piété et de la religion. Cette chapelle est remarquable par son antique consécration, et, comme je l'ai dit, par la vénération que portent à la Vierge les habitans des campagnes; elle l'est encore par sa construction. Un roc de granit taillé avec le ciseau en forme la base; elle n'est desservie que pendant quelques-uns des jours de l'année; et comme à celle de Héas dont j'ai parlé, on y vient de tous les lieux des environs en pélerinage. Plus grande et plus richement décorée, s'élèvent devant son enceinte des autels votifs, qu'ombragent de vastes bouquets de noyers et de châtaigniers, colonnes du temple de verdure au centre duquel elle est située. Les offrandes qu'on présente sur ces autels sont dignes par leur simplicité du Dieu auquel elles sont offertes et des sacrificateurs qui les déposent: ce sont, comme dans la vénérable antiquité, les premiers fruits de la saison, du miel, du beurre, des agneaux. L'affluence des pélerins, des dévots qui de toutes parts s'y réunissent les jours de fête, embellit et anime ces lieux déjà parés par la nature.

Tout remarquable qu'est le promontoire sur lequel est construite l'église de la Vierge de Pouey, il en est un autre qui s'élève à l'est du village d'Arrens, dans la direction de la vallée

de Labat, et qui n'appelle pas moins le voyageur. Il se nomme le *Mont-Yoye,* et si l'on n'y va point pour être témoin de la piété des peuples, on s'y rend comme dans ces observatoires placés sur des hauteurs pour contempler les beautés de la terre et des cieux. C'est de là en effet que se découvrent toutes celles de la vallée d'Azun. D'abord on aperçoit à droite les villages d'Arcizans et de Guillayos, dont les maisons, enveloppées d'un cercle immense d'ombrage que forment les beaux arbres qui les couvrent et les entourent, paraissent à peine à travers leurs feuillages. Ensuite les beaux villages d'Aucun, de Marsons et d'Arrens s'élevant dans la plaine à une distance qui parait géométriquement éloignée de l'un comme de l'autre, le gave ne semble serpenter autour d'eux que pour leur dispenser ses eaux et sa fraicheur ; il arrose des pâturages aussi abondans que renommés, nourriciers d'un grand nombre de troupeaux qui paissent tranquillement sur ses rives émaillées.

A ce tableau vraiment pastoral, s'en unit un plus imposant et plus magnifique : c'est celui que présente la montagne d'Arrens, qui, par une gradation presque insensible, porte jusque

dans les nues des habitations, des granges et des fermes, dont elle est de toutes parts semée : mêlées aux trésors des moissons, dont elle est partout couverte et enrichie, elles semblent ne s'élever si haut que pour s'offrir comme un tribut de reconnaissance à leur premier créateur.

D'autres troupeaux paissent sur ses pentes, dont la verdure contraste avec la blancheur des fabriques et l'éclat des ardoises, qui semblent revêtir d'un toit de bronze l'humble demeure des cultivateurs; et telle est la différence du climat de ces lieux élevés, qu'on y recueille les moissons deux mois plus tard que dans la plaine.

Les peines mêmes que causent les courses du genre de celles qu'on fait ici se changent en plaisirs, et les privations qu'on y endure sont bientôt oubliées, quoique faiblement satisfaites. Après une marche de cinq heures pour venir de Cauterets dans ce lieu, j'étais, ainsi que les compagnons de mon voyage, assez fatigué et très-empressé de nous restaurer par un bon repas. Nous vîmes donc avec beaucoup de plaisir, en entrant dans le village d'Arrens, une auberge dont l'enseigne menteuse promettait aux passagers de satisfaire convenablement à leurs besoins, et qui pourtant ne renfermait

rien. Jugez de notre désappointement ; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous pûmes nous procurer quelques œufs frais et du pain rassis, que nous dûmes encore à la complaisance des soldats d'un détachement de vingt-cinq hommes du cordon sanitaire placé dans ce lieu.

Cette disette des denrées de première nécessité dans un village aussi considérable, me fit rechercher les causes d'une telle indigence en comestibles; et j'appris, quant au pain, que l'on n'y en cuisait pas, non plus que dans les villages voisins, et qu'on allait en chercher deux fois par semaine dans la ville d'Argelez; de façon que si le nombre des habitans augmente par le nombre des voyageurs, on ne peut même leur offrir un morceau de pain. Je me suis empressé de faire part de cette pénurie à tous ceux des étrangers qui, comme moi, se proposaient de passer par Arrens, pour qu'ils se prémunissent de provisions. Les chevaux seulement, plus heureux que les hommes, trouvent de l'orge et d'excellent foin : les nôtres s'en régalèrent et firent un bien meilleur repas que leurs maîtres.

Nos passe-ports furent demandés et visés ici par l'officier commandant le détachement qui

formait l'un des anneaux de la chaine sanitaire, et il nous délivra en même temps une permission pour passer les postes suivans.

Il faut environ une demi-heure pour traverser un défilé tour à tour sauvage et riant, et arriver dans le vallon de Labat, qui, comme je l'ai déjà dit, s'embranche à Sireix avec la vallée d'Azun. On trouve dans le basfond quelques champs et quelques prairies; mais les pentes des monts, rebelles à la culture, ne fournissent que des pâturages.

Les étrangers vont visiter dans ce vallon le lac d'Estaing, qui est placé à son extrémité. Ce lac, dont on peut facilement faire le tour, a la forme d'une losange, et son eau transparente a la plus belle couleur de vert d'émeraude.

Mais avant de quitter entièrement Arrens, je découvre, derrière la chapelle de Pouey-la-Hun, deux sentiers, dont l'un conduit au lac de Suyen, abondant, dit-on, en truites, tandis que l'autre se dirige par les montagnes vers les Eaux-Bonnes, et c'est ce dernier que nous fûmes rejoindre en quittant le village d'Arrens.

Montueux, mais charmant par les prairies qui l'environnent, ce nouveau chemin n'est pénible que pour les chevaux sur lesquels on

les parcourt. Il n'offre aucun danger, aucun mauvais pas. Tout y sourit aux yeux, tout y parle au cœur. De toutes parts y sont répandus les trésors de la culture. Je parviens sans nul ennui, sans voir aucun objet qui m'attriste, sur le sommet de la montagne d'où je découvre les versans d'une vallée qu'on appelle la vallée d'Osseau. Quel serait ici mon étonnement, si déjà je n'étais habitué aux contrastes qu'on trouve à chaque pas dans les grandes chaînes de ces montagnes! A la fécondité succède la stérilité; à la beauté, la laideur de la nature : plus de vastes granges, plus d'habitations comme celles qui réjouissaient ma vue en gravissant la montagne; de toutes parts de vastes champs incultes, d'infertiles et d'arides bruyères vouées à l'inutilité. A peine quelques tapis d'une mousse pâle et décolorée, aliment peu substantiel pour les animaux qui y paissent. Des deux côtés s'élèvent des montagnes qui, par leur aridité et leur stérilité, sont on ne peut pas plus analogues à la triste scène qui se présente de toutes parts.

C'est par ces lieux frappés d'une déplorable stérilité qu'on entre dans le département des Basses-Pyrénées, lieux non moins remarquables par la difficulté de les parcourir que par

leur tristesse. Il n'en est point qui rappellent mieux par la multitude des sentiers, seule route qu'ils présentent au voyageur, un labyrinthe véritable, dans lequel il est on ne peut plus facile de s'égarer, car ces sentiers de tous côtés se croisent et se succèdent. C'est surtout en automne, et lors des tempêtes, que ce chemin devient dangereux. Notre guide, qui avait fait ce voyage plus de cent fois dans sa vie, faillit y périr lui-même avec son cheval, l'année dernière : étant assailli par un orage qui dura plus de 24 heures, il ne put se sauver qu'en s'abritant sous un rocher sauvage, d'où il ne sortit qu'à la fin de la tempête.

Je parviens enfin au fond de la vallée. Elle ne diffère point de ses alentours, et, comme eux, triste, aride et solitaire, elle inspire, non cette mélancolie douce de l'ame, à la puissance de laquelle on aime à s'abandonner, mais celle des tombeaux, dont elle est à la fois une vivante et funèbre image.

C'est ici que je trouve un des piquets du cordon sanitaire, au chef duquel nous nous empressons d'exhiber la permission qui nous autorise à le dépasser. Placé comme dans un entonnoir, rien n'est plus triste que ce poste militaire, et rien n'est moins utile; car les mon-

tagnes qui le dominent sont couvertes de contrebandiers des deux nations, qui poursuivent leur illégal commerce en passant d'un royaume à l'autre sans que rien puisse s'y opposer, ni les arrêter, ni les poursuivre, et qui semblent narguer le poste militaire qui ne peut les atteindre ni réprimer leurs audacieuses et criminelles entreprises.

C'est ici encore où je crus qu'il ne me restait que peu de chemin à faire avant d'arriver au terme de ma course, et j'avoue que pour la première fois, loin de désirer la voir s'allonger, comme il m'est arrivé dans plusieurs autres occasions, je souhaitais de la voir enfin se terminer. J'étais non sans raisons complétement harassé. Un des crampons de fer attachés à mes souliers pour gravir les endroits dont l'aspérité force le voyageur à ne plus se confier à sa monture, s'était enfoncé dans l'un de mes pieds. Quelle situation pour achever une longue autant que difficile course! J'avoue que je ne vis pas sans effroi la montagne rapide que nous devions gravir, et dont la tête se cachait dans les nues. Je sentis se refroidir un peu cette ardeur jusqu'ici infatigable dans la recherche des beautés de la nature; et, nouveau Philoctète, je me traînai

comme lui dans l'île de Lemnos, ou plutôt je rampai sur ma nouvelle route. Enfin après plus de deux heures d'une montée aussi longue que difficile et roide, je parvins non sans peine au sommet appelé le col de Thorpe. Plus on monte, et plus les montagnes ici sont boisées. D'épais taillis, des bois antiques, des rochers à pic formaient les redoutables bastions des montagnes latérales de celle que nous gravissions; sombre séjour des loups et des ours, c'est de là qu'ils s'élancent au sein de l'hiver dans les vallées pour attaquer jusqu'à l'homme, poussés par l'horrible faim qui excite leur fureur. Tels étaient les témoins secrets de ma pénible Odyssée. Ces sauvages et dangereux quadrupèdes ne sont pas les seuls hôtes de ces forêts; ils partagent avec une foule d'autres animaux recherchés par l'homme, et pour la délicatesse de leur chair et pour la beauté de leur fourrure, cet agreste et sombre domaine, dont le silence n'est interrompu que par le bruit que font les chasseurs, qui, acharnés à leur proie, lancent contre elle le plomb meurtrier qui la jette expirante à leurs pieds. Aussi vous ne sauriez croire combien ce canton des Pyrénées est abondant en pelleteries. La chasse de l'ours y est la plus profitable. Les montagnards qui y

sont habitués dès leurs plus jeunes ans, s'enrichissent de leur chaude toison, et vengent ainsi les vallées dépeuplées de leurs troupeaux par ces terribles ennemis.

LETTRE XVIII.

Descente du col de Thorpe. — Établissement thermal des Eaux-Bonnes. — Vallée de Laruns. — Bains Thermaux des eaux chaudes. — Pau.

Je vous ai quittée, ma chère cousine, au moment où, après une très-fatigante montée, durant laquelle se présentaient des ravins, des précipices et des gouffres qui s'ouvraient à chaque pas devant nous, j'étais enfin parvenu à ce col de Thorpe si désiré. C'est payer cher sans doute le plaisir, quelque vif qu'il soit, de voir la nature dans ses beautés comme dans ses horreurs, que de parcourir de pareils lieux, car en allant souvent les contempler, on court des dangers; mais, comme je vous l'ai dit plusieurs fois, elle est si intéressante, même dans ses horreurs, qu'il nous reste à peine quelques regrets lorsque nous n'avons vu que ses laideurs même. Toutefois je fus bientôt consolé de mes peines et de mes fatigues par la vue des sites que j'aperçus après

avoir franchi le col. Des bois d'une fraicheur délicieuse s'élèvent de la base jusqu'au sommet des montagnes, et les revêtent d'un manteau de la plus vive verdure.

Je ne sache rien en effet qui parle plus éloquemment à l'imagination et au cœur que ces temples naturels de la terre, dont les arbres sont les colonnes, et qui furent en effet les premiers temples où les hommes passant de l'état sauvage dans celui de la société, allèrent adorer Dieu, auquel ils devaient la vie, le ciel son éclat, et l'univers sa beauté. C'est là, c'est sous les ogives épaisses de ses asiles obscurs et silencieux que des fourbes adroits, comme aussi des hommes qui eurent des intentions bienfaisantes, publièrent que l'auteur de la nature résidait armé de la foudre pour en punir les méchans, et dispenser aux bons les biens et le bonheur. Les pays du Nord eurent surtout cette religion tout agreste comme vous voyez. Toute l'antique Germanie l'observa; les Gaules s'agenouillèrent devant les druides, prêtres des bois, mais sanguinaires; et la Grèce elle-même vit les chênes de la forêt Dodone pleins d'un esprit prophétique, c'est-à-dire de prêtres grossiers, mais adroits, qui, cachés dans leurs épais rameaux,

rendaient des oracles, lesquels, dans des temps de crédulité, n'épouvantaient pas moins les rois que les peuples. D'après cela on ne peut être étonné si les bois rappellent une foule de souvenirs de l'histoire primitive des hommes, et parlent éloquemment à l'imagination. Ils parlent également à nos sens, à notre ame; et si nous ne les voyons plus être l'asile des dieux et de leurs pontifes, ils sont celui du silence, de la fraîcheur, de la solitude et d'une douce et tendre rêverie.

Mais j'éprouvai des sensations toutes diverses en jetant les yeux sur le col que nous venions de quitter. Formé d'énormes masses de rocs à sa base sur toute la longueur de sa crête, il se termine par d'immenses aiguilles, qui, comme celles des cathédrales gothiques, vont se perdre dans les nues qu'elles semblent déchirer; et autour d'elles se groupent d'autres rocs, dont les uns paraissent se détacher, les autres se joindre à leurs assises; et tous inclinés semblent prêts à se précipiter sur nous.

Nous employâmes près de deux heures à descendre. Nous suivions aveuglément notre guide pendant cette descente rapide, car nul chemin, nulle trace humaine n'étaient devant nous. Quelques granges seulement que nous aperce-

vions dans la sombre profondeur cintrée de la vallée, nous révélaient le séjour de l'homme dans ces lieux solitaires. Nous nous hâtâmes d'y arriver avec cet empressement qu'ont les caravanes lorsqu'un puits tutélaire leur est indiqué dans le désert pour étancher l'ardente soif des malheureux qui la composent. Haletant comme eux de fatigue, nous arrivâmes à l'un de ces gîtes, réclamant du lait pour nous rafraichir : mais quel fut le désappointement de mes compagnons de voyage, lorsqu'un vieux pâtre, que nous y trouvâmes, leur déclara gravement qu'il n'en avait point.

Contraints de nous éloigner, et trouvant enfin un sentier battu, nous le parcourûmes, traversant encore des bois d'une vigueur de végétation et d'une fraîcheur admirables, et dont l'épaisseur nous dérobait la vue de tout autre objet que celle des arbres touffus et séculaires. C'est ainsi que nous fîmes encore pendant plus d'une heure un chemin aussi long que montueux, qui nous conduisit enfin sur une hauteur d'où nous aperçûmes avec la plus vive satisfaction, sous nos pieds, l'établissement thermal des *Eaux-Bonnes*.

Formé de quinze à seize maisons seulement, dont la plupart sont au fond d'un vallon sémi-

circulaire et adossé contre la montagne qui l'entoure, laquelle est couverte jusqu'à sa cime de rians bocages, rien ne ressemble plus à un entonnoir ou à une conque univalve que ce lieu. Dans un bâtiment séparé sont réunies seize baignoires en marbre, que quatre sources thermales alimentent. Les sources de ces eaux bienfaisantes sont surtout salutaires et appliquées avec succès dans la phthisie. Le degré de chaleur qu'elles ont est de 23 à 24 degrés de Réaumur. Elles sont des plus claires, des plus limpides, et leur saveur est aussi douce que leur vertu est propice; elles ne laissent au palais aucune âcreté, mais elles exhalent une odeur de soufre : en effet cette substance entre dans leur composition, et se combine avec elles dans les lieux secrets qu'elles traversent au sein des montagnes.

Près de trois cents personnes viennent annuellement y chercher sinon une guérison, du moins un soulagement à leurs maux; mais cette année la crainte de deux fléaux également redoutables, celui de la fièvre qui a désolé l'Espagne, et celui de la guerre qu'on ne craignait pas moins, avaient de beaucoup diminué ce nombre, et privé le pays des avantages qu'il retire de leur séjour. Nous n'y trou-

vâmes donc qu'une centaine de personnes au plus qui nous accueillirent avec empressement, mes compagnons et moi.

Quoique assez pittoresquement situé, l'établissement des Eaux-Bonnes a une teinte mélancolique, effet sans doute de cette situation même, dont les formes, toutes singulières qu'elles sont, ont le caractère de l'uniformité et de la monotonie. Une belle cascade toutefois en pare les environs; elle est formée d'un gave qui descend des montagnes, et vient se précipiter à une très-petite distance du village.

Ces eaux sont également propices, comme celles de Cauterets, à la guérison des chevaux, auxquels on les donne surtout pour les traiter d'une maladie qu'on nomme la *pousse*, à laquelle sont sujets particulièrement les étalons. On en envoie ici régulièrement plusieurs, chaque année, des haras de Pau.

Après avoir observé dans ses détails l'intéressant établissement thermal des Eaux-Bonnes, ainsi que la cascade dont je viens de vous parler, il en était un autre non moins intéressant encore à voir, et près duquel nous nous hâtâmes de nous transporter. Cet établissement est celui des Eaux-Chaudes, placé à une courte distance des Eaux-Bonnes.

En quittant ce lieu nous descendons d'abord une avenue charmante, plantée d'arbres majestueux. Le territoire que nous parcourons est aussi beau que le chemin : c'était moins un voyage qu'une promenade où tous les objets environnans étaient en harmonie pour les agrémens et l'éclat du paysage. Le vallon s'élargit à mesure que nous avançons, et déjà je découvre la vallée de Laruns, parée de tous les charmes d'une utile végétation, et de la ville petite, mais jolie, à laquelle elle a attaché son nom.

Ici je vois un dépôt de bois, jadis très-considérable, réservé pour la marine militaire de France. Trente paires de bœufs ont, m'a-t-on dit, été long-temps uniquement destinées à réunir ces riches matériaux, noble produit des forêts qui revêtent majestueusement les Pyrénées sur plusieurs points, peu éloignés de Laruns, et particulièrement dans les environs du pic du Midi (1). Des chemins pratiqués à cet effet dans des gorges profondes sont très-remarquables par les immenses ef-

(1) Il ne faut pas confondre ce pic du Midi du département des Basses-Pyrénées, avec celui dont je vous ai fait la description, et qui est dans celui des Hautes-Pyrénées ou le Bigorre.

forts qu'ils ont exigés. Cet établissement est négligé depuis quelques années, et depuis quelques mois l'exploitation des pins et tous les travaux ont été suspendus.

Arrivé à Laruns, on n'est qu'à huit lieues de poste de la ville de Pau, et l'on n'est qu'à une heure de chemin des Eaux-Chaudes. Après s'être élargie, l'inégale vallée se resserre, et c'est une chose qui devient pour le voyageur un éternel objet de préoccupation que le mouvement irrégulier du terrain dans les montagnes. A peine sorti de cette ville, je gravis de nouveau une montée assez rapide; je passe sous un immense rocher suspendu au-dessus du gave à une très-grande hauteur. Percé en forme de galerie, l'orifice qu'on a pratiqué et la voûte qu'on a creusée pour y construire une route aussi belle que commode, me rappellent, quoiqu'en petit, les sublimes ouvrages du Simplon et de la grotte de Naples.

Je découvre près de cet endroit un petit oratoire consacré à la Vierge, et deux inscriptions qui accompagnent ce solitaire et modeste monument, écrites en latin, et d'un style qui n'est rien moins que lapidaire par sa prolixité. J'ai eu à mon retour à Pau de fort anciennes traductions de ces deux inscriptions, que je vais

vous transmettre telles que je les ai reçues. Voici la première :

« Arrête-toi, passant; admire ce que tu ne vois pas, et regarde des choses que tu dois admirer; nous ne sommes que des rochers, et cependant nous parlons; la nature nous a donné l'être, et la princesse Catherine nous a fait parler; nous l'avons vue lisant ce que tu lis; nous avons ouï ce qu'elle disait; nous l'avons soutenue. Ne sommes-nous pas heureux, passant, de l'avoir vue quoique nous n'ayons pas d'yeux? Heureux toi-même de ne l'avoir pas vue! Nous étions morts, et nous avons été animés; toi, voyageur, tu serais devenu pierre. Les Muses ont érigé ce monument à Catherine, princesse des Français-Navarrais, qui passait ici l'an 1591. »

Voici la seconde :

« Dieu te garde, passant! Ce que tu vois, avait péri; mais la mort l'a fait renaître. Ne te plains pas de la vétusté qui a détruit le monument de la princesse Catherine, car l'injure du temps a été réparée quand ce marbre a été rétabli par les soins de messire Jean-de-Gaston, conseiller d'état, président au parlement de Navarre, et intendant-général des domaines du roi, de la justice, police et finances dans la Navarre, le Béarn, la Chalosse, le Bigorre et le Vic-Bil, l'an 1646. »

L'établissement thermal des Eaux-Chaudes, où j'arrive, offre non-seulement l'intérêt qui s'attache à tous ceux de ce genre par l'utilité dont ils sont à la santé, mais celui des souvenirs du

grand Henri, qui, avec d'autres princes souverains de Navarre, vint en faire usage, comme le prouvent plusieurs inscriptions.

On voit toujours avec une sorte de respect religieux les lieux qui ont été habités par des grands hommes. Leur demeure, les meubles qu'ils ont possédés, les traits que leur main a tracés, ce sont là autant de témoins qui vous les rappellent et vous invitent à les admirer : tels furent aussi les sentimens que j'éprouvai en entrant dans cet établissement.

Situées dans les profondeurs d'une haute montagne, ces eaux ont une température de 27 à 29° de Réaumur. Seize bains, que remplissent cinq sources toutes les heures, sont contenus dans une maison spacieuse, et satisfont aux besoins de deux cent cinquante à trois cents personnes qui y logent, ainsi que dans quinze ou vingt maisons basses qui les environnent et forment le village, lequel s'étend le long de la route qui conduit en Espagne. Mais là plus qu'ailleurs le nombre des baigneurs a été d'autant moins considérable cette année, qu'on y est plus près du théâtre de la guerre, parce qu'on craignait de voir incessamment commencer les hostilités.

Quoique le goût n'ait point présidé à la cons-

truction du bâtiment consacré à ces thermes, et qu'il n'offre point toutes les commodités désirables, l'activité des eaux, la fraîcheur et la grâce du paysage, les jolies promenades, y attiraient beaucoup d'étrangers; et les commerçans y avaient un avantage de plus, car ils se trouvaient sur la frontière et sur un passage très-fréquenté lorsque les communications n'étaient pas interrompues entre les deux États de France et d'Espagne.

Après avoir scrupuleusement visité cet établissement, je retournai avec mes compagnons à Laruns; et c'est là que notre troupe petite, mais bien choisie, se sépara, et que, se divisant par moitié, l'une retourna à Baréges par Lourde, et l'autre se dirigea sur Pau. Je partis avec cette dernière, désirant pousser mes excursions jusqu'à Bayonne.

Pour arriver à Pau nous traversâmes un pays véritablement magique. Fécondes, riantes et délicieusement situées, telles sont les campagnes que nous parcourions. La grande et belle route que nous suivons paraît être tracée dans un beau parc. De tous côtés on aperçoit dans le Béarn une grande industrie et beaucoup d'aisance. Les champs sont cultivés avec soin; les routes sont bordées d'arbres

couverts de fruits excellens. Une multitude de vignobles, de bosquets et de bois, annoncent, ainsi que les champs qui sont couverts de moissons riches et abondantes, la fécondité et la vigueur du sol.

La route suit presque toujours le torrent de Gavarnie jusqu'à la ville de Pau même, et la fraîcheur de ses eaux tempérait un peu l'effet brûlant des rayons du soleil; aussi ne fut-ce pas sans plaisir que nous revîmes le bel amphithéâtre que couvrent les différens édifices de la ville, parmi lesquels on distingue le vieux château, berceau de Henri IV.

Dans ma prochaine lettre je vous parlerai, ma chère cousine, de mon voyage à Bayonne.

LETTRE XIX.

Route de Pau, d'Orthez, Bayonne ; description de cette ville et de ses environs.

Vous n'attendez pas, ma chère cousine, que je vous parle encore de Pau, et que je vous redise dans cette lettre tout ce que je vous en ai déjà tracé. Je ne m'y arrêtai que le temps nécessaire pour prendre du repos, et je ne tardai pas à me mettre en route pour Bayonne.

En sortant de la ville, je passai devant ce village et devant cette chaumière où les premières années de l'enfance de Henri IV se sont écoulées. On revoit toujours avec une sorte de jouissance et de respect de tels monumens. Tout ce qui lui a appartenu intéresse vivement, et d'après cela vous ne vous étonnerez plus de mon goût pour les autographes des hommes célèbres. Lorsque je m'entoure de ces documens précieux, lorsque je les relis, je crois me trouver au milieu d'eux, et en les

lisant je crois les entendre, souvent les voir exprimer leurs pensées les plus secrètes, déposées dans le sein de l'amitié, et que la mort seule divulgue en brisant tous les liens de la vie.

Je possède plusieurs lettres de ce grand homme; elles sont toutes intéressantes, et font connaître son cœur, sa noble ame qui ne s'est jamais démentie; et je me fais une fête de vous les faire connaître lorsque j'aurai le bonheur de vous revoir.

Je passe successivement devant des châteaux, des villages, et devant plus d'un lieu mémorable. En traversant le ruisseau d'Herrère, on me fait voir la grande route qui conduit à Lescar, ville célèbre dans l'histoire des fastes du Béarn, et sépulture de ses princes. Je regrette de ne pouvoir aller saluer le tombeau de Jeanne, mère d'un héros, et grand homme elle-même. Je poursuis ma route; je traverse Orthez, dont je vous ai parlé plus d'une fois dans ma notice sur le Béarn. Déchue de sa grandeur, cette ville n'a plus qu'une population de sept mille ames. Elle n'en est pas moins riche par ses manufactures, par les produits agricoles de son territoire, et surtout par ses vins. Un marché renommé de bestiaux y attire une foule d'acheteurs. Des

teintureries, des mégisseries, des tanneries, la remplissent d'artisans, et les mines d'ardoise et de charbon fossile dont son territoire abonde, ajoutent à son bien-être et à son opulence industrielle, sans parler de ses fabriques de laine et de lin, et de la vente des grains ordinairement récoltés en abondance dans ses belles et fécondes plaines.

Ce fut ici que je rencontrai une foule d'ecclésiastiques espagnols réfugiés, des capucins et des moines de divers ordres, allant les uns à Bayonne, d'autres qui en venaient pour se rendre à Perpignan, où ils devaient se réunir aux armées de la Foi que l'on formait alors. La plupart avaient des armes; ils rappelaient par leur allure guerrière les soldats de Pierre-l'hermite. Un surtout se faisait remarquer par l'attirail d'un soldat armé, comme on dit, de pied en cap. Il me fit voir sous son épaisse robe deux énormes pistolets; il avait de plus un fusil à deux coups, et s'appuyait sur une canne à épée. Tous paraissaient animés de l'ardeur belliqueuse des saints héros du Tasse, et manifestaient hautement leur désir de voir la guerre commencer au plus tôt; mais ils avouaient en même temps qu'ils n'avaient point l'espoir du moindre succès, sans l'as-

sistance de la France, malgré la répugnance générale du peuple contre le gouvernement des cortès. Ils assuraient qu'une armée française, forte seulement de vingt mille hommes, serait suffisante pour former une contre-révolution, et que de toutes parts le peuple accourrait pour se joindre à ses drapeaux.

En sortant de la ville d'Orthez, on monte une côte assez longue, et l'on traverse le relais de Puyos, sur des pentes rapides qui se succèdent. C'est ici qu'on entre dans le département des Landes, qui se prolonge presque jusqu'à Bayonne qui appartient à celui des Basses-Pyrénées.

Enfin me voici dans Bayonne, où j'entre animé par la double curiosité de voir une ville nouvelle pour moi, et si digne d'être observée par son antiquité et les événemens dont elle a été le théâtre.

Située au confluent des rivières de la Nive et de l'Adour, toutes deux offrent à la navigation l'avantage d'un flux et d'un reflux. On voit par cela seulement combien sa situation topographique est favorable au commerce: aussi s'en fait-il un considérable dans ses murs. Elle est divisée en trois parties, deux desquelles s'appellent la grande et la petite ville,

et la troisième forme le faubourg appelé du Saint-Esprit, lequel est au-delà du dernier de ces deux fleuves. La grande et la petite Bayonne sont protégées par une enceinte fortifiée et un vaste fossé, mais qui est à sec; une citadelle très-forte, construite sur une hauteur, domine les trois parties de la ville. Tout cet appareil de défense militaire est dû au maréchal de Vauban, un des hommes dont la mémoire honore le plus la France, et qui illustra avec tant d'autres, pendant sa vie, le règne éclatant de Louis XIV. Bayonne passe avec raison pour une des places les plus fortes du royaume. Je parcours à la hâte la ville, et je n'y trouve aucun édifice remarquable, ni particulier ni public. Je recueille des détails sur l'étendue et la nature du commerce qu'on fait ici. J'apprends que les exportations se font principalement en draps fabriqués à Montauban, en toiles, en étoffes de Lyon, rubans, mercerie et quincaillerie du nord de la France, la plupart de ces marchandises allant en Espagne. Quant aux importations ou retour, elles se font en laines non-ouvrées, huiles d'olive, vins, fers et lingots d'or et d'argent. Mais tous ces échanges se trouvent considérablement diminués aujourd'hui, attendu l'état présumé de guerre où

sont les deux nations entre elles. Vous voyez par ces détails que le commerce de Bayonne est principalement de commission et de transit. Mais il est une branche des plus importantes du commerce, et d'une toute autre nature, que les Bayonnais doivent à leur industrie et à leur courage : c'est celle de la pêche de la baleine, par laquelle ils rivalisaient autrefois avec les Hollandais, les plus habiles pêcheurs de l'Europe. Ils commencèrent en 1605 ces courses périlleuses, au retour desquelles ils apportaient dans leur patrie les dépouilles du géant des cétacés, et ne craignaient pas, pour s'enrichir, de braver l'inclémence des mers polaires ; et, comme leur éloignement considérable de ce point du globe les obligeait de se débarrasser de leur proie, ce sont eux les premiers qui ont imaginé de réduire à l'état de liquéfaction la graisse de baleine, et à la convertir ainsi en cette huile d'un usage si fréquent et si nécessaire dans certaines manufactures et certains arts industriels.

Indépendamment de cet article important, on exploitait dans les forêts des Pyrénées des mâts destinés pour la marine royale, qu'on apportait à Bayonne, d'où ils étaient envoyés par mer à Brest. Cette branche d'industrie ex-

ploitée par le gouvernement, ne laissait pas de verser beaucoup d'argent dans Bayonne.

Cette ville portait jadis le nom de Lapurdum, mais elle l'a changé en celui de *Baia* et *d'Ona*, lesquels signifient en langue basque bonne baie ou bon port. En vain Samson a-t-il cru qu'elle était l'ancienne Acqua Augusta ou Tarbellica de Ptolémée; tous les géographes savent à présent que cette antique cité est aujourd'hui la ville de Dax.

La population qu'avait Bayonne autrefois, est ignorée; celle qu'elle possède aujourd'hui s'élève de 12 à 13,000 ames, sans compter les étrangers, qui sont souvent très-nombreux, et dont le nombre est considérablement augmenté par les Espagnols réfugiés, parmi lesquels on me fit voir le grand-inquisiteur, le général des capucins, le patriarche de Lisbonne, le général O'donnel, et beaucoup d'autres personnes marquantes. Déjà à cette époque on voyait des préparatifs immenses de guerre. La garnison était renforcée, et les précautions nécessaires étaient prises tant pour l'entrée que pour la sortie de la ville.

Tout ce qu'on sait des mœurs de cette ville dans le moyen âge, c'est qu'à la fin du neuvième siècle, sous le règne de Charles-le-

Simple, elle était encore livrée aux erreurs du paganisme et était le repaire des pirates de l'Océan. Les habitans adoraient le dieu Mars, divinité bien digne d'hommes qui ne vivaient que de rapine et de carnage. Mais le pape désirant voir se répandre, dans cette ville et ses environs, les douces lumières du christianisme, envoya conjointement avec le monarque français, saint Léon, archevêque de Rouen, afin de travailler à la conversion de ces peuples grossiers et barbares. Le saint archevêque ne balança pas à accepter cette mission sacrée, et à la remplir avec un zèle vraiment apostolique. Il parut dans Bayonne; il y prêcha avec une ardeur et une onction toutes saintes; il y baptisa un grand nombre de néophytes. Mais s'il réussit à en éclairer quelques-uns et à les convertir, d'autres se refusant à tout changement de religion et de croyance, et plus encore à quitter leurs habitudes de vol et de rapine, se saisirent de Léon, et lui tranchèrent la tête.

Le saint archevêque vit ainsi son auguste mission et la fin de sa vie couronnées par les palmes du martyre. C'est en commémoration de ce tragique événement, que la postérité reconnaissante a décerné à ce saint une ré-

compense digne des services qu'il rendit à Bayonne. Une procession s'y faisait tous les ans en son honneur le jour doublement saint de la Pentecôte.

Cette ville, bien que du second ordre, avait avant la révolution cinq couvens d'hommes et trois de femmes, et, joignant la tolérance à sa ferveur, elle comprenait aussi parmi ses habitans des juifs industrieux.

Dans les guerres nombreuses qui ont eu lieu entre la France et l'Espagne, cette dernière a tenté plusieurs fois de prendre Bayonne. La fraude et la ruse qui ne sont que trop souvent les auxiliaires de la guerre, furent deux fois employées pour s'en emparer (1); mais heureusement découverts avant la coupable exécution de leurs projets, les conjurés subirent le châtiment dû à la trahison et à la félonie.

Tout renommé qu'est le port de Bayonne, il est d'un difficile accès. Cependant une foule de marchandises s'y embarquent, et principalement les eaux-de-vie de la Chalusse, du Béarn et de l'Armagnac, qui par ce port trouvent un débouché immense pour divers pays de l'Europe.

---

(1) En 1095 et en 1651.

Bayonne possède, comme toutes les villes situées aux bords des fleuves, des promenades que leurs eaux embellissent. Celles qu'on appelle les *Allées marines*, forment la promenade la plus agréable, d'où l'on découvre de tous côtés la ville, les deux rivières qui l'arrosent, la mer, et enfin les cimes des Pyrénées.

Je fus frappé d'une espèce d'équipage, dont l'usage qu'on en fait est particulier à cette ville et à ses environs. On place un bât sur un cheval ou un mulet. Ces bâts ont de chaque côté des supports ou ailes ; on place dessus de petites chaises ou tabourets, sur lesquels, après avoir étendu des tapis plus ou moins élégans, se mettent deux personnes qui s'appliquent à établir le plus parfait équilibre dans les poids respectifs; l'un est le passager, l'autre le conducteur du cheval. On trouve de ces équipages au coin des rues et sur les places publiques. Ils y remplacent les fiacres ou les cabriolets de louage dont on fait usage dans d'autres villes. Cet équipage s'appelle *sacolet.*

Si les villes avaient à se glorifier des inventions qui, si elles sont utiles à la défense ou à l'attaque des empires, sont funestes à l'humanité, Bayonne doit se féliciter de l'invention

d'une arme à laquelle elle a donné son nom, et qui est si généralement adoptée dans toutes les armées.

Pendant le court séjour que j'ai fait dans cette ville, je me suis empressé de m'assurer, autant que j'ai pu, de la vérité d'un rapport que l'on m'avait fait sur la possibilité d'agrandir son commerce, et, par suite, sa prospérité : c'est que si l'on détruisait la barre qui présente un obstacle si difficile à l'entrée libre de son port, si l'on rendait l'Adour et le Gave de Pau navigables dans la plus grande partie de leur cours, et enfin si l'on construisait le canal projeté au lieu appelé *Pont long*, qui réunirait l'Adour à la Garonne, il ne serait pas douteux qu'outre les avantages qu'elle recueille déjà de son négoce tant intérieur qu'extérieur, Bayonne, en prenant le plus haut vol dans la sphère de l'industrie, ne devînt une des plus importantes places de commerce de l'Europe.

On ne quitte pas Bayonne sans aller dans ses environs contempler, non un chef-d'œuvre des arts, mais un monument de la nature. Je veux parler des grottes de Biaritz, qui sont près du village de ce nom, à deux lieues seulement de Bayonne, et sur le bord de la mer;

c'est dans ce village que l'on va prendre des bains dans la belle saison.

On parcourt un vallon profond et enfoncé, où la marée remonte à une hauteur très-considérable. Le vent du nord, déchaîné sur la mer, y fait, ainsi que celui d'ouest, un fracas épouvantable, en brisant avec une impétuosité terrible les lames de l'Océan contre des écueils qu'enveloppe une poussière humide qui les dérobe aux yeux des navigateurs. Les bords du rivage, tour à tour frappés et déchirés en tous sens par les flots, ne présentent, comme les flancs des montagnes qu'ont sillonnés les vents et la foudre, que des débris, des ruines, des crevasses profondes, lesquels, entassés les uns sur les autres, se changent en masses d'une forme aussi bizarre qu'elles offrent un aspect imposant et varié. Ces masses paraissent tantôt des édifices modernes, des tours gothiques, et tantôt des temples et des palais en ruines. D'autres se présentent sous la forme de ces ponts dont les arches sont jetées par la nature sur d'immenses précipices; et d'autres enfin des monts qui élèvent vers le ciel leurs têtes, les unes en forme d'aiguilles, les autres de dômes, et toutes imposantes par leur irrégu-

larité et leur grandeur. Rien n'est plus surprenant qu'un pareil dédale de créations et de ruines, où la nature nous montre réunis sa tombe et son berceau, un chaos et des ruines. On croirait voir le champ de bataille des Titans et leurs tombeaux, si l'écume poussée avec force dans les cavités de ces rocs ne venait animer la scène, en retombant, comme de la neige, sur les flots mêmes qui l'ont formée. Un bruit sourd est causé par le choc des vagues, et ce bruit, répété par les cavernes, semble sortir de dessous l'eau, et rend cette scène encore plus imposante.

Les rochers de Biaritz présentent dans leur substance au géologue et au minéralogiste, comme au botaniste et au naturaliste, dans leur végétation, des produits qui méritent d'être recherchés et observés par ces diverses classes de savans.

Composés d'une substance calcaire qui se réduit en sable très-fin, d'une couleur jaunâtre, ces rochers renferment une prodigieuse quantité de pierres numismales très-blanches, fort petites, et disposées sans ordre. Ces corps hétérogènes adhèrent fortement agglutinés avec la substance qui leur sert de base; et c'est à cause de cette adhérence qu'ils résis-

tent si puissamment aux vagues, aux vents et aux influences délétères de l'atmosphère.

Quant aux produits, la plupart marins, dont ces rochers se plaisent à revêtir leurs étranges et surprenantes formes, on trouve à leurs pieds des zoophytes, des radiaires ou étoiles, des mollusques, et une foule d'autres êtres qui semblent avoir été placés par la nature dans l'intervalle qui sépare les êtres doués de la faculté locomotive de ceux qui en sont privés; mais les naturalistes ne sauraient faire de plus abondantes moissons de ces produits singuliers, qu'alors que la marée s'étant retirée des cavités creusées par les vagues sous ces rocs mêmes, elle laisse à découvert, et exposés à leurs studieux regards, des espèces non encore observées, ou qui jusqu'ici ne l'avaient pas été avec assez d'exactitude.

Parmi toutes ces grottes, celle qui est décorée du nom de *chambre d'amour*, est la plus vaste et la plus connue. Tracée en forme de demi-cercle, elle a de trente-six à quarante pieds de diamètre; sa plus grande élévation est de cinq à six mètres à l'entrée : cette élévation diminue graduellement jusqu'au fond de la grotte, où la voûte vient toucher le sol. Toute cette voûte est tapissée d'une espèce de pâte

humide, et d'où il filtre continuellement de l'eau.

La grotte s'encombre peu à peu de sable, et ce n'est plus que lorsque la mer est basse que l'on peut y pénétrer. Il est probable qu'elle disparaîtra entièrement par les mêmes causes qui l'ont formée.

Depuis la grotte d'amour jusqu'au cap Saint-Martin, la côte s'arrondit dans la forme d'un demi-cercle. Ce rivage est à pic, et d'une élévation de quarante-huit à cinquante-six pieds. Dans quelques endroits il est coupé par des ravins étroits et profonds. Le sable, poussé par les flots, ne tardera pas, par une progression insensible mais certaine, à ravir aux tempêtes ce qu'elles avaient conquis : cette plage désolée n'offre qu'une glèbe infertile, sur laquelle errent en grand nombre des cancres qui abondent dans ces lieux.

Je retourne à Bayonne par la même route, et rien n'est plus triste ni plus monotone que le chemin qui conduit du village de Biaritz à la grande route de Saint-Jean-de-Luz. On ne voit que sables, bruyères et champs incultes, couverts d'une végétation maigre, qui peut à peine servir à la nourriture de quelques bestiaux.

Dans ma prochaine lettre je vous parlerai du château de Marac, où se sont passés de nos jours des événemens aussi importans que mémorables.

—

LETTRE XX.

Château de Marac. — Événemens importans qui y eurent lieu pendant le séjour de Napoléon et du roi d'Espagne.

Les édifices publics nous intéressent doublement, lorsqu'ils réunissent à la grandeur de leurs masses, à la régularité de leurs formes et aux genres divers de leurs ordres d'architecture, qui frappent plus ou moins nos regards, l'intérêt toujours puissant des souvenirs, lequel semble augmenter en raison des temps plus ou moins reculés où ils ont été construits. De-là le charme attaché aux monumens de l'Égypte, d'Athènes et de Rome, à ceux même du moyen âge, quelque gothiques qu'ils soient; mais lorsqu'à ces souvenirs se mêle la mémoire d'événemens récens qui ont puissamment influé sur la politique du monde et sur le sort des hommes, devenus alors éminemment historiques ces édifices appellent nos regards et fixent notre attention à plus d'un titre.

Tel est le château de Marac, qui n'est qu'à

une lieue de Bayonne. Bâti à une époque peu reculée, c'est moins à son ancienneté qu'il doit l'intérêt qu'il inspire, qu'à ce qui s'y est passé de nos jours. L'épouse de Charles II, roi d'Espagne, le dernier prince de la dynastie autrichienne qui régna sur cette Péninsule, fit construire ce château près de Bayonne. Cette princesse était de la maison palatine de Neubourg, et alliait admirablement la morgue espagnole à la fierté allemande, si le trait que l'on rapporte d'elle est vrai : on prétend que la dame d'honneur de cette princesse ayant eu la maladresse d'entrer la première dans le château de Marac lorsqu'il fut préparé pour en recevoir la maîtresse, dès ce moment la reine ne voulut plus l'habiter, uniquement par la raison qu'elle n'y était pas entrée la première.

Construit sur une éminence, il est remarquable par sa belle situation. Il appartenait à M. Pilot, riche négociant de Bayonne, enrichi par le commerce de Saint-Domingue où il possédait d'opulentes habitations, et qui a été lui-même député à l'Assemblée constituante. M. Pilot le vendit à Napoléon ; et c'est de cette époque que date la plus grande illustration de l'édifice; c'est de ce moment que son histoire se lie étroitement à ce que la France

et l'Espagne comptent d'événemens plus importans dans leurs fastes actuels.

Mais comme mes lettres ne peuvent vous offrir que des fragmens historiques, je ne vous donnerai point ici les détails des faits qui précédèrent en Espagne la révolution d'Aranjuez, opérée, comme vous le savez, en faveur de Ferdinand VII; révolution qui se fit par quelques troupes révoltées contre l'autorité de Charles III, et l'obligèrent d'abdiquer en faveur de son fils, élevant ainsi ce dernier sur le trône de son père.

Tout porte à croire que cette révolution eut lieu par la haine qu'inspirait généralement le prince de la Paix, dont l'ascendant funeste sur le malheureux Charles est généralement connu : la confiance sans bornes que ce prince lui accordait était telle que, cédant aussi à l'influence de la reine, il lui avait abandonné pour ainsi dire les rênes du gouvernement. On poussait même les soupçons jusqu'à prétendre que, nouveau maire du palais, il n'aspirait à rien moins qu'à monter lui-même sur le trône de son maître en faisant déshériter, par le faible Charles, le prince des Asturies et ses autres frères, et qu'il s'entendait avec la cour de France, qui avait envoyé le grand-duc de

Berg, à la tête d'une armée puissante, pour occuper, d'après un traité conclu à Fontainebleau, les places fortes de Saint-Sébastien, Pampelune, Figuières et Barcelone. Murat s'était déjà emparé de ces forteresses; il s'était avancé sur Madrid, et garnissait toutes les positions militaires qui commandent cette capitale.

Ce fut dans ces circonstances qu'éclata la révolution d'Aranjuez, à laquelle le peuple de Madrid donna le plus vif assentiment, et exprima à Ferdinand son désir de le voir dans ses murs. Ce prince céda à ses vœux, et fit son entrée dans la capitale, accompagné des ministres de son père, des grands du pays et de la garnison espagnole de Madrid, laissant son père et sa mère à Aranjuez.

Le grand-duc de Berg apprenant ces nouvelles, fit encore rapprocher ses troupes de cette ville. Bientôt après il parvint à faire éloigner la plus grande partie de la garnison espagnole de Madrid, et la fit remplacer par des soldats français. C'est ainsi qu'insensiblement il se rendait maître de cette ville et de la personne même du nouveau roi, tandis que d'un autre côté il faisait marcher des Français à Aranjuez pour servir de garde à l'infortuné Charles et à la reine son épouse. Mais aussitôt que toutes

ces mesures furent effectuées, les Français annoncèrent qu'ils ne pouvaient reconnaître Ferdinand pour roi d'Espagne, avant d'avoir reçu à ce sujet des ordres positifs de Napoléon.

C'est à cette époque que la politique du cabinet des Tuileries fut dévoilée. On ignorait encore à Paris la révolution d'Aranjuez et l'abdication de Charles, lorsque Yzquierdo, agent secret du prince de la Paix auprès du gouvernement français, envoya à ce puissant favori le projet d'une alliance entre la cour d'Espagne et celle de France.

Ces dépêches adressées au prince de la Paix, tombèrent entre les mains des nouveaux ministres du jeune monarque, et l'on ne tarda pas à en connaître le contenu. Dans ce traité secret, il s'agissait de céder à la France les provinces de la rive gauche de l'Ebre. L'Espagne devait recevoir en échange de la France, le Portugal dont elle avait déjà fait la conquête; mais dans le cas où le cabinet espagnol se refuserait à un tel échange, Bonaparte exigeait la concession d'une route militaire pour pouvoir communiquer avec le Portugal. D'après ce même traité, Charles devait prendre le titre d'empereur, et le mariage du prince

des Asturies avec une princesse de la maison de Napoléon était difinitivement arrêté.

Telles étaient les principales bases de cette négociation secrète, dont le prince de la Paix était le principal agent, et qui expliquait l'occupation des places fortes, l'entrée des Français dans la capitale, et le refus qu'avaient fait Murat et l'ambassadeur de France, de reconnaître l'élévation de Ferdinand et l'abdication de Charles; non moins que la demande qu'ils firent, accompagnée de menaces, de remettre à la disposition de l'empereur le prince de la Paix lui-même qui était arrêté. Ce prince ne dut son salut qu'à la fermeté de Ferdinand qui, en promettant de le faire juger, parvint à l'arracher des mains de la populace qui allait l'immoler.

Vous voyez par un tel état de choses, la triste situation dans laquelle se trouvait alors la cour d'Espagne menacée par le proconsul de l'empereur, qui se trouvait à la tête de dix mille hommes d'élite, avec son état-major à Madrid, cernée par quarante mille autres, toutes vieilles troupes aguerries aux combats, et pourvues de toute espèce de munitions, tandis que leurs rapports avec Bayonne étaient assurés par une chaîne de trente mille autres soldats disposés

en échelons; les places fortes de la frontière en son pouvoir, et le général Junot conservant la conquête du Portugal.

Que restait-il à l'Espagne pour se défendre? Trente mille hommes seulement de troupes de ligne disséminées sur toute la surface du royaume, jusqu'à ce que la nation elle-même se levât tout entière pour sortir de la crise cruelle dans laquelle elle se trouvait.

Déjà le peuple de Madrid, ce peuple d'autant moins accoutumé au joug étranger qu'il avait vu s'étendre celui de l'Espagne sous Ferdinand et Isabelle dans tout le Nouveau-Monde, et sous Charles-Quint dans la plus grande partie de l'Europe, murmurait et s'indignait de celui qu'on voulait lui imposer, et plus d'une de ces sanglantes scènes qui signalent le juste ressentiment des peuples, avaient préludé à la vengeance qu'ils brûlaient d'exercer sur les Français.

Cependant Ferdinand et son conseil jugèrent qu'ils devaient, unissant la prudence à la haine et dissimulant leur ressentiment, éviter une rupture et temporiser jusqu'à ce qu'ils eussent des moyens de résistance capables d'assurer la délivrance de la nation.

Madrid n'a que cent trente mille habitans,

dont quarante mille peuvent porter les armes. Quand même trois mille soldats restés dans la capitale se fussent joints à eux pour tenter un mouvement, que pouvait-on espérer d'une telle force contre l'armée française, aguerrie et couronnée de tant de lauriers à cette époque?

Nul n'avait encore pénétré les desseins ambitieux et secrets de Napoléon, lorsque Murat et l'ambassadeur de France annoncèrent au gouvernement espagnol le départ de l'empereur, de Paris, et son projet de se rendre à Madrid ; ils pressaient vivement Ferdinand d'aller au-devant de lui.

Le jeune roi et son conseil croyaient que, d'après le projet de son mariage avec une princesse de la famille de Napoléon, projet révélé par la découverte de la négociation secrète d'Izquierdo, Bonaparte, dont l'orgueil eût été flatté par l'espoir d'une telle alliance, aurait aussitôt reconnu Ferdinand comme monarque d'Espagne. Cette considération, et surtout l'impossibilité où il se trouvait de pouvoir résister à ses volontés, entouré qu'il était de troupes françaises et de surveillans vigilans, déterminèrent Ferdinand à se soumettre aux volontés de l'empereur et à accepter son invitation. Il partit pour Vittoria; mais à peine fut-il ar-

rivé dans cette ville, qu'il reçut une lettre de Napoléon qui l'engageait à venir jusqu'à Bayonne; et pour lui persuader d'entreprendre ce voyage, l'empereur l'assurait qu'il s'empresserait de le reconnaître roi à la place de son père, aussitôt qu'il serait arrivé. Le grand-duc de Berg et l'ambassadeur français lui donnaient les mêmes assurances; de sorte que le prince, de l'avis de son conseil, ne balança plus à quitter ses États et à se rendre à Bayonne.

Le chanoine Escoiquiz, qui faisait partie du conseil du roi, et l'accompagnait dans son voyage, prétend, dans l'exposé qu'il a publié, que Ferdinand dut d'autant mieux obtempérer à une telle invitation, qu'il eût été infailliblement enlevé par les troupes françaises rassemblées au nombre de plus de huit mille hommes dans Vittoria; et il ne balance pas d'avancer même, que les dispositions nécessaires pour faire cet enlèvement étaient toutes arrêtées, toutes faites; et c'était ainsi que de quelque manière qu'il eût agi, le prince placé sous la terrible puissance de l'homme qui voulait assurer à la France la possession de la monarchie universelle, vainement tentée par Louis XIV, devait succomber sous son ascendant victorieux, ses ruses et son audace.

Ce fut le 20 d'avril 1808, que l'héritier du trône des Espagnes, c'est-à-dire d'un royaume dont Philippe II disait avec raison que le soleil se levait et se couchait sur ses possessions, entra dans Bayonne, courba son front devant celui du soldat heureux qui régnait par le droit de l'épée et du génie sur l'empire français qu'il avait élevé au sommet de la gloire !

Mais à peine eut-il fait deux lieues sur le territoire français, que le prince apprit par ses agens, que Bonaparte avait irrévocablement arrêté d'enlever le trône aux Bourbons d'Espagne, comme il l'avait enlevé aux Bourbons de France. Il connut, mais trop tard, qu'un ambitieux, s'étayant à la fois de la force et de la ruse, promet toujours ce qu'il ne veut pas donner, et qu'il y a un intervalle immense de son langage à ses actions.

Cependant, aussitôt que Napoléon sut que sa victime était arrivée, voulant la couronner de fleurs avant de la conduire à l'autel du sacrifice, on le vit, déférant et empressé, quitter le château de Marac où il était logé, pour visiter Ferdinand, qui, après quelques heures seulement, s'empressa de lui rendre sa visite, accompagné de son frère don Carlos, du ministre Cevallos, des ducs de l'Infantado et

de San Carlos, et du chanoine Escoiquiz. Ils furent introduits dans le cabinet de Napoléon; mais bientôt après, tous furent congédiés, à l'exception du chanoine, auquel il manifesta le désir de l'entretenir en particulier.

De cette conversation importante que je ne vous dirai qu'en substance (1), il résultait que Napoléon ne pouvait, dans sa position, que s'intéresser au sort malheureux de Charles IV, légitime souverain de l'Espagne; que son abdication, faite au milieu de gardes séditieuses et d'un peuple révolté, indiquait assez qu'elle avait été forcée; que la présence des troupes françaises en Espagne pouvait autoriser à croire, non sans raison, qu'il avait pris lui-même part à cet acte de violence, et que son honneur l'obligeait à repousser un tel soupçon; qu'en conséquence il ne pouvait reconnaître Ferdinand, que lorsque Charles, qui lui avait envoyé une protestation contre son abdication d'Aranjuez, la renouvellerait librement. Que d'ailleurs les intérêts de son empire exigeaient que la maison de Bourbon, ennemie implacable de la sienne, perdît le trône d'Espagne, et

(1) *Voyez* les détails de cette conversation dans l'exposé d'Escoiquiz, page 107.

que cette mesure était dans l'intérêt même de la nation espagnole; que la dynastie nouvelle qu'il proposerait à l'Espagne, lui accorderait une bonne et sage constitution; et qu'une alliance étroite avec la France la garantirait de ce que pourrait tenter le seul ennemi qui était à craindre pour elle par sa puissance et son voisinage; qu'enfin Charles IV lui-même, persuadé de l'incapacité des infans à gouverner la monarchie dans des temps aussi difficiles, et d'éviter à ses peuples les malheurs qui les menaçaient, était prêt à lui céder solennellement tous ses droits. « Voilà ce qui m'a décidé, ajouta-t-il, à empêcher que la dynastie des Bourbons règne encore en Espagne; mais j'estime Ferdinand, qui est venu me voir à Bayonne avec confiance. Je veux traiter de cette affaire avec lui, afin de le dédommager de ce que ma politique m'oblige de lui ôter en Espagne. Si tout ceci ne convient pas à votre prince, il est libre de s'en retourner après que nous aurons fixé le terme de sa rentrée, et l'époque où les hostilités recommenceront. »

Ce discours était le préambule du projet que Napoléon devait bientôt après exécuter. Escoiquiz chercha dans une longue conférence à l'en dissuader par les argumens les plus clairs,

en lui représentant tous les malheurs auxquels il exposait l'Espagne non moins que la France. Mais ce fut en vain, et Napoléon le congédia après plusieurs heures d'entretien.

Le lendemain, Escoiquiz dut retourner auprès de l'empereur, qui lui ordonna d'instruire Ferdinand de ses intentions, en proposant à ce prince de sa part, en échange de l'Espagne, la Toscane entièrement indépendante. Il lui promit le produit des revenus d'un an de ce royaume pour son établissement, et sa propre nièce en mariage, en lui promettant sa protection et son amitié; mais que dans le cas contraire et l'hypothèse d'un refus de sa part, il s'entendrait avec son père, dont il obtiendrait la cession qu'il demandait, tandis que le prince et ses frères n'auraient aucune indemnité, et la Toscane resterait à la France. « D'ailleurs, dit-il à Escoiquiz, je veux conserver à l'Espagne l'intégralité de son territoire, ses lois et son indépendance, ses usages, et surtout sa religion: c'est là mon système, et je ne veux pas pour moi un seul village de ce royaume. »

Ce langage ne fut pas tenu seulement à Escoiquiz; Napoléon le tint ce jour même et les jours suivans à Cevallos, au duc de l'Infantado, et au duc de San-Carlos, qui l'entendirent soit

séparément, soit lorsqu'ils étaient réunis près de lui. Tous opposèrent les mêmes raisons, les mêmes argumens que ceux d'Escoiquiz, mais toujours inutilement. Escoiquiz eut des conférences avec l'archevêque de Malines, avec M. de Champagni et le général Savary, qui avait accompagné Ferdinand depuis Madrid; mais elles n'eurent également aucun succès.

Pendant la durée de ces négociations, Ferdinand ne voulant pas se diriger par ses propres lumières, dans des circonstances aussi difficiles, voulut s'éclairer de celles des personnes qui l'avaient accompagné. Il les réunit plusieurs fois dans son conseil, auquel il appela son frère l'infant don Carlos; mais ce conseil ne put jamais s'accorder, et il y régnait une grande diversité dans les opinions: toutefois la majorité crut toujours que l'empereur des Français ne demandait beaucoup que pour obtenir peu. Ces incertitudes cessèrent lorsque Napoléon sachant la prochaine arrivée de Charles IV dans Bayonne, fit appeler de nouveau, dès la veille de ce jour, le chanoine Escoiquiz, auquel il déclara qu'il renonçait désormais à traiter avec Ferdinand. Cette nouvelle foudroyante vint mettre un terme aux séances du conseil espagnol, qui revint alors de sa cré-

dulité pour ne plus éprouver que la confusion d'avoir pu supposer à Napoléon des sentimens modérés.

En effet, le vieux roi d'Espagne à peine arrivé, mande son fils devant lui, en présence de la reine et de Napoléon; il lui prescrit l'ordre de lui restituer la couronne et son trône, par un acte qui en constatât la cession solennelle, et qu'il devait signer avec ses frères; et cet acte devait lui être remis avant les six premières heures du jour suivant. Le monarque irrité, quitte envers son fils le langage toujours indulgent d'un père, et il menace Ferdinand de le faire traiter, en cas de refus, tel qu'un émigré rebelle, ainsi que les Espagnols qui l'ont suivi. Il se livre même au plus violent mouvement de colère lorsque Ferdinand veut lui répondre, et s'élançant de son siége, l'accuse, non-seulement de lui avoir enlevé son trône, mais d'avoir voulu, prince parricide, ravir le jour à son père.

Après un pareil mouvement et un pareil concert de volonté entre Charles IV et Napoléon, on sent bien que la cession exigée fut promptement signée. Charles ne tarda pas à s'en servir pour conclure le traité signé dans Bayonne le 5 mai 1808 entre le grand-maré-

chal Duroc d'une part, et le prince de la Paix de l'autre, et que le monarque espagnol ratifia ensuite, ainsi que Napoléon : ce traité, qui prouvait la faiblesse de l'un des contractans et l'audace de l'autre, portait que Charles IV déshéritait ses enfans de leur succession à son royaume, et le cédait avec tous ses droits à Napoléon.

Mais comme si, malgré la vigueur d'un tel acte, il eût fallu au nouveau possesseur de l'Espagne, un traité additionnel qui le corroborât, Napoléon en fit signer un à Ferdinand comme prince des Asturies, et à ses frères les infans don Carlos et don Antonio, par lequel ils renonçaient chacun en particulier aux droits de leur succession.

Le chanoine Escoiquiz et le grand-maréchal Duroc signèrent d'abord ce traité, qui fut ratifié par les princes espagnols, alors que, pour consommer leur malheur, ils passaient par Bordeaux, pour se rendre, dans un exil aussi long que rigoureux, à Valançay où ils résidèrent pendant tout le temps de leur séjour forcé en France.

Tels sont les événemens mémorables qui se sont passés dans Bayonne, et dans le château de Marac. Vous voyez que ce n'est pas sans

raison que je vous en ai vanté l'illustration et l'importance. Ces événemens ont été la cause primitive des malheurs de la France et de ceux de l'Espagne. Ils ont, les premiers, provoqué la chute de la puissance de l'une, et la vengeance de l'autre.

Mais il est temps de quitter cette ville et ses environs, car de quel intérêt peut-elle être après tout ce que je viens de vous dire? Cependant il faut que vous me suiviez encore un moment.

Je vais vous conduire à la petite ville de Saint-Jean-de-Luz, qui n'est qu'à six lieues de poste de Bayonne. Elle est située avec son port sur la rivière de Nivelle, dans un endroit marécageux dont l'air ne saurait être ni sain ni agréable. Le bourg de Libourre est vis-à-vis, et n'en est séparé que par le fleuve; mais ils sont réunis par un pont. Ces deux petites villes ensemble n'ont pas plus de trois mille habitans. Saint-Jean-de-Luz est toutefois, après Bayonne, la ville la plus commerçante de la contrée.

C'est là que séjourna le cardinal Mazarin pendant les négociations de la paix avec l'Espagne, tenues dans l'île des Conférences ou des Faisans. C'est dans cette ville aussi que

Louis XIV épousa Marie-Thérèse, infante d'Espagne.

Lorsque l'on quitte Saint-Jean-de-Luz pour aller en Espagne, on passe la Nivelle et l'on arrive à Orogne, dernière poste française. C'est là qu'après avoir traversé une plaine, on se trouve sur les bords d'un fleuve *ricco d'onore e povero d'acque,* comme l'a dit le Dante.

Ce fleuve est la Bidassoa, qui sépare les deux monarchies les plus puissantes de l'occident de l'Europe.

Je quitte enfin Bayonne, et je reprends la route de Pau, pour aller de cette ville à Tarbes, chef-lieu du département des Hautes-Pyrénées, ancienne capitale du Bigorre. Dans les lettres qui suivront celle-ci, je vous dirai tout ce que cette ville me paraîtra renfermer de curieux, de digne de vous être décrit.

LETTRE XXI.

Tarbes. — Description de cette ville, son origine; quelques notices sur l'histoire du Bigorre.

Pour me rendre de Pau à Tarbes, je suis une belle et grande route, et traverse un pays aussi beau que riche. Enfin j'aperçois du haut d'une des montagnes qui l'entourent, cette ville située au milieu d'une plaine fertile et étendue, riante et unie.

A la fécondité naturelle des terres méridionales, se joint ici cette habile culture qui ne semblerait nécessaire que dans les ingrates contrées du Nord. Des champs cultivés comme en Angleterre ou en Allemagne, des prairies arrosées comme en Suisse, enfin, au lieu des bornes en usage dans les autres pays pour signaler la division des propriétés, je vois des arbres croissant en tout sens dans les plus riches campagnes, et les protégeant de leur ombre en même temps qu'ils sont pour elles autant de dieux Termes. Je crois me retrouver

dans cette partie de l'Italie, où la naissance de chaque enfant est consacrée par la plantation utile d'un certain nombre d'arbres qui entourent leurs habitations, leurs champs, et les préservent des rayons brûlans d'un soleil ardent.

Je retrouve le vif et charmant Adour baignant Tarbes comme il baigne Bagnères, sa voisine, dont les ondes font mouvoir une foule de moulins et de fabriques, et n'égaient pas moins ces belles campagnes. Des collines riantes comme le fleuve, et fertiles comme les champs qu'il parcourt, ceignent le plateau de Tarbes, chargées qu'elles sont des trésors de Bacchus, comme la plaine elle-même qui s'étend à leurs pieds l'est de ceux de Cérès; tandis que du côté du sud, au-delà de la belle vallée de Campan, se présente dans toute sa majesté la chaîne des Pyrénées.

Tarbes, que j'avais déjà aperçu de loin dans l'une de mes précédentes courses, et dont je vous avais brièvement parlé dans une de mes lettres, offre une histoise trop intéressante, soit dans l'ancien âge, témoin de son origine, soit dans le moyen, témoin d'une foule de révolutions et de changemens politiques et civils dont elle a été le théâtre, pour que je

ne vous en trace pas rapidement les faits les plus importans, comme j'ai rappelé ceux qui s'étaient passés dans la plupart des lieux que j'ai visités. Un esprit aussi léger que le vôtre est solide, me dispenserait sans doute d'un tel récit, qui, je l'avoue, est aride pour les femmes occupées de choses plus agréables et moins utiles; mais ces faits portent le cachet du siècle qui en a été témoin, et sous ce rapport seul, l'histoire n'en saurait être assez étudiée. D'ailleurs ils se rattachent évidemment à tout ce que j'ai précédemment dit, et ne sont qu'un complément du cours historique que j'ai prétendu faire pour mieux mettre à profit mon voyage.

Je commencerai toutefois par vous dire ce qu'est physiquement et industriellement cette cité. Elle a près de huit mille habitans, tandis que la population de son département s'élève à près de deux cent mille; elle ne possède que peu ou point d'édifices publics; mais si elle compte beaucoup de maisons bâties en brique, elle en a aussi d'un marbre que produisent les Pyrénées; toutes couvertes d'ardoise, elles resplendissent sous le beau ciel de l'Hespérie : en effet, grâces au poli dont la nature a embelli ces feuilles bronzées, on dirait

que tous les toits de la ville sont d'airain. Mais si les édifices ne sont ni beaux, ni nombreux, comme je viens de le remarquer, les rues sont en revanche régulières et spacieuses, surtout celle qui s'étend d'un bout de la ville à l'autre. Des ruisseaux les parcourent et n'y entretiennent pas moins la fraîcheur que la propreté. Des boutiques remplies des produits de l'industrie locale, consistant en manufactures de toiles, en fabriques de verrerie, de poterie, de toiles, annoncent qu'elle est habitée par une population intelligente et active. Les ateliers de ces marchandises sont construits sur les bords de l'Adour, et on les voit soit en arrivant à Tarbes, soit en en sortant.

Cette ville possède d'ailleurs, en sa qualité de chef-lieu du département des Hautes-Pyrénées, tous les établissemens des villes du premier ordre, si elle n'en a ni les richesses ni le luxe. Un des plus beaux et des plus utiles établissemens de cette ville est sans contredit son haras. Quatre-vingts étalons s'y trouvent réunis pour servir à propager une bonne race de chevaux dans le pays. Au printemps, ces étalons sont conduits dans divers lieux appartenant au département, et les habitans s'empressent de profiter de la munificence du

gouvernement, qui ne fait payer que cinq francs pour chaque jument. Des primes sont accordées comme à Pau pour les plus beaux poulains, qui souvent sont rachetés par l'administration et sont élevés dans cet établissement.

Jadis capitale du fameux comté de Bigorre, Tarbes en portait le nom, qu'elle a depuis changé, sans que son histoire en assigne la cause. Quant à sa fondation, remontant à des époques qui se perdent dans la nuit des temps, elle est inconnue. Tout ce qu'on a pu retirer des ténèbres de ces temps reculés, pour l'instruction du nôtre, c'est que, comme la plupart des États de la Germanie et des Gaules, elle était plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui, et servait de ville centrale à une république dont les citoyens en âge de porter les armes se réunissaient au commencement de chaque année en assemblée générale. Un conseil de vieillards pris dans cette assemblée, dictait en forme d'oracle tout ce qu'on devait faire jusqu'à la nouvelle réunion. Ce conseil décrétait les lois, les impôts; il décidait de la paix ou de la guerre, et les citoyens se soumettaient à ses décisions sans appel; mais un chef reconnu pour être celui de la république, était

spécialement chargé de veiller à l'exécution des décisions de ce sénat, qui différait de celui de Rome en ce que l'âge, plus que la noblesse, en formait le patriciat.

C'est ici, c'est dans les élémens de ces républiques antiques, qui n'ont pas moins été la constitution politique des Gaules que de l'Italie, qu'on découvre des traces de l'existence des druides, ces prêtres aussi puissans que les mages d'Orient, les gymnosophistes de l'Éthiopie et les hiérophantes de l'Égypte et de la Grèce, quoique bien moins éclairés et moins humains qu'eux. Pontifes cruels, ils furent les inquisiteurs de l'ancien âge, et ne se montrèrent pas moins impitoyables que d'autres pontifes dans des siècles bien postérieurs. Ce n'était point par la bonté et les lumières qu'ils conduisaient les peuples, c'était par la terreur et les préjugés qu'ils les contenaient sous la verge de leur despotisme sanguinaire.

Le peuple pensait, d'après la tradition de ces prêtres, qu'il descendait de Pluton; et sans doute à cause de la ténébreuse existence de ce dieu, au lieu de compter l'année par le nombre de jours qu'elle renferme, il la comptait par celui des nuits. C'est ainsi que, différent de presque toutes les nations de la terre, qui

se sont plues à trouver leur père commun dans le ciel qui nous nourrit et nous éclaire, il le cherchait dans les enfers dont on nous menace, et où sont placés toutes les rigueurs, tous les supplices d'une vie criminelle et future; prédilection singulière qu'avait ce peuple pour un tel séjour! rien de moins propre sans doute à lui inspirer cette joie intérieure et ces vertus que l'on trouve dans ceux qui ont eu jadis pour croyance l'Élysée, et dans ceux qui de nos jours attendent, après leur vie, le Paradis.

Si Pluton était le Jupiter de cette fraction des peuples de la Celtique, Teutatès était leur Mercure, et, comme ce dieu, il présidait au commerce, à l'industrie et aux arts. Si nous en croyons les traditions, Teutatès était aussi sanguinaire que Pluton; et le sang humain était les seules libations de ses autels, les chairs palpitantes des victimes égorgées, les seules offrandes dignes de lui. Mais consolez-vous, ma cousine; si ce dieu ordonnait l'extermination des hommes, ce n'était que celle des brigands qui méritaient la mort.

Hèsus était le dieu de la guerre, et naturellement sanguinaire, puisqu'il présidait au carnage inséparable des combats; non-seule-

ment les bestiaux pris sur l'ennemi, mais aussi les prisonniers lui appartenaient. Enfin Taranès était chez eux le dieu du ciel, et c'est à ce titre qu'il était adoré par eux.

Voilà l'abrégé de la mythologie des Bigourdans, et vous voyez que leur polythéisme, comme celui des Gaulois ou des Celtes, s'écarte peu de celui des autres nations barbares jusqu'au christianisme, jusqu'à ce que l'évangile ait répandu la douceur de sa morale et ait opéré sur les peuples un changement dont l'humanité ne peut que s'applaudir, puisqu'il a adouci leurs mœurs, et créé en quelque sorte dans eux les vertus sociales. Qu'étaient les Gaulois avant que César les eût conquis et que les Romains eussent affermi leur puissance dans l'ancienne Celtique? Des Barbares qui différaient peu des Germains encore ensevelis dans leurs forêts profondes, et livrés tout entiers à de sanguinaires superstitions, qui, chez eux, comme chez les peuples les plus sauvages de l'Amérique, divinisaient la guerre et sanctifiaient ses fureurs, incessamment mises en pratique.

Selon les diverses versions de l'histoire, ce fameux Crassus, collègue de Pompée et de César, dans le triumvirat qui succéda dans

Rome à celui de Cinna, de Carbon et de Marius; ce Crassus qui, vainqueur de Spartacus, devint le plus riche et le plus avare des Romains, conquit le Bigorre en même temps que l'ancienne Gaule dont elle faisait partie, et, dans la suite, alla périr du glaive des Parthes, après avoir été proscrit et onze ans caché dans les antres des Pyrénées.

Mais fatigués plutôt qu'asservis, les vaincus ne se soumirent à la puissance romaine qu'après que Valérius Messala eut, sous Auguste, achevé de les vaincre: époque aussi malheureuse pour eux que favorable à leur vainqueur, qui vit son triomphe consacré par la huitième élégie de Tibulle son ami. Dès ce moment, le droit romain, politique, public et privé, succéda à celui des vaincus (1).

Ce n'est que vers le quatrième siècle de notre ère, que le christianisme fut établi dans le Bigorre; mais on voit un certain Antono-

(1) D'après les anciennes lois du Bigorre, le mari avait droit de vie et de mort sur sa femme et ses enfans. Il devait, en se mariant, mettre en communauté avec elle une partie de biens égale à celle qu'elle lui apportait. Il devait disposer sagement des uns et des autres, afin qu'à la mort de l'un ou de l'autre époux, ils passassent au survivant.



marius, nommé évêque de Tarbes, assister au concile tenu en 315, dans la ville d'Elvire en Espagne.

Bientôt les destins de cette cité vont changer, et soumise l'une des dernières au joug plus rigoureux des Romains, elle va passer sous celui de diverses hordes barbares, telles que les Vandales, les Huns, les Suèves, les Goths, les Sarrasins et les Normands, qui se succèdent sans cesse après s'être anéantis. Le Bigorre est plusieurs fois envahi, et n'est jamais abandonné par ses féroces vainqueurs, sans qu'ils y laissent les traces funestes de leur présence; ils détruisent jusqu'aux derniers vestiges de la civilisation romaine, malheur commun alors à toutes les provinces de l'empire, lorsqu'enfin s'élève sur ses ruines le royaume des Goths. Évarix, fils du grand Théodoric, s'efforce d'y introduire l'arianisme, et dès ce moment un nouveau malheur accable ce pays, respirant à peine des désastres précédens. Les persécutions pour les croyances religieuses y commencent, et les nombreux prosélytes qu'y avait faits l'église orthodoxe, sont impitoyablement poursuivis par les ariens. Les temples sont détruits, les pontifes égorgés sur les autels, et les supplices n'ont un terme, ainsi que les au-

tres maux qui affligent le Bigorre, qu'à la mort du fanatique Évarix (1). Alaric, son fils, gouverne par des maximes et des principes opposés à ceux de son père; et quoique arien comme lui, il sait, prince à la fois équitable et prudent, réconcilier la religion avec l'humanité, dont elle doit être d'autant moins séparée qu'elle n'est en principe que l'humanité même. Aussi grand que son homonyme, qui deux fois ravagea l'Italie et dévasta Rome, était barbare, ce roi fit à ses nouveaux sujets la part du sage; il gouverna les Goths, ses compagnons, par les lois décrétées par son père, et les Bigourdans indigènes ou les Romains d'origine par le célèbre code théodosien. Enfin ce prince, qui semble avoir connu la tolérance douze siècles plus tôt que l'Europe ne l'a adoptée, non-seulement permit la religion catholique dans ses États, tout en suivant lui-même l'arianisme, mais il la couvrit de l'égide de sa protection toute puissante, et autorisa les évêques à assister au fameux concile qui se tint dans la ville d'Agde, dans le Languedoc (2).

Mais ayant été défait par Clovis dans les

(1) En 484.
(2) En 506.

champs de Vouglé où il trouva la mort, les Goths franchirent les Pyrénées dans leur fuite, ne s'arrêtant qu'en Espagne, et débarrassant pour jamais le sol des Gaules et le Bigorre, qui pendant quarante et un ans avaient été soumis à leur puissance, mais que Clovis réunit à son empire.

Le Bigorre, comme toutes les provinces en-deçà des Pyrénées, ne jouit pas long-temps du calme qu'y avaient établi les armes victorieuses de Clovis. Sans vous fatiguer par des détails peu intéressans, et le récit de troubles de peu d'importance, je vais vous parler de l'époque où des nations nouvelles, victorieuses des hordes vomies par le Nord, s'élancent de l'occident de l'Afrique sur l'Europe; et déployant un étendard à la fois religieux et guerrier, associent au glaive les dogmes qu'elles ont juré de n'en jamais séparer, fondent à l'aide de cet homicide enthousiasme un empire qui s'étend des bords de l'orient, dans la belle et malheureuse Hespérie. Mais, il faut le dire, ces nations, alors dans le plus bel âge de la vie, dans leur saine et vigoureuse maturité, quelque barbare que puisse paraître leur projet de fonder la croyance par la force, brillaient cependant du double éclat des sciences et de la civilisation, du savoir

et du génie. Elles avaient fait succéder dans l'Espagne les lumières aux ténèbres et l'instruction à l'ignorance. Les arts l'embellirent tout-à-coup, d'une nouvelle architecture, d'une nouvelle musique; et si la durée eût été le partage de ces heureux efforts, les Maures eussent rendu à l'Afrique, comme à l'Asie, son ancien lustre, bien qu'obligés par la vaillance des Français et des espagnols, de sortir de l'Europe.

Enfin, au huitième siècle, ce peuple franchissant les Pyrénées, ayant un de leurs plus vaillans rois, Abdérame, à leur tête, le Bigorre fut un des premiers exposé aux ravages de cette invasion. Autant les Maures étaient doux pendant la paix, autant ils étaient cruels dans la guerre, et c'est de tous leurs vices celui qu'ils ont le plus constamment conservé jusqu'à nos jours. Ils dévastèrent, ruinèrent le Bigorre, et l'arrosèrent du sang de ses plus paisibles citoyens; d'où se portant sur le Languedoc, Bordeaux, la Touraine, ils ne laissèrent pour témoins de leur présence, que des cendres et des ruines. Abdérame renversait tout sur ses pas, lorsqu'il fut enfin heureusement arrêté dans les mêmes champs où Clovis avait vaincu les Goths. C'est à Vouglé, près de Poitiers, lieu doublement célèbre, que le père d'un des

plus grands monarques qu'ait eus la France, et héros lui-même, l'intrépide Charles Martel opposa une digue inébranlable au torrent des nations de l'Asie et de l'Afrique, réunies pour soumettre l'Europe au croissant qui, s'il l'eût envahie, aurait été probablement l'unique étendard flottant sur l'ancien monde. Victoire mémorable s'il en fut, et qui rappelant les souvenirs des triomphes de l'ancienne Rome, remplit l'ame d'émotions profondes; car l'Europe était en danger de devenir musulmane sans cet événement. C'est aussi après vous avoir cité une époque aussi glorieuse, que je crois devoir terminer cette lettre, pour vous laisser ainsi que moi méditer sur ses immenses et puissans résultats.

LETTRE XXII.

Continuation des événemens historiques du Bigorre.

Je vous ai dit dans ma précédente lettre l'heureuse issue de la bataille livrée dans les champs de Vouglé au maure Abdérame, et dans laquelle il périt lui-même. Les débris de son armée se réunirent dans les Pyrénées, où ils se concentrèrent, et parurent se maintenir quelque temps par l'appui de plusieurs forts qui étaient en leur puissance. C'est là que voulant venger leur défaite et leur honte, ces barbares se livrèrent aux excès les plus cruels envers les malheureux Bigourdans, qui, exaspérés par un tel traitement, se soulevèrent, coururent aux armes, et d'un commun accord choisirent pour commander leur armée, petite en nombre, mais forte par le courage, un de leurs citoyens nommé Méselin, connu par ses talens et par son audace.

Ce chef habile se rend digne de la confiance de ses concitoyens; il se met à leur tête, et

par d'habiles mouvemens force les Sarrasins de quitter leurs retranchemens, et de venir le combattre dans la plaine.

Les Bigourdans animés par la soif de la vengeance, non moins que par la haine qu'ils portaient à leurs oppresseurs, se précipitent sur ces barbares, secondent à la fois, par leur courage et leur impétuosité, les dispositions habiles de leur général; et le choc le plus violent ayant rompu les bataillons des Maures, ils ne peuvent résister aux citoyens qui défendent le sol sacré de la patrie. Les barbares fuient, jettent leurs armes, et sont taillés en pièces.

Méselin, vainqueur, est proclamé le sauveur de la patrie; il rentre dans Tarbes couvert des bénédictions de tout un peuple, qui le croyant inspiré de Dieu, le proclame saint; et conservant pour lui sa pieuse reconnaissance, il célèbre encore après dix siècles sa fête, et couronne de laurier et de roses sa statue tous les ans au retour du printemps (1).

(1) Méselin était né à Arcisac sur l'Adour. La statue de ce guerrier, en marbre, est dans le vestibule de l'église de cette ville qui l'a déclaré son patron. Sa fête se célèbre le 25 de mai de chaque année.

Voilà, ma cousine, un des traits d'histoire qui, pour être obscur, n'en est pas moins intéressant, comme vous le voyez; et bien que la chronique du lieu ait pu l'embellir, bien qu'elle ait peut-être trop vanté le digne citoyen qui en est l'objet, ce fait n'en est pas moins aussi flatteur à connaître qu'honorable pour le pays qui en a été le témoin.

Charlemagne en allant achever l'ouvrage de son père en Espagne, c'est-à-dire poursuivre les Maures, passa par le Bigorre, et y fonda l'abbaye de Saint-Savin, dans la vallée d'Argelez, dont j'ai déjà eu occasion de vous parler plus d'une fois.

Le Bigorre fut, à la fin du règne de ce grand monarque, érigé en comté, ainsi que diverses provinces de l'empire, et fut gouverné par une succession de comtes, jusqu'à ce qu'il échut à la maison de Navarre : ce qui plus tard, lors du règne de Henri IV, le réunit à la France.

Le premier des comtes du Bigorre, Eneco, justifia tellement par sa valeur l'espoir que les peuples avaient en lui, qu'ils le surnommèrent l'*Ariscate*, nom qui dans leur idiome est synonyme d'*intrépide*, de *téméraire ;* et de telles qualités ne tardèrent pas à se développer : mais

bientôt son ambition trouva à s'exercer sur un champ plus vaste.

Le Navarrais n'avait pu encore se soustraire au joug des Sarrasins, malgré les efforts de ses habitans. Il leur manquait un chef habile et intrépide. Ils appelèrent Éneco, en lui demandant de devenir leur roi; mais en exigeant de lui toutefois de respecter leurs anciens droits et coutumes; de ne faire la guerre, et de ne conclure la paix que du consentement des principaux habitans du royaume; de ne faire aucun changement notable : ils lui demandaient de plus de promettre qu'il ne rendraît la justice qu'assisté de trois Navarrais pour le moins, et de sept au plus; qu'il ne pourrait dépouiller personne de son bien sans un jugement de la cour, et que s'il venait à mourir sans avoir de descendans mâles, la couronne retournerait au peuple, qui en disposerait de nouveau par élection.

Éneco accepta ces conditions, et jura sur la croix et l'Évangile de les maintenir. Ce prince fut fidèle à ses sermens, et ne les transgressa jamais.

Avant de quitter le Bigorre, il s'en réserva l'hommage, tant pour lui que pour ses descendans, et c'est sur les clauses de cet acte,

que plus tard les rois d'Aragon ont appuyé leurs prétentions sur le Bigorre.

Éneco répondit entièrement aux espérances de ses sujets. Il chassa les Sarrasins de son nouveau royaume, et laissa en mourant une postérité qui conserva le trône de Navarre pendant l'espace de trois siècles.

On sait combien la France a souffert par la mollesse et l'incapacité des successeurs de Charlemagne. Les Normands y firent plusieurs incursions, portant avec eux le pillage et la dévastation dans ce malheureux royaume. Ils pénétrèrent même jusque dans le Bigorre, vers le milieu du neuvième siècle; et Tarbes succombant sous ce fléau nouveau, fut prise d'assaut, et vit périr ses maisons et ses palais, ses richesses et ses temples.

Ces barbares se préparaient à quitter ces lieux dévastés après s'être enrichis d'un butin immense, lorsqu'à cette vue le désespoir ralluma le courage abattu des vaincus. Ils se rappellent de quel secours Méselin avait été à leurs ancêtres; ils invoquent la protection de ce saint, marchent à sa voix qu'ils croient entendre les guider à la victoire, fondent sur les barbares au moment où ceux-ci étaient plongés dans le repos et la sécurité, les défont

complétement, et s'emparent de toutes les richesses dont ils les avaient dépouillés.

Vous savez que la plus mémorable, comme la plus fatale des époques du moyen âge, celle de l'institution de la féodalité, date des faibles descendans de Charlemagne. Ces princes aussi indignes du trône que leur immortel ancêtre en était digne, laissèrent en effet Charles-le-Chauve, le moins énergique d'entre eux, consolider ce système bizarre et monstrueux; et c'est de cette époque que datent aussi les comtes héréditaires du Bigorre.

On vit, dans le siècle suivant, s'unir à ce fléau, le dépérissement de l'agriculture et la dépopulation, qui en est le résultat : un autre malheur encore, ce fut la fondation d'une foule de couvens, asile de l'oisiveté et de la paresse, où des générations entières allèrent s'ensevelir sous prétexte de servir Dieu et d'invoquer sa miséricorde, tandis que ce n'était que pour se soustraire sans vocation aux devoirs et aux travaux que Dieu lui-même nous a imposés, pour y vivre dans la fainéantise, et à la charge de la société.

C'est surtout dans le Bigorre, qu'on vit les suites déplorables de ce fanatisme. Tous à l'envi se dépouillaient pour enrichir les cou-

vens, et les comtes furent les premiers à en donner l'exemple, en faisant de nouvelles fondations, et en accordant à d'anciennes des dotations excessives. Une telle prodigalité, dut nécessairement amener des troubles et des dissensions dans les familles et dans la province elle-même, qui se voyait frappée de stérilité et de langueur, tandis que les couvens s'enrichissaient sur les ruines de la fortune publique. Toutefois il en est de l'agonie des corps politiques comme de celle d'un individu lorsqu'il est bien constitué; elle est souvent le signal de son retour à la force, à la vie.

Les qualités qui distinguaient l'esprit des Bigourdans étaient surtout le respect des lois et le courage avec lequel ils défendaient leurs priviléges et leur liberté : nous allons en voir un exemple mémorable. La comtesse Béatrix, devenue souveraine du Bigorre, se permit de violer les coutumes et droits des habitans de la vallée de Baréges, et y vint elle-même (1) pour faire exécuter ses nouveaux règlemens; mais elle faillit d'être enlevée par les montagnards, qui prétendaient la forcer à leur rendre l'exercice de tous leurs droits. Béatrix

(1) En 1100.

fut informée assez à temps pour éviter cette attaque, quitta la vallée, et condamna les habitans à fournir quarante ôtages toutes les fois qu'elle viendrait dans la vallée pour faire lever les impôts; mais les Barégeois ne voulurent pas se soumettre à une telle décision, et la princesse dut céder. Bientôt après attaquée par ses voisins, elle réclama les secours des Barégeois, qui, profitant d'une circonstance si favorable pour eux, ne lui en accordèrent que lorsque Béatrix eut rétabli leurs anciens priviléges.

Centulle II, son fils, succéda à sa mère, et voulut venger un tel outrage : il entra dans la vallée à main armée; mais moins heureux que Béatrix elle-même, il fut repoussé par les montagnards, et ne dut son salut qu'à une prompte fuite. Dès-lors il fut obligé d'accorder aux Barégeois ce qu'ils demandaient toujours, leur réhabilitation dans leurs priviléges.

Le vicomte Pierre de Marsan, en épousant Béatrix, fille de Centulle, hérita de tous les droits de son père. Doué de plus de sagesse que son prédécesseur, tous les genres de prospérité signalèrent son règne. Il fonda la ville de Mont-Marsan, qui bientôt prit un accroissement rapide et uniquement dû aux avantages qu'il lui accorda. Son fils, Centulle III, fit cons-

truire le château fameux de Bidalos, et c'est tout ce qu'on peut citer de lui.

Ici nous touchons à une époque des plus déplorables de l'histoire de France, et l'on peut dire de celle de l'humanité, à l'époque où l'Europe vit de simples controverses dans les opinions religieuses, des différences légères dans les dogmes et dans les croyances, fomenter le funeste levain des dissensions publiques, allumer les torches de la discorde; temps malheureux sans doute, où le sang versé exigeait d'autre sang, où la persécution, le prosélytisme, marchaient une torche à la main, où, comme à l'époque de la fondation du christianisme, un nombre infini de martyrs périt dans les supplices. Je veux parler des temps où se forma la secte des Albigeois, prélude du protestantisme, qui renouvela en les élargissant les plaies que la chrétienté avait reçues de l'arianisme.

Il serait inutile de vous dire ce que personne n'ignore, quelle était cette secte si opiniâtrément poursuivie, si cruellement persécutée; mais ayant entrepris de faire le narré de ce que l'histoire du Bigorre contient de plus intéressant, je ne puis passer entièrement sous silence les malheurs que causa dans cette pro-

vince l'introduction de la doctrine des Albigeois. Cette doctrine ne s'y était pas moins répandue que dans les provinces du Languedoc, de la Provence et de la Gascogne, dont les habitans avaient presque entièrement abjuré les dogmes de l'Église romaine. Les habitans n'en furent pas moins poursuivis et punis que ceux des provinces voisines : le souverain pontife les traitant tous avec non moins de fureur que s'ils eussent été des musulmans, fit prêcher contre eux une croisade à laquelle Philippe-Auguste, un des rois de la mémoire desquels la France s'honore le plus, se trouva forcé de consentir contre ses propres sujets.

Le comte de Bigorre fut, avec les comtes de Toulouse et de Foix, le défenseur des malheureux Albigeois contre Simon de Montfort, qu'Innocent nomma pour commander les croisés. Pendant vingt ans que dura cette malheureuse guerre, les deux partis combattaient, inspirés par le fanatisme religieux; des flots de sang coulèrent au nom d'une religion de paix et de miséricorde. Quatre croisades, suspendues seulement par de courtes trèves, se succédèrent; et ce fut après un combat qui avait eu lieu à la prise de Béziers, que mettant le comble à la férocité que produisent l'ignorance et le fa-

natisme, un moine fondateur de ce tribunal sanguinaire, dont l'objet était de punir l'indépendance de la pensée, et auquel l'Église romaine a accordé le nom de saint, prononça ces terribles mots à Montfort, qui voulait faire grâce à quelques malheureux catholiques renfermés dans la ville : *Tuez, tuez-les tous ; Dieu reconnaîtra ensuite ceux qui sont les siens.* Enfin, fatigués et affaiblis par une telle guerre et par de tels malheurs, plusieurs princes, plusieurs seigneurs quittèrent le parti des opprimés en se retirant dans leurs foyers pour y ramener le calme et la paix. Gaston de Béarn, devenu comte de Bigorre, par son mariage avec Pétronille, héritière de Centulle III, suivit cet exemple, effrayé qu'il était des vengeances des ennemis des Albigeois ; il fit, par un acte solennel, sa rétractation, et demanda à être absous des excommunications lancées contre lui.

Mais ce qui cicatrisa enfin la plaie profonde faite à l'humanité et à la religion, qui en plaide le plus les saints droits, ce fut la rare équité, la bonté toujours ferme et toujours égale de Louis IX, de ce prince qui sembla ne monter sur le trône que pour y rappeler la bienfaisance et la justice. Il proposa une amnistie générale à tous les chefs

des Albigeois, à condition qu'ils abandonneraient leurs erreurs et se soumettraient à l'Église romaine. Fatigués de la guerre civile et des désordres qui en sont une suite nécessaire, ils n'hésitèrent pas à adhérer à de telles propositions : mettant toute leur confiance dans la parole du saint roi, ils se soumirent et signèrent la paix qui ramena le calme et la prospérité.

C'est ainsi qu'une secte nombreuse disparut à la voix de son roi, tandis qu'elle n'avait fait que s'accroître par les anathèmes et les plus horribles cruautés, et que trois croisades et une guerre sanglante et prolongée n'avaient pu l'anéantir.

Tels sont l'effet et la force de la vertu! tels sont les résultats de la sagesse et de l'équité.

LETTRE XXIII.

Continuation du même sujet.

Après le vif et souvent pénible intérêt qu'a dû vous inspirer ma précédente lettre, il est douteux qu'à la lecture de celle-ci, qui renferme la fin de l'aperçu de l'histoire de Bigorre, vous en éprouviez un pareil. Cette histoire n'est plus, en effet, que celle de la succession des princes qui ont possédé cette province, jusqu'à sa réunion au trône de Navarre. Je ne puis me dispenser de suivre le fil de ma narration ; mais je prendrai soin de l'abréger, en raison du plus ou du moins d'intérêt qu'elle me paraîtra devoir offrir.

Pétronille, héritière de Centulle III, épousa Gaston de Béarn, comme nous l'avons vu ; mais cet hyménée ne se fit point sans sacrifices de la part des époux : contracté sous les auspices d'Alphonse II, roi d'Aragon, tuteur de la comtesse pendant sa longue minorité, ce

roi exigea du souverain du Béarn, comme comte de Bigorre, l'hommage-lige en faveur du royaume d'Aragon, avec la clause plus dure encore que si Pétronille mourait sans postérité, les droits de la souveraineté du Bigorre deviendraient réversibles à sa couronne. Gaston mourant rétracta cet acte, non de sa volonté, mais de la nécessité. Son épouse, avide, à ce qu'il paraît, des liens de l'hyménée, ne tarda pas à former avec le comte de Cerdagne, petit-fils d'Alphonse, d'autres nœuds. Un divorce la ravit bientôt à son second époux, comme la mort lui avait enlevé le premier. Elle épousa alors Gui de Montfort, qui ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs, et auquel succéda Climar de Rançon, qui, succombant à son tour, céda sa place au seigneur de Cognac. Celui-ci mourut lui-même avant sa femme, qui avait eu cinq maris, et semblait n'en prendre que pour leur choisir des survivans.

Cependant Pétronille acquitta la dette que tout ce qui vit paie à la nature. Elle avait nommé Esquivat, son petit-fils, pour son héritier; et en cas de décès de ce dernier, elle avait désigné pour lui succéder Jordain son frère, et à son défaut Matta, fille de son dernier mari. Je ne balance pas à rapporter ici un trait de

Pétronille, qui peint son siècle, sa personne et son règne. Dans le même testament où elle s'occupe d'objets si importans, elle nomme aussi tous ses créanciers, et cite parmi eux son cordonnier, à qui elle devait dix-huit sous pour une paire de souliers dont elle avait fait présent à la reine d'Angleterre.

Mais la clause la plus importante de cet acte est sans contredit celle où elle déclara que depuis trois ans elle avait remis le comté de Bigorre au comte de Leicester, pour une rente annuelle de sept mille sous morlans; qu'elle le supplie au nom de Jésus-Christ de la payer régulièrement à ses exécuteurs testamentaires, ainsi que la somme de quinze mille cinq cents sous morlans qui lui est due pour arrérages.

Vous jugez bien, d'après les principes féodaux de ces temps, ce que dut devenir le Bigorre après la mort de sa souveraine. Pétronille n'avait eu de tous ses mariages que deux filles. La première, nommée Élis, était née de son troisième mari, Gui de Monfort, et cette Élis était mère d'Esquivat que Pétronille venait de nommer son héritier; la seconde, Matha, était fille du comte de Cognac, et avait épousé Gaston de Béarn.

Ce prince, aussitôt après la mort de la

mère de son épouse, ne balança pas à réclamer comme lui appartenant, le Bigorre, se fondant à cet égard sur l'illégitimité de la naissance d'Élis, mère d'Esquivat, laquelle était née pendant l'existence du second mari de Pétronille, et tandis qu'elle était dans les bras du troisième; par conséquent il le déclarait non-habile à succéder.

Gaston appuie les droits de sa femme d'une armée; Esquivat lui oppose celle que sur sa prière lui avait accordée le roi d'Angleterre, sous la condition expresse de lui faire hommage-lige du Bigorre, et de se déclarer son vassal. Ce différent fut néanmoins terminé après quelques hostilités, par le comte de Foix, qui, devenu l'arbitre des prétendans, adjugea à Esquivat le comté de Bigorre, en en détachant toutefois le pays de Rivière-Basse avec le vicomté de Marsan en faveur de Gaston.

Esquivat voulant enlever à jamais à ce prince tout espoir d'avoir le Bigorre, dans le cas où lui et son frère mourraient sans postérité, préféra s'engager à donner cette province au comte Simon de Leicester son oncle; et déjà, pour lui en assurer la possession, il lui livra Lourdes et Maurezains. Le donataire fut puni de ses propres bienfaits par celui qui en était l'objet; car

Leicester*, qui ne devait entrer en possession qu'après la mort des deux frères, prétendit de leur vivant même à l'investiture de ces États. Il prit les armes pour appuyer ses iniques prétentions; mais rougissant ensuite de son avidité et de son ingratitude, il y renonça, et rendit les places qu'il avait déjà occupées. Esquivat, rentré dans la paisible possession de son comté, nomma pour son héritière, à sa mort, sa sœur *Laure*, vicomtesse de Turenne. Ce testament alluma de nouveau les brandons de la discorde parmi les autres descendans de Pétronille; une foule de collatéraux avides disputèrent à Laure cet héritage, lorsque le roi d'Angleterre intervenant dans cette querelle, et prenant possession du pays qui en était l'objet, ne le rendit qu'après une sentence solennellement prononcée par des juges nommés pour examiner cette affaire, et par les états de Bigorre. Ils déclarèrent que Constance, fille de Gaston et de Matha, en était la légitime héritière.

De nouveaux débats ayant éclaté après cet arrêt, quelque équitable qu'il dût paraître, Philippe-le-Bel les étouffa en s'emparant de la province, et en la réunissant à sa couronne, malgré les protestations aussi fondées qu'elles fu-

rent inutiles des seigneurs et des états du Bigorre.

C'est à cette époque que l'ordre des Templiers, dont je vous ai rappelé dans une de mes précédentes lettres l'histoire et la fin funeste, ayant un nombre considérable de ses membres en Bigorre, qui y possédaient des biens et y avaient formé plusieurs établissemens, prix de leurs exploits en Palestine et des services rendus à la religion, furent tous arrêtés et conduits dans un même lieu où, jugés sans être entendus, et condamnés sans avoir pu légalement se défendre, ils furent, comme leurs frères de Paris[1], brûlés vifs, en exécution de la sentence rendue par le sénéchal de Bigorre. Douze d'entre eux crurent éviter la mort en s'enfuyant dans les Pyrénées; mais bientôt découverts et arrêtés, ils eurent, comme je vous l'ai déjà dit, la tête tranchée à Gavarnie.

Ne vous imaginez pas que là s'arrêtent les vicissitudes du Bigorre. Vous savez trop que les États comme les individus sont soumis à d'éternelles inquiétudes. Soixante ans après sa réunion à la France, on vit cette province, par le fatal traité de Bretigny, composer une partie de la rançon du roi Jean, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, et tomber au pouvoir des An-

glais (1). Édouard promit, en prenant possession de leur pays, aux Bigourdans de conserver religieusement leurs libertés et leurs priviléges; mais cette promesse fut bientôt oubliée; les agens du roi d'Angleterre, bien loin de la maintenir, accablèrent ce malheureux pays de vexations, et l'oppression fut telle que les habitans ne pouvant plus la supporter, se soulevèrent en masse et offrirent de se soumettre au roi de France Charles V; la seule ville de Rabustens resta fidèle aux Anglais.

Une telle révolution eut tout le succès qu'un peuple malheureux et brave en attendait. Charles fut aussi modéré, aussi généreux que sa réputation de sagesse donnait lieu de l'espérer. Il justifia autant la confiance des Bigourdans qu'Édouard l'avait trompée. Charles accepta leur hommage, et quelque temps après fit confirmer leurs priviléges et leurs libertés par le duc d'Anjou, qui vint en Bigorre pour s'emparer de Lourdes; mais ne pouvant réussir dans son entreprise, il dut se retirer sans prendre le château, et eut la cruauté, en s'en allant, de brûler la ville.

Si l'on excepte le court intervalle de temps

(1) En 1369.

pendant lequel le Bigorre appartint aux Anglais, par suite du traité de Bretigny, les Français le possédaient depuis cent vingt-cinq ans, lorsque, détaché de nouveau en vertu d'un arrêt du parlement de Paris, lors de l'avénement de Charles VII au trône, il devint le prix des services rendus par Jean, comte de Foix, au monarque français, qui chassa le prince d'Orange du Languedoc, et remit sous l'obéissance du pape le comtat Venaissin. Le souverain pontife voulant témoigner au comte de Foix sa reconnaissance, obtint par ses démarches auprès du roi, que le Bigorre, dont Philippe-le-Bel avait dépossédé ses ancêtres, lui serait restitué; et c'est ainsi que cette province fut de nouveau annexée au Béarn.

Lorsque Jean, comte de Foix, vint en prendre possession, il combattit les Anglais qui y restaient encore, les chassa et leur enleva le château de Lourdes.

Gaston son fils hérita des États de Jean et de sa valeur, et continua la guerre contre les Anglais; il les battit, les força de quitter Mauléon, Soules, Hartingues, Albret, Guiche et Bayonne, et prit d'assaut Cadillac. C'est à la prise de cette ville, qu'accordant la vie aux Anglais qui la défendaient, il fit punir de mort tous

les Béarnais qu'il trouva sous les drapeaux ennemis. Digne en tout de cette race de héros de la maison de Foix, parmi lesquels même il brille, il rétablit sur son trône le roi de Navarre, père de son épouse, qui en avait été chassé par son propre fils. Enfin il termina lui-même sa brillante carrière à Roncevaux (1), couvert d'honneur et de gloire. Cette époque, douloureuse par la perte d'un grand homme, devint brillante toutefois par les suites qu'eut cet événement. Éléonore succéda à Jean, roi de Navarre; elle mourut bientôt après elle-même, et cette couronne fut jointe, ainsi que le Bigorre, à la possession du Béarn, en faveur de François Phœbus, petit-fils du dernier comte de Foix; circonstance qui occasiona l'indivisibilité de ces États, et qui fit que les rois de Navarre restèrent pour toujours comtes de Bigorre.

C'est à cette époque que je terminerai mon récit historique sur cette province. Incorporée depuis au Béarn, elle cessa d'être isolée et de fixer spécialement l'attention. D'ailleurs vous vous rappellerez que tous les événemens arrivés postérieurement dans ce pays, jusqu'au

(1) En 1472.

moment où il fut, avec le Béarn, réuni sous le grand Henri à la couronne de France, vous ont été fidèlement rapportés dans les lettres que je vous ai précédemment écrites de Pau.

LETTRE XXIV.

Route de Bagnères de Bigorre à Saint-Gaudens. — Vallée de Luchon. — Ville de Bagnères-de-Luchon. — Vallée d'Arboust. — Val de Lasto. — Lac de Séculejo, etc., etc.

De retour de mes courses dans les monts que la fille de Bebrix, la belle Pyrène, illustra par ses malheurs et ses amours, et auxquels elle a donné son nom; et le terme de notre séjour à Baréges approchant, je voulais encore, avant de quitter ces montagnes, visiter un établissement qui n'est pas sans célébrité, et l'aimable lieu où il se trouve placé. Ainsi, consentant sans peine à prolonger encore de quelque temps notre séjour dans les Pyrénées, nous allâmes passer quelques jours à Saint-Sauveur, à Cauterets et à Bagnères de Bigorre, pour revoir ces lieux intéressans avant de les quitter peut-être pour toujours. Cette fois, au lieu de nous enfoncer de nouveau dans les vallées, les gorges et les chaines de montagnes, partis de Bagnères de Bigorre nous suivîmes la grande

route qui traverse la ville de Saint-Gaudens, dont le nom peint la délicieuse situation. Nous admirâmes l'heureux choix de sa position, qui est aussi agréable qu'elle est importante, puisqu'elle est regardée comme la clef de cette partie élevée des Pyrénées. La Garonne, grossie des eaux de la Neste, baigne ses murs, et ne les embellit pas moins qu'elle n'est utile par la fécondité qu'elle verse dans ses environs.

Nous quittons bientôt Saint-Gaudens, qui n'est qu'à sept lieues de Bagnères-de-Luchon. Le village de Bertrin est le dernier relais; et de là on commence de nouveau à gravir et à s'enfoncer dans la chaine des Pyrénées. La chaussée est belle et très-pittoresque. On tourne constamment les montagnes, on suit leurs directions, et de tous côtés on découvre des points de vue nouveaux, les uns plus ravissans que les autres. C'est de cette route que j'ai aperçu pour la première fois les *Montagnes-Maudites*, dont je ne tarderai pas à vous parler, lorsque je me serai plus rapproché d'elles. L'entrée de la vallée de Bagnères-de-Luchon est tout-à-fait singulière. On y pénètre comme par une porte, et dès qu'on en a franchi le seuil, elle paraît dans tout son éclat, dans toute sa magnifi-

cence. La petite ville de Bagnères est assise au centre de cette belle vallée de Luchon, près du lieu où les eaux fraîches du Go se mêlent à celles de la Pique, non moins pures et non moins vives.

La beauté, l'éclat du paysage dans lequel cette ville est placée, est tel que, même sans l'établissement thermal qui l'enrichit, les étrangers y viendraient contempler tout ce qu'on y voit de riant et de doux, et y jouir de l'extrême salubrité de l'air. Les habitations des baigneurs sont, pour ainsi dire, séparées de la ville; les maisons qui leur sont destinées sont bâties sur les côtés d'une allée longue et touffue que forment les plus beaux arbres. Douze cents habitans trouvent dans Bagnères-de-Luchon, sans compter les baigneurs, le plus charmant comme le plus salubre asile, surtout dans le temps de la floraison; et, ce qui ajoute au bien-être, à l'aisance dont ils jouissent, dans nul autre lieu des Pyrénées on ne peut se procurer une meilleure qualité des comestibles à un prix plus bas; enfin, aussi heureux que ceux de Baréges sont misérables, l'hiver même ne saurait les chasser du pays, tant y est douce la température, les années même où l'hiver est très-rigoureux ailleurs.

C'est au bout de l'allée dont je viens de parler, que sont placés les thermes de la seconde des Bagnères, qui ne le cède point en beauté à son homonyme, si même elle ne l'emporte en divers points. Là, comme dans un temple auquel l'allée servirait de colonnade, s'élève cet édifice d'un style simple, mais grandiose, vaste et solidement bâti. Plus de soixante baignoires, toutes de marbre, le remplissent. Elles réunissent l'élégance à la propreté, la première des conditions dans un pareil établissement. A ces baignoires, placées dans des cabinets remarquables par leur agrément, ajoutez des douches non moins utiles, qu'on applique dans des salons spacieux. Diverses sources d'eaux de différens degrés de chaleur alimentent en grande abondance tant ces baignoires que les douches. Disposés avec art, leurs canaux se prolongent, se croisent, afin de mélanger les fluides selon le besoin du malade et l'ordonnance du médecin. Les plus chaudes de ces eaux bienfaisantes sont de cinquante-deux à cinquante-trois degrés du thermomètre de Réaumur, et l'on juge d'après cela à quel point s'élève leur incandescence. Tour à tour appliquées isolément ou confondues entre elles, ces eaux opèrent diverses cures. Il en

est de plus tempérées, qui, si elles contiennent moins de calorique, n'en sont pas moins salutaires. Claires et limpides, elles n'offrent à l'odorat comme au palais rien de repoussant.

Mais indépendamment de cet établissement fondé et entretenu par le gouvernement, il en est d'additionnels, entretenus par des particuliers, qui sont loin d'être aussi bien administrés et aussi commodes que les autres.

Voilà ma visite à Bagnères-de-Luchon faite, ma cousine. Mais n'en ferai-je pas une dans ses charmans environs? Outre que ce serait déroger à l'usage établi par tous les voyageurs, et que je n'ai pas moins pratiqué qu'eux dans toutes les autres villes des Pyrénées, j'en serais puni par la privation de la vue des promenades les plus jolies de toutes celles qu'on admire. Recommençons-les donc encore ces délicieuses excursions où tout, jusqu'à la fatigue, est joie, santé et plaisir. Mais quelle sera la première de mes promenades? Tout m'annonce qu'elles seront plus riantes, plus variées les unes que les autres, et je ne suis embarrassé que du choix. Je me décide pourtant, et je me dirige sur la vallée d'Arboust, le val de l'Asto et ses célèbres lacs.

Je sors donc de la ville de Bagnères; et je marche en longeant une belle allée d'arbres qui projettent une ombre épaisse et bienfaisante, sur les bords de la rivière de Go, que je remonte pour entrer dans la vallée d'Arboust. De jolis villages, pittoresquement placés sur la rive gauche de ce torrent, frappent d'abord ma vue; de gras pâturages couverts de troupeaux me réjouissent et se font voir aussi sur l'autre rive, tandis que descendant des lieux adjacens, et roulant dans des gorges qui se croisent et se multiplient, des ruisseaux apportent à ce gave le tribut de leurs flots limpides. L'ensemble de ce paysage n'est pas moins séduisant que les détails et les accessoires.

Mais il en est souvent des belles campagnes comme d'un beau jour qui, vers le soir, voit son éclat se ternir par la nuit qui s'approche, et couvre de ses ombres tous les objets environnans : plus je m'avance dans la vallée, moins l'éclat de la végétation est vif; et déjà s'offrent sous un aspect moins riant ses formes et les diverses teintes dont elle se colorait. J'aperçois le village d'Oo, qui occupe l'une des extrémités de la vallée, et tout m'annonce que je passe d'un lieu doux et riant dans un

lieu agreste et sauvage. Situé, comme je l'ai dit, au fond de la vallée, et bâti dans un creux en forme d'entonnoir, entouré de sombres et hautes montagnes et de rochers, ce village me rappelle Sulmone, cette ville qui donna naissance à l'auteur de l'Art d'aimer. Il fallait le souvenir d'un des poëtes qui connut si bien cet art parce qu'il éprouva le sentiment qui le fait naître, pour adoucir à mes yeux l'aspect d'un pareil lieu. Oui, ma cousine, Oo est situé, comme la Sulmone des Abruzes, comme cette Sulmone qui, malgré l'austérité de son site et l'aspérité des monts qui l'environnent, a produit la plus belle imagination poétique que l'antiquité ait vu briller après celle d'Homère et de Virgile.

Des monts immenses et tristes dominent ce village, et l'on dirait à leur aspect aride, à leur couleur sombre, qu'ils sont la limite qui sépare la vie du néant, et le monde ordonné de l'antique chaos. Aucune issue, aucune ouverture ne se présentent, et l'on est tenté de retourner sur ses pas, lorsqu'enfin, après avoir traversé le village, on aperçoit au midi une gorge qui, s'unissant à la vallée que je viens de quitter, conduit dans le val de Lasto. Mais avant de quitter Oo, je m'arrête pour contem-

pler le torrent qui, couvert d'écume, vient tomber en bouillonnant dans la plaine, baigne les murs du village, et, par la violence de son cours, augmente encore la sévérité du site : c'est là qu'il ajoute au nom que porte sa source lointaine celui de Go, sous lequel j'avais d'abord fait connaissance avec lui.

Le val de Lasto, d'un genre éminemment pastoral, offre les sites les plus agréables, mais qui s'assombrissent peu à peu, comme ceux du val précédent. Des arbres touffus ombragent le sentier que l'on suit en côtoyant le Gave : les troncs colossaux et les rameaux gigantesques des frênes et des chênes, donnent une ombre profonde qui répand au loin la fraîcheur et invite au repos. On y voit aussi l'arbre de Cérasonte ou le cerisier, mêler au printemps ses fruits vivement colorés au verd du feuillage, et former avec d'autres familles de grands végétaux, des voûtes et des bosquets, tandis que d'immenses tapis de verdure, étendus du sommet des monts jusqu'à la base, offrent une couche embaumée. Cependant le paysage devient par degrés moins riant, et plus on s'élève en gravissant les flancs des montagnes, plus il devient austère. L'aridité succède à la fécondité; bientôt des

ravins profonds, d'énormes éboulemens semblent vouloir s'opposer à votre marche. Partout l'image de la désolation et d'une continuelle destruction : ce n'est qu'après une route, qui paraît d'autant plus longue qu'elle est triste et solitaire, que j'atteins le fond de la vallée, dont la forme est en demi-cercle, telle que celle de presque toutes les autres dans les Pyrénées, sans que pour cela on puisse accuser la nature de monotonie. Mais si j'avais pu m'arrêter pour faire un peu de botanique, ou pour dessiner quelques-uns des sites à travers lesquels je passais, à coup sûr j'aurais trouvé cette route moins longue.

La fin de la gorge s'offre taillée en pic, muraille immense, sur laquelle pourtant, comme l'art dans un parterre, la nature a fait croître des arbres, et qu'elle a couverte de mousse et de verdure. C'est du haut de ces rocs, que le Gave s'élance, roule, écume, et tombe avec fracas, étourdi lui-même de sa chute, dans l'abîme, au sein duquel il se précipite. C'est là que, pour aller plus loin, il me faut entrer dans un étroit sentier, à peine visible, tracé en spirale sur la montagne remplie d'aspérités; je glisse à chaque instant, courant le danger de faire la même chute que le

Gave lui-même. Je rampe, non sans difficulté, avec mon guide, qui, accoutumé qu'il est à de telles courses, m'assiste de sa main secourable. Plus haut s'offre un gazon qui, s'il sourit à la vue, est périlleux pour quiconque le foule, parce que glissant on ne peut y imprimer ses pas sans danger. Le Gave divise dans cet endroit ses eaux, en une foule de branches qui se réunissent plus bas. Ici il envahit lui-même le chemin, qui se rétrécit, et n'offre plus qu'une corniche à peine tracée dans le roc. Les obstacles se multiplient, ils s'accroissent à chaque pas : qu'il survienne une pluie, et ce lieu devient impraticable ; que l'ouragan y gronde, entraînant avec lui des masses de rochers, détachées dans sa course, le voyageur court les plus grands dangers. Enfin je sors avec mon compagnon, de ce lieu si menaçant, comme Thésée lorsqu'il sortit du fameux labyrinthe ; mais plus adroits, nous n'avons pas besoin du fil qu'il dut à la tendresse d'Ariane, pour franchir cet amas de rocs et parvenir au sommet de la montagne, précédés par le bruit et les mugissemens de la célèbre cascade qu'il me tardait de voir, mais que les montagnes cachaient encore à ma vue. C'est là que, pour nous dédommager de nos fatigues, la nature

nous réservait le plus vaste comme le plus beau des spectacles.

Devant nous se présente un vaste amphithéâtre dominé lui-même par des sommets immenses, d'où se précipite avec violence une cascade formée par toutes les eaux du lac d'Espingos, qui viennent se décharger perpendiculairement dans le lac de Seculejo que je n'aperçois pas encore, mais auquel je tâche de parvenir en remontant une espèce de tertre, que la nature semble avoir élevé exprès pour affermir la digue qui retient cette vaste masse d'eau.

Je franchis enfin cette faible montée, et je me trouve sur les rives d'un des plus beaux lacs que l'on puisse voir à une si grande élévation.

La forme de ce lac superbe est celle d'un ovale régulier; il est entouré de montagnes escarpées, excepté du côté par où j'ai pénétré : là les eaux sont retenues par une digue naturelle, sur laquelle je me trouve ; mais à son extrémité elles se sont creusé elles-mêmes une issue pour s'échapper de l'élégante prison dans laquelle elles sont renfermées. Dans tout le reste du circuit, les pentes des montagnes les contiennent, et plus les monts s'éloignent de la

digue, plus ils grandissent en élévation et deviennent roides. Ils sont parfaitement à pic, dans l'endroit où la cascade d'Espingoz tombe perpendiculairement d'une hauteur de plus de huit cents pieds dans le magnifique bassin de Seculejo, qui, d'après le savant M. Ramond, embrasse un carré de deux cent mille toises; et le volume de ses eaux est si considérable, qu'elles suffisent pour alimenter un lac d'une telle dimension.

En vérité, quoique ces lieux n'aient pas la sublime originalité du Marboré, duquel je me suis plu à vous parler, ils me rappellent ce monument hardi de la nature, mais sous un point un peu différent; dans celui-ci, elle semble s'être uniquement appliquée à nous prouver que même en se jouant elle enfante des prodiges. Et combien le moment était propice pour contempler de pareilles beautés! Figurez-vous un ciel éclatant du plus pur azur, la plus fraîche et la plus belle matinée, un soleil étincelant qui réchauffait l'atmosphère, enfin un calme et un silence dans toute la nature, on ne peut plus convenable pour la contemplation de ce grand et admirable tableau; vous aurez une idée juste de l'effet durable et profond qu'il a produit sur mes sens.

Il n'est pas étonnant dès-lors que le lac de Seculejo attire, par un charme attaché à la singularité et à la beauté du spectacle en lui-même, ainsi que du site qui l'environne, les voyageurs, les curieux, les savans que les Pyrénées appellent dans leurs agrestes et paisibles retraites. On vient le voir pour y admirer un chef-d'œuvre de la nature, comme ailleurs on va voir les chefs-d'œuvre de l'art; et les beautés de la nature, les premières dans l'ordre de la création, sont, sans contredit, au-dessus de celles qu'enfante le génie, qui ne peut que les imiter, et qui a la gloire de les reproduire.

Lorsqu'enfin on s'arrache à ce beau spectacle, et qu'on se remet en marche pour aller visiter les sommités élevées qui sont au-dessus du lac, on prend ordinairement la direction du sentier qui parcourt les pentes orientales de l'enceinte du lac, et traverse des rochers, dont les brisures forment des espèces de degrés qu'on nomme ici *scala*, et qui dans le fait sont une espèce d'échelle.

Ce sentier paraît très-dangereux de loin, car rien ne garantit du côté du lac; il ne l'est point cependant, quoique pénible à gravir. Il conduit au-dessus de la grande cascade, vers

un ravin qui débouche dans un autre plateau beaucoup plus sauvage encore, et qui est au pied de l'Espingoz.

Singulière et pourtant aimable loi des contrastes! c'est ici plus qu'ailleurs que je reconnais votre puissance et votre charme! Après avoir parcouru ces sentiers, je vois le beau site que je viens de m'efforcer de peindre, changer d'aspect, et soudain la nature oppose à ses grâces, à sa fraîcheur, à sa beauté, tout ce qu'elle a de triste, de sombre et de mélancolique. A des monts boisés d'une riche végétation, succèdent des pics noirs et décharnés, des masses immenses d'un granit brut et dur, s'élèvent au-dessus de la plaine, les uns couverts de mousse, d'autres absolument nus, et me rappellent ceux qui couvrent nos champs en Finlande. Entre ces pierres immenses, croît une herbe trapue, qui couvre à peine la terre; des rochers escarpés ceignent de toutes parts ce plateau, et dans les débris qui ont roulé à leurs bases, s'élèvent des pins tant antiques que nouveaux. Telle est la nature en ces lieux. Enfin trois pics séparés du mont de l'Espingoz dominent ce sombre site, et se perdant dans les airs, ressemblent au sceptre du dieu des

monts, car ce dieu ne pourrait choisir un séjour plus digne de lui par sa solitude et sa mélancolie.

On trouve au milieu de cette scène de désolation, deux lacs. Le premier, dont la longueur est d'environ deux cent cinquante toises, porte le nom d'Espingoz, comme le mont, et on le dit fort abondant en excellentes truites. C'est de ce lac que sort la cascade qui précipite ses eaux dans le lac de Seculejo. L'autre, qui est d'une moindre dimension, est placé aux pieds des rochers du mont Espingoz, et s'appelle Savuncat; mais moins richement doté que son voisin, sa naïade est tellement glacée qu'aucune espèce vivante n'habite ses froides ondes et ne peut y exister.

L'influence réfrigérante de ces lieux me saisit, et le froid glacial des hautes sommités m'atteint ainsi que mes compagnons dans cette région solitaire des nuages. Une masse de neige dure, formant une arche jetée par la nature sur un torrent qui gronde, nous dit assez, en nous offrant un utile passage, que nous sommes dans le séjour des hivers.

Nous découvrons au centre de ce triste vallon, une chaumière abritée par quelques roches; c'est l'asile du berger qui conduit ici un

troupeau de moutons dans le cœur de l'été, et qui n'y passe que quelques semaines. Mais déjà la saison était trop avancée, le berger et son troupeau étaient descendus dans des régions moins froides, et la cabane était abandonnée.

Ce n'est pas toujours le manque de courage qui fait laisser sans exécution les projets que conçoit l'ami de la nature, lorsqu'il va la contempler dans ses plus hardis et pénibles travaux; souvent c'est la prudence et la raison. Malgré tout mon désir de gravir les pics de l'Espingoz, et de monter jusqu'au port ou passage de l'Oo, je dus abandonner ce projet d'après les sages représentations de mon guide, qui non sans raison calculait que la journée était trop avancée pour entreprendre une aussi longue et fatigante ascension; et plus que tout cela, le changement subit de l'atmosphère qui annonçait un orage dont l'explosion est plus qu'ailleurs redoutable sur la cime des montagnes. Toutes ces considérations me forcèrent de me résigner, et je revins sur mes pas. Je descendis sur les rives du lac de Seculejo; là, je m'arrêtai quelque temps pour me reposer et prendre au crayon un fidèle croquis du lac, ce que je fais toujours des

objets intéressans que je rencontre dans mes voyages.

Ce ne fut qu'avec peine que je me détachai de cette retraite si douce, si paisible, et de ces touchantes et agrestes solitudes. Il en est peu, qui soient plus favorables aux nobles méditations, aux grands desseins, aux sages pensées; oui, je crois que s'il est des endroits plus propices aux sublimes inspirations que d'autres, ce sont sans doute ceux où la nature elle-même opère en savant, en artiste, compose dessine et colorie à la fois ses plus imposans, et ses plus brillans tableaux.

Il faut pourtant me remettre en route, quelque charmans que soient le site et le lac de Seculejo. Je redescendis dans le val de Lasto, en suivant la rive gauche du Gave. Là je retrouvai ma monture, et je repris le chemin de Bagnères-de-Luchon où je n'arrivai que fort tard.

Mais une autre excursion, un autre lieu m'appelle. Le lendemain de mon retour dans cette ville, et dès que l'amoureuse divinité à laquelle Homère a donné des doigts de rose, et à qui le Guide a fait jeter ses fleurs sur la terre enchantée, dans son immortel tableau du palais de Rospigliosi; ou, pour parler sans

figures, dès que l'aurore parait : je me lève avec elle, et me voilà de nouveau hors de la ville. C'est au port de Vénasque que je vais cette fois, muni d'une permission de l'autorité pour pouvoir franchir le cordon sanitaire au-delà duquel est le lieu vers lequel je me dirige.

Je suis la vallée de Luchon, et j'arrive d'abord devant un lieu qui n'est rien moins que propre à brillanter mon imagination de ces teintes riantes dont elle s'empreint si facilement dans les campagnes. C'est l'hospice, où, tel que le lazaret d'un port de mer, on soumet à des épreuves de santé toutes les personnes arrivant de l'Espagne. Huit jours en sont le terme rigoureux, pendant la durée desquels les gens de l'art s'assurent si quelque voyageur ne porte pas dans son sein le germe empesté de cette fièvre, que l'Amérique semble, pour se venger, avoir léguée à l'Europe. J'apprends qu'il n'y avait dans cet édifice que quatre voyageurs, qui attendaient avec impatience le moment de leur liberté. On ne pénètre pas jusqu'à eux, car un double rang de soldats cerne l'enceinte, où l'on ne doit entrer que pour subir une salutaire détention. Malheur à celui qui voudrait enfreindre la consigne ! il y serait infaillible-

ment détenu avec la même sévérité que ceux mêmes qui viennent de l'Espagne.

Je continue ma route, et j'arrive bientôt au fond de la vallée qui se rétrécit davantage à mesure que j'avance et que je monte. Là, deux chemins se présentent, l'un à droite, l'autre à gauche; l'un conduisant dans la charmante vallée du Lis, si digne de la beauté de son nom, et l'autre dans un vallon latéral, dans lequel je dois entrer pour m'élever ensuite plus rapidement.

Mais avant de pénétrer dans cette vallée, je vois devant moi une de ces tours dont l'aspect est toujours d'un grand effet dans les lieux solitaires, et surtout sur les penchans des monts. Bâtie sur un rocher isolé de toutes parts, cette tour, appelée dans le pays *Viel-Castel*, a une forme carrée. Elle défendait autrefois l'entrée de ce défilé ; mais détruite en grande partie par le temps, qui l'a ébranlée de ses mains lentes, mais inévitables, elle semble antique comme lui; elle est au moins aussi sombre, aussi triste que l'on nous peint ce vieillard qui ne rajeunit et ne meurt jamais. Si du moins un manteau de lierre venait redonner à cet édifice un air de vie, il en serait plus pittoresque; mais, abandonné par les hommes,

il n'est habité que par des oiseaux de proie, qui, en jetant souvent des cris lugubres, effraient toute l'espèce volatile.

Je laisse là ce monument éminemment romantique; et j'entre dans une vallée étroite, mais remplie d'arbres; c'est une des mieux boisées que j'aie vues jusqu'à présent.

Je côtoie le Gave de la Pique, qui réjouit les échos par le bruyant murmure de ses ondes, roule avec fracas parmi des rochers qui s'opposent vainement à son passage, et va, triomphant, rafraîchir et féconder la jolie vallée de Luchon. Je monte et redescends tour à tour pendant deux énormes heures dans un pays à la fois anfractueux et brûlé des ardeurs du soleil, que tempèrent heureusement des ombrages aussi frais qu'utiles.

Enfin j'arrive à un autre hospice qui est précisément devant le port de Vénasque où je me rends. C'est le dernier, et il forme maintenant l'anneau le plus reculé de la chaine sanitaire qui ceint l'Espagne sur ce point. L'officier commandant le détachement qui veillait à la sûreté de ce poste, ne fit aucune difficulté, après que j'eus exhibé mon permis, de me laisser franchir le seuil du pays isolé depuis quelque temps du reste de l'Europe.

Mais je veux, avant de partir, jeter un coup-d'œil sur cet hospice.

Situé au centre d'une plaine élevée, salubre et assez étendue, l'aspect de cet édifice est plus brillant que ne l'est son intérieur, qui n'offre aux personnes qui y sont reçues qu'un asile assez peu fourni de commodités, et qu'il est d'ailleurs pénible d'habiter. La seule chambre qu'on y trouve, était réservée au commandant du poste; à peine le reste peut-il convenir aux muletiers qui, en temps de paix, arrivent de l'Espagne ou de Bagnères. De grandes étables ou écuries sont adossées au bâtiment, et servent d'asile aux bestiaux qu'on amène pendant la belle saison pour user des nombreux pâturages qu'on y trouve. On y voit deux caves ou espèces de salles basses, où les soldats sont mêlés aux pâtres et aux gardiens habituels de l'hospice. Je dus entrer dans ce cloaque pour y prendre un peu de repos; et tel est le peu d'aisance qu'offre ce lieu, que je ne pus pas même m'y procurer un verre de lait pour me rafraichir, malgré le grand nombre de bestiaux qui paissent dans les environs : je fus trop heureux d'obtenir avec du pain de munition, de très-mauvais vin, appelé ici impudemment d'Espagne, qui sentait l'odeur

du bouc dans la peau duquel il était renfermé, et qui de plus était tellement acide qu'il eût pu disputer d'aigreur avec le plus fort vinaigre d'une pharmacie.

Mais cette lettre est déjà longue, comme la plupart de celles que je vous adresse; et tandis que je me repose et que je fais mon frugal déjeuner, je dois vous laisser aussi reposer de la peine que vous prenez à me lire. Toutefois je ne suspends la narration de ma course qu'afin que vous repreniez haleine, et que vous puissiez plus facilement voyager avec moi dans l'épître qui suivra celle-ci.

LETTRE XXV.

Port de Vénasque. — Vallée du Lis. — Viel-Castel ; la Portillère. — Vallée d'Aran.

Nous nous mîmes, mes compagnons de voyage et moi, après une heure de repos, à gravir un mont escarpé qui se trouve vis-à-vis de l'hospice que nous quittons. Comme la plupart des chemins tracés dans les montagnes, le nôtre était sinueux et allait en zigzag, selon que les rochers s'opposaient plus ou moins à sa direction, surtout vers le haut de la montagne, où la gorge se rétrécit considérablement. Nous arrivons dans un bassin dont la surface est presque entièrement couverte de quatre petits lacs. Le premier et le second sont au même niveau, et communiquent entre eux par un détroit; le troisième est au-dessous et reçoit leurs eaux. Une roche conique forme une espèce d'île dans le premier, tandis que le second en a une d'une forme carrée. Les bords de ces lacs forment de petits golfes, de

petits promontoires, dont les formes sont aussi variées que bizarres; enfin le dernier lac et le plus étendu se prolonge vers la seule ouverture que laissent entre elles les hautes montagnes qui les entourent. Leurs sommités sont couronnées de pics, de brèches de diverses formes et de diverses couleurs, dont les débris roulent également des deux côtés; et ce sont ces hautes sommités qui séparent les deux empires et sont leurs barrières respectives.

On croirait être dans une antique forteresse, élevée sur plusieurs points par la main de l'homme, tant on y trouve cette régularité, cette symétrie qui est le partage de l'art. A cette élévation, non-seulement je ne vois plus l'hospice français que j'ai quitté, ni une foule d'objets saillans que j'avais remarqués dans ma route; ils ont disparu de l'horizon, car lorsqu'on est parvenu sur les hautes sommités des monts tout se confond et se perd dans l'étendue. Les sommets des Pyrénées nous apparaissent seulement du côté du nord dans le lointain, tandis que les autres points de l'horizon sont fermés à nos yeux, et ne nous offrent qu'un mur épais, composé des crêtes des rochers qui enveloppent le plateau et semblent prêts à nous écraser, dans leur gi-

gantesque élévation. Rien n'est plus solitaire, rien n'est plus triste que ces lieux; ici je retrouve le silence profond, immense, éternel, qui régnait sur le Pic-du-Midi, lorsque je fus le saluer. Ici aussi l'on n'entend ni le bourdonnement des insectes, ni le gazouillement des oiseaux. Ces hauteurs ne sont habitées par aucun être animé.

Cependant je ne suis pas encore au terme de ma course, au port de Vénasque; et depuis le bassin des lacs, le sentier devient encore plus difficile, plus rapide, et il est tellement tracé en zigzag sur des éboulemens pierreux, que l'on tourne plusieurs fois, presque sur soi-même, dans l'étendue de douze ou quinze pas, et que le chemin devient de moment en moment plus difficile et périlleux; enfin il paraît n'avoir plus que cinq pas de longueur, et c'est alors que nous atteignons la brèche du rocher qui est le point de séparation de l'Espagne et de la France. C'est là qu'est la limite légale des deux États, et que pour peu que l'on s'avance on quitte l'un pour entrer dans l'autre. Je me hâte d'y arriver, je traverse le port de Vénasque, je touche le sol de l'Espagne.

Ce lieu est pour moi la source des plus vives comme des plus singulières émotions. A

peine y suis-je arrivé, qu'il me semble que de là je vois l'Espagne tout entière, son peuple, un des plus intrépides, des plus sobres et des plus patiens, et qui, dans ses temps de gloire et de bonheur, a fait les plus grandes choses; lent à se résoudre dans ses desseins, mais constant à les exécuter, ferme, énergique, infatigable, mais peut-être trop fanatique.

Je vois dans les Espagnols, enveloppés du manteau national dont ils se revêtent, les guerriers qui, sous le Cid, ont chassé les Maures de l'Europe, et sous Colomb ont découvert et assujetti l'Amérique. Je vois la jeunesse qui, grave dans l'âge des amours, tantôt chante en s'accompagnant de la guitare sous le ciel embaumé de Grenade ou de Séville; tantôt erre dans l'Alhambra ou sous les immenses portiques des édifices, soit romains soit moresques, qui s'élèvent dans une foule de cités que je brûle d'impatience de visiter et de connaître par moi-même. Mais bientôt je me réveille de ces rêves si doux, si séduisans. Je me rappelle que la fièvre anarchique plutôt que la fièvre jaune, qui règne dans ce malheureux pays, met un terme à de tels projets, et je me résigne; je reviens au lieu d'où je ne m'étais que très-peu éloigné, et je l'examine pour vous le décrire.

Limite naturelle autant que de convention, sa prodigieuse élévation ne le fait pas moins remarquer que sa destination, puisqu'il est depuis long-temps reconnu pour servir, comme autrefois le dieu Terme, de point de séparation immuable entre deux peuples si différens par leur caractère, leurs mœurs et leurs usages, et qui pourtant ne sont séparés entre eux que par un mur. C'est aussi, comme je l'ai dit, une limite naturelle, qui ne peut être disputée, qu'aucune puissance ne peut détruire, et que la sagesse et la raison des hommes devraient d'ailleurs respecter.

Ce lieu, qu'on appelle *Penna-Blanca* dans le jargon du pays, offre des points de vue remarquables et un horizon aussi beau qu'immense. D'abord comme une matrone vénérable, dont la tête blanchie accuse les nombreuses années, une montagne se présente devant nous, le front ceint de neiges éternelles, qu'intersectent de larges bandes de glaces, resplendissantes des feux du soleil. On dirait que c'est un diadème d'argent qu'elle porte. Cette montagne est celle qu'on appelle la *Maledetta* ou la Maudite, sans doute parce qu'elle est glaciale, impraticable et aride, et que, couverte de neiges, elle ne fournit

pas de pâturages aux bestiaux des vallées voisines. Elle était vierge encore de la présence de l'homme jusqu'au moment où le courageux et savant M. Ramond l'a visitée : il est le premier pour qui elle devint accessible ; et il nous en a donné une intéressante description.

Cette montagne, haute et surtout longue, sépare la vallée de Vénasque de celle d'Aran. Considérable, mais inutile, puisqu'elle ne donne ni pâturages ni moissons, elle semble être à la nature ce que sont à la société les parasites.

De l'immense élévation où je suis, je découvre à ma gauche une vallée qui, s'étendant au loin de ce côté, divise la Maledetta des autres chaînes. Sous ses pieds est la vallée de Vénasque, qui se prolonge sur ma droite, et j'aperçois dans le lointain, et comme un point semé dans l'espace, l'hospice espagnol. Là une nouvelle chaîne de montagnes, tournant subitement à gauche, se trouve pareillement isolée de la Maledetta par une vallée transversale, dans laquelle la ville de Vénasque est bâtie. Ainsi séparée de ses voisines, et comme vouée par elles au mépris et à la haine par son infécondité, ses glaces et ses frimas, cette mon-

tagne semble retranchée du monde comme les hommes pervers devraient l'être.

Indépendamment de ces divers points d'intersection très-remarquables, je vois devant moi une gorge étroite et élevée qui conduit dans la vallée d'Aran. Ce lieu est appelé le *Port de la Picade*, et rivalise en hauteur avec le port de Vénasque.

Ici je me crois réellement transporté sur l'une des sommités les plus élevées de la terre: non que je prétende que son élévation égale celle de plusieurs autres monts dans les Alpes, les Andes et au Thibet même, que M. de Humboldt croit être le plus élevé de tous; mais il n'en est point qui offre un plus vaste horizon, une si grande multitude d'objets, les uns plus surprenans que les autres. Assez élevé pour les dominer et pas assez pour que mon œil les confonde, je les distingue et les analyse successivement. Il me semble que j'assiste à la création de l'univers, en contemplant ainsi, à vue d'oiseau, ses plus nombreuses et ses plus bizarres productions. Les vapeurs de l'atmosphère, les groupes de nuages qui enveloppent les pics les plus élevés des monts, les couleurs changeantes du ciel, errantes sur les objets selon que le soleil lance ou cache ses rayons; tout cela rend mon illu-

sion telle, que je crois véritablement contempler, comme je l'ai dit, la nature à l'origine des choses. A côté de l'herbe printanière se montre la livrée blanche des hivers, ces neiges éternelles, image du néant. Les unes condensées et affermies, se changent en glace pendant les nuits toujours froides de ces lieux, tandis que les autres se changent en fleuves pendant la chaleur intense du jour, et toutes ensemble composent les couleurs variées dont se revêt la montagne. Des masses immenses de rochers, des blocs de toutes les formes, de toutes les grandeurs, sont amoncelés sur la surface des monts, et semblent par leur désordre appartenir au chaos et non à l'harmonie du monde. Des pics, des redens, les uns taillés en aiguilles, les autres comme l'arête des grands cétacés, se détachent sur l'azur tendre du ciel, et lui opposent leurs teintes sombres et monotones. Nulle trace d'habitation, nulle voix, nulle empreinte humaine dans ces lieux, ébauche de la terre lorsqu'elle fut créée. Ils promettent à l'homme une demeure et ne la lui donnent pas; à peine même en offrent-ils aux animaux sauvages, qui, moins délicats que lui, furent relégués en naissant dans ces déserts, et appelés seuls à peupler leur solitude. Je n'aperçois pas

même dans la vallée de Vénasque, qui gît à mes pieds, les traces des troupeaux, ces premiers hôtes des Pyrénées.

Quelque vives que soient les émotions que l'ame reçoit dans de tels lieux, il ne faut pas s'y livrer trop long-temps. Qui ne sait que lorsque l'air est trop raréfié, il n'est pas moins nuisible à la vie que lorsqu'il est trop dense, et que l'on périt sur les hautes montagnes, souvent parce que l'air a trop des qualités qu'on lui désire plus près de la terre. Quoique je n'éprouve point cet état de souffrance qui a paralysé plus d'une fois des voyageurs curieux, sur des hauteurs élevées, je me détermine toujours à n'y pas rester dès qu'une fois je les ai contemplées. Mais je ne les quitte jamais sans regret. On dirait qu'on a ici une autre existence, une autre vie. On n'y vit point comme ailleurs; on y est livré tout entier aux méditations, on se plonge avec plaisir dans la plus profonde rêverie; l'ame s'y abîmerait dans des pensées sans fin, si les sens fatigués et les besoins qu'ils réclament ne la forçaient de sortir de cette situation extatique. Il me fallut donc aussi m'éloigner des cimes de la Penna-Blanca, descendre de ses immenses hauteurs, également confondu des merveilles

des cieux et de celles de la terre. Je m'étais reposé plus d'une heure, et j'avais repris des forces nouvelles; je me décidai à quitter cet observatoire de la nature, qu'elle-même semble avoir construit pour les sages, les philosophes, afin qu'ils puissent contempler avec fruit ses plus grands ouvrages. Remettant dans ma poche un album sur lequel j'avais tracé quelques notes et dessiné la position des diverses chaines des monts, je parvins bientôt à l'hospice français.

J'y vis une scène aussi ridicule qu'affligeante, mais à laquelle on doit s'attendre dans de pareils établissemens; c'était l'officier commandant du poste, qui se livrait aux emportemens les plus violens, et menaçait avec véhémence un habitant de Bagnères, qu'il accusait d'avoir sans permission franchi le cordon sanitaire, tandis que ce brave homme, avec tout le calme de l'innocence, lui exposait qu'il avait reçu la permission de son bas-officier, et lui montrait l'autorisation de son chef. Enfin l'officier, honteux de sa vivacité, quitta brusquement le bourgeois, et se retira dans sa triste demeure sans plus reparaître.

Je vis encore en descendant d'énormes balles de laine jetées çà et là sur la montée, impor-

tées de l'Espagne ; elles ne devaient passer le cordon sanitaire qu'après avoir été en quelque sorte purifiées par l'air, afin qu'elles ne répandissent aucun des miasmes de la fièvre jaune.

Bien que les communications soient interrompues entre les deux États, on permet cependant aux marchands espagnols de se présenter devant le cordon pour traiter de leurs affaires avec les commerçans français. Une barrière et un espace déterminés les séparent, et c'est ainsi qu'ils peuvent s'entretenir de leurs intérêts communs. Ces réunions ont lieu une ou deux fois par semaine ; le poste est alors sous les armes, et a soin de ne permettre aucune communication directe ni aucun attouchement entre les individus des deux nations.

Je partis de l'hospice, et arrivé à l'issue de la route qui devait me ramener à Bagnères-de-Luchon, j'atteignis celle qui conduit à la jolie vallée du Lis; et je m'empressai d'aller visiter un lieu dont le nom seul invite à le parcourir. C'était avec le plus vif regret que j'avais passé, en allant au port de Vénasque, devant cette vallée sans lui pouvoir rendre mes hommages, et j'étais on ne peut mieux disposé à ne plus différer ma visite.

Il est fâcheux que nous soyons loin d'avoir autant de moyens d'exprimer les effets et les beautés de la nature, qu'elle en a pour nous intéresser, et cela n'accuse pas moins l'impuissance des langues que celle du talent. S'il en était autrement, je ne me verrais pas contraint de me répéter souvent dans ce que je dois vous décrire. Vous allez de nouveau lire des descriptions de montagnes, de fleurs, de verdure, c'est à n'en plus finir; et pourquoi cela ? Précisément parce qu'il faudrait voir vous-même ce que je vois, pour que vous pussiez juger des différences de cette vallée aux autres; car, je le répète, la nature est aussi variée que nous le sommes peu dans nos expressions et nos idées.

Quoique déjà vers la fin de l'été, la vallée du Lis se présente à moi avec toute la fraîcheur du printemps. Des tapis de fleurs et d'émeraudes, voilà ce qu'on foule aux pieds lorsqu'on la traverse. Dominée de tous côtés par des montagnes couvertes d'abondans et de riches pâturages où paissent de nombreux troupeaux, parsemée de granges et d'habitations pittoresquement assises et qui annoncent l'aisance: voilà ce qu'on voit autour de soi.

Je suis étonné que de pareils lieux, qui sont

visités par tant d'étrangers, de voyageurs, et par tant de baigneurs qui cherchent dans leur voisinage la santé dans les eaux thermales, n'aient inspiré à aucun d'eux, des chants dignes des Théocrite, des Virgile ou des Gessner. C'est sans contredit le lieu le plus pastoral de ces contrées, et qui rappelle vivement les églogues d'Alexis. Bien sûrement cette vallée n'est pas comme ces importans qui ont un grand nom et un petit mérite; elle justifie ce qu'elle annonce et donne tout ce qu'elle promet.

Me voici revenu à la tour du Viel-Castel dont je vous ai précédemment parlé. En vérité je ne la revois pas sans quelque velléité romantique, et suis presque tenté de pénétrer dans ces antiques ruines pour y convoquer les ombres de ces preux, qui, émules du chevalier de la triste figure, leur illustre voisin, couraient et par monts et par vaux, non pour détrousser les passans comme le traître Ganelon, mais pour venger les belles. En quels lieux en effet a-t-on vu, plus que dans les Pyrénées, de ces extravagans, ridicules mais généreux, qui vécurent et moururent pour la défense de la vertu quelquefois assez fragile des femmes?

C'est de ces lieux que l'on découvre en entier le beau bassin ou l'urne que la nature creusa de ses mains savantes et libérales pour en faire la vallée de Luchon; mes yeux l'embrassent avidement. Mêmes beautés, mêmes charmes que possède celle du Lis, en y ajoutant plus d'étendue, plus d'éclat; telle est la brillante perspective qui se déroule à mes regards; de sorte que l'une est la miniature de l'autre, et que celle-ci est un véritable abrégé des merveilles de la création. Champs ensemencés et prodiguant aux hommes des moissons et aux animaux des pâturages; des bosquets touffus qui donnent de doux ombrages; de riches villages, des habitations nombreuses et respirant l'aisance la plus douce, les unes éparses aux pieds des monts, les autres adossées à leurs flancs ou couronnant leur faite: mais comment rendre le coloris vivifiant qui anime ce tableau! Et tandis que la ville de Bagnères en fait dans le centre le sujet le plus important, le cercle régulier et le plus varié que forment les monts qui la dominent, lui sert de bordure. Oublierai-je deux de ses plus beaux ornemens? Non: ce sont les gaves du Go et de la Pique, qui, non loin de la ville, confondent leurs eaux, y répan-



dent leurs teintes argentées et la fraicheur. On aperçoit ces torrens bienfaisans arroser une grande et riche vallée où l'œil s'égare, au bout de laquelle ils sont reçus par la Neste, et vont ensuite enrichir du triple tribut de leurs ondes le fleuve si célèbre de la Garonne.

Je voulais encore, avant de quitter Bagnères, aller visiter la vallée d'Aran: mais à moins de me condamner à faire les huit ou dix jours de quarantaine exigés par les établissemens sanitaires, je ne puis réaliser mes vœux, puisqu'il me faudrait entrer en Espagne. Je me borne donc à parcourir la vallée latérale qui la précède, et qui s'embranche dans celle de Luchon, à peu de distance de la tour de Viel-Castel. Un rocher élevé comme un mur sépare la vallée d'Aran de la France, et s'appelle *le Portillon*; j'apprends qu'il domine toute cette vallée, et que je puis dès-lors la voir en entier. J'obtiens la permission de le gravir, accompagné d'un soldat; j'en profite avec empressement, et je suis pleinement récompensé d'avoir suivi ce conseil: car, parvenu au sommet du Portillon par un sentier serpentant et assez pénible, je vois en effet la vallée dans toute son étendue; elle est à mes

pieds. C'est sur le sommet de ce rocher même que se trouve la limite légale de la France. La vallée d'Aran n'est pas moins féconde que ses voisines, et ne produit pas moins tous les genres d'objets nécessaires à la vie. J'aperçois les ruines de Castel-Lion, lieu fameux dans ces contrées par plusieurs traditions gothiques (1).

Dans les temps heureux où la paix n'est troublée ni par les révolutions de la nature, ni par celles des nations, ni enfin par les guerres que leurs gouvernemens se déclarent les uns aux autres, ce lieu-ci, sans cesse fré-

---

(1) La vallée d'Aran se trouvant au versant des monts qui dépendent de la France, semble devoir naturellement lui appartenir. Mais la bizarrerie de sa situation entre un chemin qui commence et une chaîne qui finit, n'a pas laissé sans doute que d'affaiblir ce qu'il y a d'impérieux dans les distributions naturelles les plus nettement tracées. Ce fut en 1192, qu'un mariage la réunit au royaume d'Aragon. Maintenant elle fait partie de la Catalogne; mais ses habitans ont conservé avec les Français beaucoup de relations. Leur langage même s'en ressent; il est mêlé de roman Français, et diffère essentiellement de l'Espagnol. Un décret de Bonaparte avait réuni cette vallée à la France, mais à la restauration elle a été rendue à l'Espagne.

quenté par les Espagnols et les Français, était témoin de leur continuelle communication, quoiqu'on n'y puisse point passer avec des voitures. Mais aujourd'hui la solitude et le silence l'habitent. Je l'abandonne à mon tour, et je descends dans les verdoyantes prairies de Saint-Mamet, qui, resserrées entre des monts rivaux par leur verdure, par les bois qui les revêtent et les embellissent, s'offrent agréablement à moi. Tous ces monts, plantés de hêtres et de chênes, font contraster les sombres couleurs de leur feuillage avec les couleurs plus riantes des prés, et l'on est d'autant plus sensible à ce contraste que le calme et la paix règnent dans tout le paysage. Ce spectacle ne repose pas moins la vue que le cœur, tous deux agités sur le sommet des monts par l'impression que produit l'aspect de la vaste étendue des cieux et de la terre qui s'offrent tout-à-coup aux yeux étonnés.

Quelques granges, quelques troupeaux, et des ouvriers qui recueillent une herbe dont la suave et balsamique odeur embaumait les airs, animaient cet agreste paysage. Mais ce qui ne fixe pas moins mes regards, ce sont les ondes fraîches du Gave la Burbe qui naît au

sommet du Portillon que je viens de quitter, mais qui, meilleur marcheur que moi, quoique je parcoure comme lui des pentes rapides, me devance, et, malgré de nombreux détours que j'évite, arrive bien long-temps avant moi au bas de la vallée où il se réunit à la Pique.

Ces lieux si boisés, et l'on pourrait dire si fourrés, en se servant d'une expression en usage dans plusieurs parties de la France, sont les retraites naturelles, les habitations silencieuses des fauves. Beaucoup d'ours y vivent; mais, plus doux que ceux des Alpes, ils doivent à leur peu de férocité de n'être poursuivis par les habitans, que dans l'espoir d'obtenir leur dépouille, et non pour la crainte qu'ils inspirent.

Ici finissent mes excursions dans les environs de la vallée de Luchon; et c'est aussi le terme de mon voyage dans les Pyrénées.

Avant de vous parler de celui que je vais entreprendre pour retourner à Paris, en prenant la grande route de Toulouse, je veux vous présenter un tableau général des Pyrénées dans mes prochaines lettres : elles seront suivies ensuite de celles où je compte

vous décrire la capitale du Languedoc, et les objets les plus intéressans qui pourront se présenter à moi sur le chemin qui me ramènera dans la capitale.

LETTRE XXVI.

Tableau général des Pyrénées.

J'ai terminé mes courses dans les Pyrénées ; je vous ai fait connaître, ma chère cousine, les lieux que j'ai visités. Maintenant il me reste une tâche à remplir, qui n'est pas facile ; c'est celle de vous présenter, comme je vous l'ai promis, un tableau général de ces montagnes célèbres.

Les Pyrénées occupent, comme vous le savez, l'espace compris entre la Méditerranée et l'Océan depuis le Port-Vendres jusqu'à celui de Saint-Jean de Luz.

Il n'y a pas un demi-siècle que l'on ne connaissait encore d'une manière précise ni leur hauteur, ni leurs diverses formes. Ce fut d'abord aux savans Mouge et d'Arcet que l'on dut des renseignemens plus exacts sur cette chaîne intéressante de montagnes ; ce sont eux qui y firent les premières expériences



barométriques; enfin M. Ramond parut, et voyageur infatigable, n'ayant cessé de visiter leurs sommets, leurs bases, et de s'être élevé du fond de leurs vallées sur leurs pics les plus aigus, il signala leurs points les plus difficiles et leurs régions jusqu'alors réputées inabordables, et il conquit, pour ainsi dire, le Mont-Perdu, inconnu jusqu'à lui. Le laborieux et éclairé Dralet ajouta à toutes ces richesses les notions les plus détaillées sur leur variété, leur étendue et leurs produits; et, soumettant ces monts à une mesure rigoureuse, il avança que malgré le rang honorable que les Pyrénées occupent parmi les montagnes du globe, elles ne s'élèvent pas à la hauteur des montagnes moyennes du Pérou et du Chili; car le Chimboraço, qui est aux Andes ce que le Mont-Blanc est aux Alpes, étant de 3,500 toises, il excède par conséquent le Mont-Perdu, le pic le plus haut des Pyrénées, de 1,605 toises.

Quels que soient donc l'admiration et l'enthousiasme qu'inspirent plusieurs des vallées, des sommités et pics de ces montagnes, elles sont loin d'offrir l'aspect imposant et majestueux qu'offrent, soit dans leurs détails, soit dans leurs masses, les montagnes colossales

des Alpes. J'avais vu et traversé les principales chaines des montagnes d'Europe, et visité les Alpes, les plus hautes de toutes, lorsque j'abordai celles des Pyrénées que je décris, et je ne m'attendais pas à ce qu'elles rivalisassent avec elles ni en étendue, ni en élévation. Leur approche justifia mes justes présomptions; elles furent loin d'opérer sur ma vue le même étonnement, et de m'inspirer la même admiration. Où trouver en effet dans cette succession de montagnes, quelque longue qu'elle soit, des masses qui égalent en élévation la Jungfrau et le Mont-Blanc, ces Cordilières de l'Europe? Dès-lors c'est en vain qu'on se flatterait d'y voir aussi ce qui cause tant d'admiration près de ces immenses et éternelles sommités, c'est-à-dire leurs glaciers, qui marchent, s'avancent dans la nuit des siècles au sein des larges et profondes vallées que leurs eaux ont creusées; c'est en vain aussi qu'on voudrait y retrouver ces fleuves nombreux qui, nés sur leurs pics glacés, dans les flancs des rochers les plus élevés, vont abreuver de leurs intarissables ondes, l'Europe entière, et grossir, tels que le Rhône et le Pô, la Méditerranée et l'Adriatique, tels que le Rhin et le Danube, l'Océan et l'antique Pont-Euxin.

Mais pour être moins hautes, moins imposantes que les Alpes, les Pyrénées n'en sont pas moins dignes d'être vues, d'être explorées. Leurs sommités en grande partie sont boisées, leurs vallées sans glaciers, leurs coteaux ornés de verdure, et débarrassés de bonne heure de la livrée de l'hiver, et les plateaux qu'on y rencontre parmi leurs nombreuses et accessibles pentes sont changés en prairies. Cependant quelque inférieures en élévation que soient les Pyrénées, comparées aux Alpes, des neiges couvrent du manteau de l'hiver plusieurs de leurs crêtes, pendant toutes les saisons.

Les orages et la foudre ne sont pas le seul météore qui vient jeter l'épouvante dans les Pyrénées. Un monceau de neige déplacé des sommets par un coup de vent, grossi dans son cours, se précipite quelquefois de ravins en ravins, et entraîne ou écrase tout ce qui se trouve sur son passage. Un sifflement horrible annonce l'approche de cette masse glacée, et la pression de l'air est si forte qu'elle renverse tout ce qui se présente avant même le choc de l'avalanche.

Les avalanches qui sont produites par la fonte subite des neiges au printemps, ou par l'effet des

pluies à la suite de grands orages, ne sont pas moins funestes. Les eaux qui ont brisé les parois des cavernes qui les contiennent, ou celles qui ont rompu la digue qui les retenait dans un lac, entraînent dans leur chute tumultueuse une immense quantité de matières. C'est un torrent de boue, de terre et de roches, auquel rien ne résiste; et le fond du ravin où il s'est précipité, ne présente après l'écoulement des eaux, qu'un amas de ruines où sont confondus les arbres, le sol végétal qui les fécondait, des pierres, des débris de maisons, quelquefois même de cadavres d'hommes et de bestiaux. On a vu plus d'une fois aussi les montagnes s'affaisser, s'écrouler et bouleverser tout ce qui les environne; et si, dans les environs de Naples on en vit s'élever une tout-à-coup (1), ici, au contraire, une d'entre elles s'abîma un jour, et un lac vint la remplacer.

Quoique les Pyrénées n'aient pas de volcans, ainsi que les Alpes, elles ont des feux souterrains nombreux, ce qui semble attesté et par les eaux thermales qu'elles renferment en si grande quantité, et par les tremblemens de terre qui y sont fréquens. M. Palasson, un des

(1) Le Monte-Nuovo, près de Pouzzoles.

historiens de ces montagnes, a recueilli les époques de plusieurs de ces phénomènes ; mais celui dont fut témoin l'année 1660, est reconnu pour avoir été le plus funeste. Il dérangea sensiblement le cours des fontaines; il refroidit tellement les eaux thermales qu'elles perdirent par-là leur vertu médicale, ce qui fit penser aux médecins que leur plus ou moins d'incandescence accuse leur plus ou moins de facultés salutifères, et qu'en perdant leur chaleur, elles perdent leurs vertus. Douze ans plus tard un autre tremblement de terre occasiona une crue à la fois si subite et si forte des eaux, que celles de l'Adour et de la Garonne se précipitant en cataractes des crêtes des monts, creusèrent par leur poids, leur rapidité et leur débordement, de nouveaux ravins, et que s'écartant de leur route, elles affaissèrent plusieurs monts. Enfin ce qui démontre combien il y a une correspondance entre ces monts et les lieux les plus éloignés par des voies souterraines, et des causes que la nature nous a cachées, c'est que le tremblement de terre qui renversa Lisbonne, retentit dans les Pyrénées, et particulièrement dans la ville de Lourdes, dont il renversa plusieurs maisons; et ce fut même à cette funeste convulsion que fut dû

le phénomène de la montagne qui se nivela au sol, et se transforma tout-à-coup en un lac.

On peut dire que l'hiver est permanent sur les plus hautes sommités des Pyrénées. Le soleil le plus brûlant parvient à peine à y réchauffer l'atmosphère à midi pendant l'été. Le Mont-Perdu, le Vignemale, le Neouveille et le Marboré, qui sont de tous ces sommets les plus élevés, ont toujours sur leurs têtes, comme les statues voilées, des amas de nuages qui enveloppent leurs glaces et leurs neiges. Il suit de là que l'astre, quelque brûlant qu'il soit, ne peut y faire triompher dans toute sa puissance, l'éclat de ses rayons; et à cet égard ces montagnes ont des rapports avec les plus hautes des Alpes.

Il en est de même de l'effet de cet astre dans les vallées. Tandis qu'il ne peut réchauffer la masse élevée des rochers, des glaces et des neiges, il exerce toutes ses brûlantes influences dans les vallées, et y devient insupportable dans les ardeurs de la canicule. On sent que ces influences varient selon que les montagnes sont dans telle ou telle exposition, relativement à cet astre.

Je vous ai dit l'effet des vents lorsqu'ils s'engouffrent dans ces montagnes, y allument la

foudre au sein des plus fortes et des plus denses pluies, et celui de la pression de l'air, déterminée par les avalanches. Je dois vous parler encore des brouillards, si fréquens dans ces montagnes : souvent ils obligent l'observateur et le voyageur de s'arrêter et d'attendre qu'ils se dissipent afin de pouvoir continuer, l'un ses observations et l'autre sa route. Sans cette précaution ils s'exposeraient à tomber dans quelque affreux précipice.

L'air des montagnes varie, a des qualités tout autres, aux différens degrés de leur élévation. Il est plus salubre dans les montagnes moyennes que dans les plaines; sa pression étant moindre à mesure que l'on s'élève, il cesse d'être le principal ressort de l'économie animale lorsqu'on s'approche de la région des glaces, la plus élevée de toutes celles des montagnes. Et c'est ici qu'il faut juger de toute la sagacité de M. Ramond, que j'ai plus d'une fois cité : une des causes qu'il assigne à cet effet, que j'ai éprouvé moi-même, est que la végétation se trouvant presque nulle à ces hauteurs, l'azote n'est plus absorbé par les organes des plantes, et nuit dès-lors par son abondance à la salubrité de l'air. En outre, l'atmosphère éprouvant une diminution dans son poids à

mesure que ses couches sont moins rapprochées du sol, toutes les parties du corps ne reçoivent plus de l'air environnant une pression suffisante, et cèdent au calorique qui les dilate en cherchant à se mettre en équilibre; d'où il suit naturellement un relâchement dans les fibres, ainsi qu'un amollissement dans les parties solides et une fluidité plus grande dans les liquides. C'est à ces causes qu'il faut attribuer les hémorragies, les vomissemens, les défaillances qu'éprouvent fréquemment les voyageurs qui s'élèvent sur les montagnes les plus hautes. Deux mille toises sont ordinairement le terme auquel on ressent ces fatales incommodités; et tandis que M. Ramond parvint heureusement au Mont-Perdu, elles firent mourir le savant Plantade, qui, il est vrai, était septuagénaire, au lieu appelé la Hourquette des cinq Ours, situé aux trois quarts du Pic du Midi, et faillirent faire éprouver le même sort à l'illustre Dollomieu: pour moi, je ne me sentis nullement incommodé.

Cependant l'air de ces hauteurs paraît opérer quelquefois sur des malades un effet en sens inverse de celui que l'on craint ordinairement. Un habitant du Bigorre, affaibli par une longue maladie, fut s'établir, d'après le conseil de son

médecin, sur la sommité du Pic du Midi, vivant sous une tente; il fut radicalement guéri au bout de trois semaines, après avoir vainement essayé, dans la plaine, tous les remèdes pour obtenir sa guérison.

Les arbres et les plantes sont soumis d'une manière tellement sensible aux influences de l'air, qu'ils en dépendent essentiellement. C'est ce qu'on aperçoit bien dans les Pyrénées, lorsque quittant les vallées, on s'élève vers les sommités de la chaîne des montagnes : comme on passe de la zône tempérée à la zône glaciale, on quitte en partant les plantes du midi, pour trouver en arrivant au terme de ses courses celles des régions polaires. Des hêtres et des arbres résineux semblent vous accompagner jusqu'à la hauteur de 17 à 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que plus loin le rhododendrum et quelques autres arbrisseaux sont les seuls qu'on voit ramper dans les solitudes de ce désert; à 2,200 mètres de haut, l'on trouve dans les Alpes ces végétaux qui semblent se plaire dans une vie retirée comme des stylites; le genevrier, plus solitaire qu'eux encore, peut seul vivre dans des régions plus élevées, tandis que dans les Andes, dont la température est plus douce par une

conséquence de leur position équatoriale, on voit encore l'humble bruyère, fidèle habitante des vallons, reverdir à la hauteur de 3,600 mètres, et, devenue superbe, s'approcher ainsi des cieux.

Quant aux animaux, l'isard et l'ours sont les seuls qui visitent ces régions élevées; le loup les aborde rarement, soit crainte, soit que son instinct lui apprenne qu'il n'y trouverait pas les troupeaux dont il fait ses victimes.

Mais poursuivi jusque dans ces lieux, par d'intrépides montagnards, l'ours, moins féroce que dans les Alpes, n'y répand guères l'alarme par sa force et son courage. Cuirassés d'une triple peau de mouton, les chasseurs l'attaquent jusque dans sa tanière, et armés qu'ils sont de fusils et de poignards, l'animal succombe tantôt sous le plomb meurtrier, tantôt sous le tranchant de l'acier. L'isard agile fuit ces chasseurs téméraires, que rien n'arrête. Il bondit de rochers en rochers et de pic en pic, sans jamais tomber dans l'abîme, mais il est atteint comme l'oiseau, dans les nuages où il semble qu'il va se dérober à la vue de l'homme.

Les cerfs, les sangliers, les chevreuils, des chats sauvages, et jusqu'à des lynx augmen-

taient la famille des animaux qui peuplent les antres, les grottes et les forêts des Pyrénées; mais elle diminue à mesure que celle des hommes augmente; et l'on n'y voit presque plus de ces quadrupèdes; un double intérêt, le prix de leur dépouille et l'avantage de débarrasser la contrée d'animaux, la plupart dangereux, pousse les chasseurs à les poursuivre.

Dans la partie occidentale, on trouve encore des martes, des hermines, des petits-gris, et surtout des écureuils qui abondent dans ces forêts.

Parmi les oiseaux, on compte comme habitans des Pyrénées, le grand et le petit aigle, le prénopètre, le vautour barbu, le grand-duc, la corneille, les choucas et le faucon. Le faisan, la perdrix blanche et la gelinotte habitent aussi ces régions élevées. Les régions moins hautes sont animées par la présence du coq-de-bruyère, de la fauvette des Alpes, des grimpereaux, qui descendent le long des escarpemens des rochers; enfin les craves, les corbines et les choquarts bruyans, compagnons des troupeaux, rendent la vue de leurs pâturages plus riante par leurs essors, leurs cris et leur joie.

Si vous ajoutez à ces familles casanières et

propres au sol des Pyrénées, les nombreuses familles des oiseaux voyageurs, la gent volatile y sera innombrable. Les oies, les canards sauvages, les palombes, les cailles, les grues, ouvrent et ferment tour à tour la marche de la caravane ailée. M. Palassau compte plus de cinquante espèces de ces oiseaux, et les cite tous dans les mémoires qu'il a écrits sur les Pyrénées. On ne trouve dans les lacs et les torrens, d'autres poissons que les truites, qui y sont en abondance.

Les reptiles abondent également dans ces montagnes, et leurs espèces ne sont pas moins nombreuses. Il en est de bénignes comme de malfaisantes; et les habitans n'ont pu, jusqu'à ce jour, parvenir à les détruire, malgré la guerre acharnée qu'ils leur font : ils se guérissent des morsures de ces dernières, par le même remède qu'y appliquait Chiron et les médecins primitifs du monde, c'est-à-dire par l'application des simples, si abondans sur ce sol, et desquels ils ont appris à connaître les vertus, soit par l'expérience, soit par d'antiques traditions, soit par les avis des savans voyageurs qui, tels que les Tournefort, les Ramond et plusieurs autres amis de l'humanité, sont venus explorer la flore de ces monts,

dans le seul but d'être utiles aux hommes. Vous trouvez de nos jours, plus d'un guide de ces lieux, qui fiers d'avoir accompagné dans leurs courses ces profonds observateurs de la nature, montrent avec orgueil aux curieux, les plantes qu'ils leur ont appris à connaître. Les plantes sont ce qu'il y a de plus abondant dans les Pyrénées, mais les vulnéraires n'y ont peut-être pas la vertu de ceux de la Suisse. Cependant des myriades de cryptogames aromatisées, de tytimales balsamiques et bienfaisantes, délices de l'odorat, parfum de ces montagnes, et l'objet de l'avidité des troupeaux, y étalent de tous côtés leurs formes, leurs couleurs, tandis qu'elles exhalent leurs suaves odeurs.

Si nous passions des plus humbles végétaux aux arbres, le chapitre des forêts pourrait devenir on ne peut pas plus intéressant dans les Pyrénées, mais il serait en même temps des plus tristes; car ces montagnes n'ont que de faibles restes de leur antique parure, et la culture des céréales d'une part, l'incurie de l'autre, rapetissant sans cesse le domaine des forêts, elles rendaient à peine au gouvernement, à la fin de la révolution, dix mille francs; mais le produit des coupes annuelles est au-

jourd'hui, malgré leur dépérissement, d'environ deux cent cinquante mille.

Ces forêts sont plantées de diverses espèces d'arbres; le chêne, le hêtre et le sapin en forment les essences principales. On trouve aussi dans quelques parties, le châtaignier, le noyer et le buis.

La totalité des forêts, dans les Pyrénées, en 1813, couvrait à peu près quatre cent mille hectares, dont un tiers appartient aux particuliers, et les deux autres au gouvernement et aux communes.

Il faut espérer qu'une bonne administration saura préserver ce qui reste de ces forêts, car ces bois ne sont pas moins utiles à ces montagnes qu'à ses habitans. L'absence des arbres sur les pentes des monts fait que ceux-ci nus et décharnés ne présentent plus d'obstacle aux pluies, aux torrens, qui détériorent le sol, opèrent avec plus de facilité ces funestes lavanges de rochers et de pierres par lesquelles des masses entières sont précipitées dans les ravins et comblent ainsi les vallées.

Les laboureurs et les pasteurs, plus dangereux aux forêts que le bûcheron avec sa cognée, ont, pour étendre leurs champs et leurs pâturages, porté la torche incendiaire dans

les bois, qui ont disparu sous leurs brandons enflammés; mais ce délit est devenu plus rare, depuis que les règlemens forestiers sont strictement observés.

Deux sixièmes de l'étendue de ces montagnes sont en pâturages; deux autres en terres labourables; un sixième est le partage des bois et forêts; enfin le dernier est forcément livré à l'infertilité, à défaut de terres végétales, et parce que le terrain est occupé par des torrens, des ravins et des rochers. Un tel aperçu est suffisant pour faire voir que les Pyrénées sont, sans contredit, avec les Apennins, au nombre des montagnes les plus fertiles de l'Europe.

Les pâturages devaient être naturellement, et sont aussi très-soignés et très-productifs dans ces montagnes. Les prés auxquels on a donné le nom de *naturels*, en opposition aux prés artificiels, sont, comme vous l'avez vu par plusieurs de mes précédentes lettres, arrosés par de nombreux ruisseaux, ou par des gaves, dont l'eau se divise en petits canaux, et se subdivise ensuite dans des rigoles, lesquelles multipliant les irrigations, ne laissent aucune partie de la prairie sans qu'elle soit arrosée. Ces canaux et ces rigoles soigneuse-

ment entretenus et nettoyés, deviennent la providence des champs; c'est-à-dire qu'au retour du printemps, cette époque heureuse de la nature, les eaux recommençant à couler de toutes parts, elles sont, pour les habitans, le présage de la prospérité. Tout sédiment est enlevé des canaux, et devient un des engrais de la prairie, qui en reçoit d'autres du détritus des montagnes et des vallées, avec soin recueillis par les propriétaires.

Trois récoltes sont souvent le prix de tels travaux et de tels soins, et portent le fourrage à cent quintaux par hectare.

Les prés appelés *champêtres* dans le pays, sont aussi arrosés par les eaux des sources et des torrens. On y fait parquer les troupeaux pour les engraisser : le fumier qu'ils y laissent ajoute à l'engrais recueilli avec soin dans les montagnes, et que l'on sème avec la main pour le mieux répartir.

La charrue simple, et non perfectionnée, comme elle l'est déjà dans bien des lieux, est l'instrument avec lequel on laboure les plaines et les coteaux, tandis que les pentes élevées des montagnes le sont avec la bêche. Des vaches traînent ordinairement l'une, et l'autre est maniée par de vigoureux cultivateurs. On

récolte en général peu de froment ; cependant dans la vallée de Campan et dans celle d'Argelez, les récoltes vont jusqu'à six pour un, tandis que, diminuant de moitié, elles ne sont ailleurs que de trois pour un. On cultive beaucoup plus le seigle, l'orge et le blé sarrasin, qui constituent la nourriture de l'habitant, ainsi que le maïs ; l'usage des pommes-de-terre n'est pas encore généralement établi. Les terres sont fort chères : un hectare se vend de trois à quatre mille francs, et ne rapporte jamais plus de deux et demi pour cent.

La vallée de Campan a été souvent ravagée par le fléau exterminateur de la grêle, qui venait ravir au cultivateur ses plus chères espérances. Depuis trois ans on a essayé d'établir dans les champs, des paragrêles qui paraissent avoir complètement réussi, car depuis cette époque ces champs sont préservés de la grêle. Cet instrument si utile n'est autre chose que des perches de deux à trois toises de long, ayant à leur sommité une pointe de fer, qu'on place çà et là dans les champs. Il est à désirer qu'une invention aussi utile, aussi simple, soit connue ailleurs, et garantisse aussi facilement d'autres contrées.

La vigne croit aussi dans une partie des

Pyrénées, et réjouit de son suc généreux le Béarn, le Roussillon et quelques parties de la Basse-Navarre; mais féconde au-delà des Pyrénées, elle cesse de prospérer à mesure qu'elle s'approche des limites de l'Espagne. L'atmosphère glaciale de ces montagnes lui est meurtrière, et l'humidité de la terre, y étant constante, elle ne peut jamais trouver la chaleur dont elle est avide.

Je vous ai dit, ma chère cousine, les causes de la richesse rurale des Pyrénées. C'est principalement l'abondance des eaux, qui procure des bois superbes et d'excellens pâturages où paissent des bestiaux de tout genre, jusqu'au moment où ils deviennent un objet lucratif de commerce.

Après vous avoir parlé des produits de la culture, il faut maintenant que je vous dise les maux qui résultent de l'ignorance ou de l'avidité imprévoyante des colons.

Les pâturages qui environnaient les habitations, ont été presque généralement détruits par les maîtres de ces habitations, qui par un faux calcul les ont changés en terres labourables plus ou moins fécondes; d'où il suit qu'ayant dégarni de gazon les pentes des montagnes, ils les ont exposées sans défense à l'action des

alluvions, auxquelles ces gazons s'opposent et résistent avec succès. Les éboulemens, les lavanges, les pluies dégarnissent tous les jours ces lieux de leur terre végétale, et les bois ayant disparu, ces monts sont ainsi menacés d'une nudité et d'une aridité anticipée, que leur vétusté aurait pu produire sans doute, mais dans des temps encore éloignés de nous. Malgré de tels abus, on compte plus d'un million de têtes de bétail dans les Pyrénées.

Mais il existe encore là d'autres désordres. Les communes qui louent des pâturages pour élever leurs troupeaux, laissent dépérir les races, et par conséquent dégénérer leur laine; aussi n'y voit-on point des bestiaux de la beauté de ceux des Alpes, et même des pays voisins des Pyrénées, tels que l'Aragon. Le manque de fourrage, qui souvent se fait sentir, se joint encore à cette cause du mauvais état de ces animaux, et voilà pourquoi ils sont généralement grêles et maigres. Le nombre auquel s'élève le grand bétail, n'est que le dixième de la quantité des brebis; et les vaches ne donnent ici que deux ou trois pintes de lait, tandis que celles de Flandre, sans parler de celles des Alpes, en donnent trois fois plus.

Les fromages que l'on confectionne dans les

Pyrénées, sont de la plus mauvaise qualité, et ne servent qu'aux pâtres.

Les chevaux et les mulets offraient autrefois des ressources abondantes pour la remonte de la cavalerie des armées, les charrois et le commerce avec l'Espagne. Des haras nombreux y multipliaient et perfectionnaient en même temps ces précieuses races d'animaux dans ces montagnes. La révolution les a tous détruits; mais depuis, le gouvernement a songé à leur utilité, et des dépôts d'étalons ont été rétablis à Perpignan, Tarbes et Pau; cependant il a fallu pour les faire réussir, encourager par des primes la réserve des jumens, desquelles les habitans préféraient avoir des mulets plutôt que des chevaux : le cas qu'on fait ici d'une mule, comparée avec un cheval, est tel qu'on la préfère à l'âge de six mois à un poulain de trois ans. C'est qu'en effet rien n'est plus robuste, plus agile, plus ferme et plus sobre que ces utiles animaux, qui ont les avantages de la force, d'une longue durée et d'une rare intelligence.

La race indigène des chevaux est petite, mais robuste, tels que le sont tous les chevaux de montagne. Ceux-ci gravissent, avec une agilité et une adresse qui ne sont surpassées peut-

être que par les mulets, les sommités les plus élevées, et descendent avec la même facilité, quoique chargés, et jusqu'à plier sous le poids de leur fardeau. C'est l'hiver surtout qu'ils sont on ne peut plus secourables à l'homme; ils rivalisent de vigueur avec les mulets, et portent d'énormes charges de bois.

L'animal qu'on sacrifiait à Cérès, chez les anciens, abonde dans les Pyrénées, et la célébrité des jambons de Bayonne et de Pau en certifie la bonté.

L'utile abeille est aussi nombreuse qu'elle l'était sur le mont Hymette, et le doux tribut qu'elle fournit ne le cède peut-être point par son parfum natif, à celui qui servait d'ambroisie aux philosophes de la Grèce.

Mais de tous les produits des Pyrénées, celui qui rapporte le plus à ses habitans, ce sont sans contredit les eaux minérales répandues presque dans toute l'étendue de la chaîne de ces monts. Ces eaux salutaires jaillissent de toutes parts, moins avec la parcimonie des sources qu'avec l'abondance des fleuves. Limpides autant qu'elles sont bienfaisantes, elles réunissent à l'avantage de la quantité, l'avantage plus précieux de la qualité. Je ne m'étendrai point ici sur les diverses applications que l'art

médical en fait ; car outre que j'ai parlé plus haut des plus célèbres d'entre ces eaux, il existe sur leurs vertus des ouvrages faits par des gens de l'art, dans lesquels on n'apprend pas moins à connaître leur mérite chimique que médical. C'est dans la partie où se trouve le Roussillon, que sont en plus grand nombre des sources de ces eaux précieuses. C'est là que jaillissent aussi celles appelées hépatiques (1). Outre les eaux sulfureuses, il en est de salines et de ferrugineuses. La Cerdagne française partage avec le Roussillon ces dons bienfaisans de la nature (2).

Si l'on suit la chaine des Pyrénées, vers l'ouest, on y trouve les eaux de Bagnères-de-Luchon et plusieurs autres (3).

Voulez-vous interroger le sol des départemens des Hautes et Basses-Pyrénées, vous y trouvez celles dont je vous ai longuement entretenue dans mes précédentes lettres.

---

(1) Elles sont d'une température très-chaude ; on cite surtout celles de la Preste-d'Arles, de Règne, d'Olette, de Nyez, de Vernet, de Molitz, de Vinça, de Saint-Thomas et de Thoer.

(2) Celles de Ilo et de Caldo sont les plus célèbres.

(3) De Carcannière, de Dax, d'Ossat, et surtout celles d'Encence.

Tandis que la partie septentrionale du côté de la France est si riche en eaux thermales, la partie méridionale ne l'est pas moins par d'autres sources, et jouit des mêmes bienfaits.

Plus de quinze mille étrangers viennent dans les temps de calme et de paix porter leur tribut aux bienfaisantes naïades. Les malades du pays et les domestiques qui accompagnent leurs maîtres ne sont pas compris dans ce nombre; dès-lors vous pouvez aisément voir combien cette grande affluence de voyageurs contribuent par leur dépense au bien-être de ce pays.

LETTRE XXVII.

Même sujet.

Pour connaître le rang qu'occupent les Pyrénées parmi les chaînes de montagnes de l'Europe, et pour avoir aussi une idée satisfaisante de leur construction intérieure, écoutons M. Ramond, dont le style, parfaitement en harmonie avec le sujet, n'est pas moins grandiose et pompeux que ne le sont ces grands ouvrages de la nature.

« Je doute, dit cet écrivain en commençant ses observations sur les Pyrénées, qu'il existe une chaîne de montagnes plus propre qu'elles à être observée par le naturaliste qui veut étudier la structure et la disposition des roches primitives. Simple et régulière dans presque toute son étendue, elle lui rappellera bientôt les idées de l'ordre qui a dû présider à la formation des monts, et des règles auxquelles leur dégradation est soumise ; leurs masses ne

seront plus des accumulations informes; leurs intervalles ne seront plus un labyrinthe bizarre; dans la situation, le rapport, l'élévation des différentes parties, il reconnaîtra bientôt l'influence de ces lois constantes dont il avait peine alors à démêler l'existence.

» La chaîne des Pyrénées s'étend de l'Océan à la Méditerranée dans une direction qui se détourne rarement de la ligne la plus courte. Cette chaîne est composée de plusieurs bandes de monts parallèles à cette direction, et qui s'élèvent graduellement depuis les plaines de France et d'Espagne jusqu'à la bande la plus haute. »

Le même écrivain nous dit plus tard (1):

« Je vois des montagnes centrales qui régissent tout ce qui les environne. Seules, elles se soutiennent par elles-mêmes, et appuient sur leur fondement le faisceau vertical de leurs bandes constituantes. Les escarpemens tournés vers elles, les couches secondaires dont ces escarpemens trahissent la disposition, fléchies autour d'elles, inclinées de leur côté, escortées d'elles par des vallons qui

(1) *Voyez* le chap. 12e de la seconde partie de son ouvrage.

dessinent leurs contours, tout me force de remplir, selon un plan que toutes ces directions révèlent, des lacunes qui indiquent les altérations qu'il a subies;....... Tels sont les monts primitifs et tel est leur revêtement, si des causes de destruction n'ont pas jeté déjà du désordre dans le travail des mers. Leurs cimes gardent de grandes distances, et s'élèvent isolées au-dessus d'une base qui leur est devenue commune. Les plus hautes sont au centre, enveloppées des couches adventives les plus étendues. Une dégradation régulière dans la hauteur et le volume, comme dans la pureté et l'élaboration des matières, caractérisent les différens étages, tant des pyramides primitives que de l'amas secondaire, depuis les sommités suprêmes jusqu'aux rochers qui s'enfoncent au loin sous les couches des terres que la nature a rejetées du travail des montagnes, jusqu'à ces dépôts horizontaux qui formeront, lorsque l'Océan les aura abandonnés, le sol de nos plaines, et que les fleuves nés alors couvriront de nouveaux dépôts.... »

C'est, ma cousine, selon l'éloquent M. Ramond, l'ordre qui présida à la formation des Pyrénées. Il s'agit maintenant de signaler les divers matériaux minéralogiques dont se com-

pose dans son intérieur leur chaine immense, laquelle est remplie des plus précieux dépôts.

Les substances principales qu'on y trouve sont d'abord les roches feldspathiques, avec ce qu'on appelle *quartz* et le granit, l'argile schisteux ou le schiste, et la chaux carbonatée grossière ou la pierre calcaire. Les géologues appellent calcaire primaire la substance simple qui annonce une création plus ancienne, et secondaire celle où la nature laisse apercevoir le travail de sa formation: c'est dans cette dernière que sont rangés les marbres. Selon M. Palassou, la vaste chaine des Pyrénées est composée en général de ces trois substances ou roches. La première constitue la base sur laquelle reposent les deux autres, et sert, comme on voit, de solide fondement à l'enveloppe ou croûte extérieure de ces montagnes. Les pierres calcaires et les schistes argileux se trouvant assis sur cette masse centrale de granit, sont déposées par bandes ou couches distinctes. Il y a indépendamment de ces substances, si diverses entre elles, du granit feuilleté, ayant pour base le granit, dont la masse sert en quelque sorte de pierre angulaire au globe.

La chaîne des Pyrénées est loin d'être composée, comme celle des Alpes, de deux bandes de terre distinctes. On y remarque une succession alternative et continuelle de diverses espèces de couches pierreuses inclinées, qui se prolongent généralement du sud-ouest nord-ouest à l'est sud-est. Les revers opposés et les couches calcaires renferment indifféremment des corps marins, soit dans les terrains contigus au granit, soit dans ceux qui s'en trouvent éloignés. Les dépouilles des corps marins qu'on voit au Mont-Perdu, au Marboré, aux montagnes nommées des *Eaux-Chaudes*, mêlées à de la chaux carbonatée, ont pour appui immédiat les rocs de ces monts antiques. Mais, comme celles des Alpes, ces couches se divisent en horizontales ou affectent une forme presque verticale. Elles sont toutes inclinées, disposition qui entre dans le plan général tracé par la nature dans la construction des Pyrénées, et qu'on reconnait dès qu'on est parvenu aux pieds de ces montagnes, depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée.

On voit des masses continues de granit dans les montagnes inférieures du Roussillon, du pays de Foix et de Couseran. Les mêmes ma-

tières forment des roches auprès de Saint-Biat sur les bords de la Garonne; on les trouve encore à peu de distance d'Arréon, à l'entrée de la vallée de Louron, dans la Basse-Navarre, et dans le pays appelé *Labour.*

La partie méridionale des Pyrénées ne montre pas moins que la partie septentrionale la même structure.

Une des autres productions de la nature, qui porte le nom d'Ophite, et qui est connue dans les Pyrénées, s'y trouve dans la partie occidentale. Cette substance est mise, par plusieurs géologues, au rang des matières primitives du globe, tandis qu'il en est d'autres, parmi lesquels figure M. Pallassou, qui les classent parmi les pierres calcaires secondaires.

La pierre calcaire blanche muccaroïde, que l'on trouve à Loubie dans la vallée d'Ossau, est aussi une des richesses minéralogiques des Pyrénées. On la considère comme un des beaux marbres de Carrare et de Seravizza. Elle a le grain fin et pur de ces matières, un des plus riches produits des Apennins, et qui, par l'utilité dont il est dans l'art de la statuaire, n'a pas moins contribué à honorer qu'à embellir l'Italie et l'Europe.

Les Pyrénées sont très-riches en marbres (1) et même de diverses couleurs; on voit du noir, du blanc, du vert, du bleu et du rouge, veinés de diverses manières, et recevant le poli le plus éclatant.

Après les marbres viennent dans l'ordre des pierres feuilletées, les ardoises. Elles sont si abondantes dans ces montagnes, qu'elles servent à couvrir non-seulement des maisons dans les villes et les campagnes, mais même dans plusieurs endroits les cabanes et les granges. On ne s'en sert pas avec moins d'utilité dans les canaux d'irrigation.

Plusieurs de ces montagnes abondent en

---

(1) Dans la partie orientale de ces montagnes, dans l'arrondissement de Villefranche; dans la vallée de Campan, où l'on sculpta les huit colonnes qui forment le péristyle du Trianon, et où l'on trouve du noir panaché et une foule d'autres. Mais le département des Basses-Pyrénées semble briguer l'avantage d'offrir aux arts une plus riche moisson, car non-seulement la vallée d'Aspe en contient plus de soixante espèces; mais Bayonne a dans son territoire un marbre blanc semblable à celui de Carrare.

Le département de l'Aude et celui de l'Arriège ne sont pas moins riches que les précédens en marbres remarquables tant par la variété des couleurs que par l'immensité des masses.

pierres meulières, d'antimoine, de manganèse, et en pierres de touche et à aiguiser.

On avait d'abord contesté à ces montagnes la possession des coquilles pétrifiées (1), qui sont le partage des plus hautes montagnes du globe; mais il est reconnu maintenant que les coquilles y abondent, et qu'on en trouve en grand nombre dans le Béarn, la Chalosse, la Navarre, et jusque dans les Landes. Les fossiles du même genre ne sont pas moins abondans dans le Bigorre, le Couseran et le pays de Foix. Les bords rians de l'Adour entre Tarbes et Bagnères recèlent des astroïtes pétrifiés; selon M. Ramond, de belles coquilles bivalves se voient dans une grotte près de Lourdes. Des pectinites ont été détachés d'un rocher de la montagne de Saint-Sauveur près de Foix. Des groupes considérables d'huîtres, également fossiles, existent dans la commune de Couzeraix près de Sainte-Croix; des débris de cétacés et des champs parsemés de cornes d'ammon, appellent les curieux dans le territoire de la commune d'Alan et de celle de

(1) Le célèbre Deluc soutenait qu'on ne trouvait pas dans les Pyrénées de corps marins. *Voyez* ses Lettres philosophiques et morales.

Larroque. Enfin M. de La Borde assure que les côtes du versant méridional ont aussi conservé des débris du même genre (1).

Les plus hautes sommités des Pyrénées ne possèdent pas moins que les sommités inférieures ces antiques témoins du séjour des mers sur les montagnes du premier ordre. Il y a près d'un demi-siècle que le savant Darcet trouva des coquilles dans le fond de la vallée d'Aspe; Palassou, des testacés circulaires au lieu appelé la *Pine-d'Escot,* ainsi que des madrépores au *Pourtalet* ou petit port de la même vallée, et les marbres coquilliers dans celle d'Ossau; tandis que Flamichon, autre savant, découvrit aux Eaux-Chaudes des bivalves; et que Dralet, qu'on retrouve partout lorsqu'il s'agit de lire dans les archives de la nature, ramassait dans un des éboulemens du mont de Coumélie des incrustations de moules d'un large diamètre. Le célèbre cirque de Gavarnie est rempli de débris de ce genre, dont la présence atteste incontestablement aussi celle des mers, qui alors couvraient ce qui est aujourd'hui la terre. Enfin, des débris de corps marins sont tellement abondans dans les

---

(1) *Voyez* son ouvrage sur l'Espagne.

Pyrénées, que, selon M. Ramond, il serait moins facile de n'en pas trouver que d'en trouver dans ces montagnes.

Ainsi le Mont-Perdu lui-même, ce mont le plus élevé de toute la chaine, et sur lequel j'aurais suivi les traces de ce savant laborieux, sans l'obstacle que m'a opposé le cordon sanitaire, est parsemé de semblables matières que les eaux y ont déposées; et ses pointes les plus dominantes, ses angles les plus élevés, non-seulement en renferment, mais souvent en paraissent composés. Les ostracites abondent sur ce promontoire superbe des Pyrénées, et son sommet est incrusté, tel qu'une savante mosaïque, d'un amas prodigieux de zoophytes ou animaux pétrifiés, avec des plantes et des testacés ou poissons à coquilles.

Mais c'est peu que tous ces débris de corps marins; l'étonnement augmente à l'aspect des corps d'animaux étrangers à l'Europe, et trouvés dans les mêmes lieux. M. Puimaurin envoya, il y a déjà soixante ans, à l'immortel Buffon des ossemens d'éléphans et de cétacés, qui ont été déposés par lui dans la bibliothèque du roi. Dralet a découvert avec M. Ramond, sur les bords du lac du Mont-Perdu, des os fossiles de la même nature que ceux dé-

couverts au port de Pineda, et décrits par Picot de la Peyrouse.

Il est des gens qui prétendent expliquer les phénomènes les plus mystérieux de la nature, comme il en est qui croient découvrir le sens d'inscriptions inexplicables par d'obscures étymologies. Quoi qu'il en soit, des cadavres d'éléphans dans les Pyrénées sont bien sûrement un objet de méditation pour le géologue et le naturaliste philosophe, d'autant mieux que les montagnes de moyenne élévation ne présentent généralement point de corps pétrifiés, et que ce n'est plus que dans les bases et sur d'humbles coteaux même qu'on retrouve des coquilles fossiles à côté des bois pétrifiés. Quant à cette dernière matière, on n'en saurait trouver sur les sommités du Mont-Perdu, où les arbres ne viennent point à cause de son immense hauteur.

Je vais vous dire encore quelques mots, ma chère cousine, sur ce que les géologues appellent substances accidentelles, qui se trouvent dans les Pyrénées. Dralet dit que les trapps et les cornéennes succèdent souvent au granit fondamental. On trouve entre leurs couches des calcaires primitifs veinés de pétrosilex et de grenats de diverses couleurs; quelquefois

l'abiste flexible ou l'amiante, l'abiste tressé ou fossile, l'abiste dur, le feldspath nacré et d'autres substances qui occupent les intervalles que laissent entre elles les masses granitiques où se groupent des amas de chlorites, où se trouvent des schorls et le cristal de roche, l'émule du diamant par sa beauté. Des mines de différentes espèces se rencontrent même à travers les divers minéraux que je viens de vous indiquer.

Mais comment vous parler des mines de ces montagnes, ma chère cousine, sans vous parler encore, et surtout sans vous citer de nouveau M. Ramond? Vous ne vous plaindrez point sans doute que je mette à contribution les divers chapitres dont se compose son intéressant ouvrage, un de ceux dans lequel il a répandu le style le plus brillant, joint aux aperçus les plus ingénieux, le savoir le plus étendu et les réflexions les plus philosophiques. Il faudrait le citer tout entier pour le citer convenablement; je me bornerai toutefois au premier paragraphe d'un chapitre (1), après quoi j'entrerai en matière.

« Les montagnes, dans un temps probablement voisin de leur naissance, éprouvèrent

---

(1) *Voyez* le 27e chapitre.

des secousses dont l'effet fut universel, et dont nulle chaîne ne fut exempte. Ces secousses paraissent avoir eu lieu sous les eaux; des feux accompagnés d'explosions en ont sans doute été la cause, et les déchiremens qui se firent en cette occasion se remplirent presque aussitôt des métaux que nous allons chercher dans leurs entrailles. »

Cette hypothèse admise, et l'existence des métaux constatée, sachons quels sont ceux des Pyrénées. C'est une erreur de croire que l'or n'ait jamais abondé dans leur chaîne proprement dite, ajoute M. Ramond dans le même chapitre. « Ce sont les montagnes qui tiennent à leur partie occidentale ou méridionale, et à celles qui en sont totalement détachées et s'élèvent au centre de l'Espagne, c'est-à-dire les montagnes d'Huesca, dont Tite-Live a vanté le produit; celles des Asturies, de la Galice ou de la Lusitanie, où Pline nous apprend que l'on reconnaissait une quantité prodigieuse d'or; enfin, celles qui se trouvent au-delà de l'Èbre, à la hauteur de Carthagène et dans le voisinage de Séville, qui ont fourni des trésors à la cupidité des anciens, et que les Espagnols gorgés de l'or du Pérou n'ont plus eu de motif de fouiller. »

Dralet nous certifie que l'existence de ce précieux métal ne se manifeste dans les Pyrénées françaises, que par les paillettes que charrient plusieurs ruisseaux auxquels les monts élevés donnent naissance. Mais l'argent y est plus abondant, sans y être pour cela commun. Il s'allie, comme on sait, au plomb et au cuivre, et on le trouve dans les montagnes du centre et d'une élévation considérable. C'est à leur suite et près d'elles que l'on trouve le zinc et le cobalt. Quant au fer (1), cet agent de l'or qui exécute en son nom ou en celui de la force, tantôt les plus grands crimes, tantôt rend les services les plus utiles à la société, on l'y trouve partout, surtout aux extrémités orientales et occidentales.

Lorsqu'il est mêlé au cuivre, ce métal ne craint point de descendre des monts élevés où on le trouve fréquemment, dans ceux d'une élévation inférieure et moyenne. Le cuivre

(1) D'après Dralet, il y a 77 forges dans les Pyrénées qui occupent 9,240 ouvriers. Elles produisent 177,100 quintaux de fer, d'une valeur de 5 millions de francs. De tels produits ne sont que les deux tiers de ce qu'ils devraient être si le combustible était moins rare . cet inconvénient ne permet d'y travailler que pendant sept mois de l'année.

abonde ainsi que lui dans les Pyrénées. Dès le temps de César, on sait qu'il y en avait des mines fameuses dans le voisinage de l'Océan. Mais tandis que le fer et le cuivre dominent aux extrémités de la chaîne de ces montagnes, le plomb domine au centre, et occupe les espaces intermédiaires.

Quant au plomb blanc, qui ne saurait être probablement un autre métal que l'étain, on ne le trouve, selon Pline, que dans la Galice ou la Lusitanie; plus heureux, le baron Dietrich, célèbre par ses profondes connaissances dans la minéralogie des Pyrénées, a trouvé de cette matière partout où il a trouvé de la blende, autre matière qui n'y est pas moins commune.

Mais veut-on avoir des renseignemens aussi certains qu'étendus des richesses minéralogiques et métalliques des Pyrénées, l'ouvrage le plus propre à consulter pour cela est, sans contredit, celui de Dietrich, qui joint à l'expérience des faits les notions les plus rares et les plus précises. On connaît par cet ouvrage les divers sites des minéraux, depuis l'Océan jusqu'au comté de Foix, inclusivement (1).

(1) M. Dietrich a décrit 43 mines d'argent, 98 de cui-

Les Pyrénées françaises trouvent dans les Pyrénées espagnoles des rivales en richesses, tant pour les produits métalliques que pour les autres produits minéralogiques.

Mais quelle que soit cette fécondité, il est vrai de dire que partout les filons de mines qui ne sont pas ceux de fer, sont généralement étroits et superficiels, et répandus d'une manière inégale. On voit à Baigory dans les Basses-Pyrénées, le cuivre s'associer avec l'argent sans mélange de plomb, dont on ne trouve même aucun vestige, tandis que le cuivre et le plomb se trouvent au contraire réunis dans la montagne d'Haya en Espagne: contraste bizarre sans doute, mais qui fait voir à quel point sont profondes, mystérieuses, variées et infinies, les vues de la nature, dont nous pouvons saisir à peine les effets sans presque jamais pénétrer les causes.

Mais quelque abondante qu'ait été la première de ces mines, il y a peu de propor-

---

vre, 108 de fer et de pyrites martialles, et 99 de plomb.

Il est à regretter que ses observations n'aient pas été poussées plus loin, car on sait que le département de l'Aude contient, d'après le rapport de M. de Barante, qui en était le préfet, des mines de divers métaux.

tions entre les produits modernes et les produits anciens, que les Romains ont su si bien exploiter (1), et dont on a profité ensuite, durant plusieurs siècles, en recueillant du sein de la terre, par des travaux immenses, ses trésors, jusqu'à la découverte de l'Amérique. De nouveaux travaux furent repris avec un grand succès vers le dix-huitième siècle, mais ne purent être continués long-temps; car la nature, après s'être montrée très-libérale pendant plusieurs années, a totalement cessé d'accorder ses antiques faveurs (2).

Je n'entrerai pas, ma chère cousine, dans de plus grands détails sur les richesses intérieures que possèdent ces monts. Je me suis borné, à l'aide des lumières des savans géologues

(1) *Voyez* le Mémoire de Palassou. Une médaille frappée du temps d'Auguste, et que Thalacker a trouvée parmi des débris dans les souterrains de Haya, indique avec certitude que les Romains mirent à profit ces sources abondantes de richesses.

Dans les mines de cuivre de Baigory, on a pareillement trouvé une médaille frappée du temps du triumvirat.

(2) On peut voir dans l'Essai sur la Minéralogie des Pyrénées, les travaux considérables tant des anciens que des modernes dans les mines de Baigory.

qui les ont parcourus et observés, à vous faire connaître les bases principales de leur formation, et les précieux objets qu'ils contiennent dans leur sein. Dans ma prochaine lettre, je ne vous parlerai pas de choses moins intéressantes; je tâcherai de vous faire connaître les habitans de ces régions élevées ainsi que leurs mœurs et leurs coutumes.

LETTRE XXVIII.

Continuation du même sujet. — Des habitans anciens et modernes des Pyrénées.

Après vous avoir décrit, ma chère cousine, les divers produits tant intérieurs qu'extérieurs des Pyrénées, il convient maintenant, comme je vous l'ai annoncé dans ma précédente lettre, de vous parler des peuples qui les habitent. C'est, il est vrai, mettre au dernier degré de l'échelle ce qui devrait être au premier ; mais c'est aussi par-là que je terminerai le tableau rapide de ces monts. La description de l'homme entraîne tant de détails, se lie à tant d'objets, que je crois qu'il était difficile d'opérer différemment. Je vais donc, fidèle à ma promesse, non-seulement vous entretenir des montagnards de ces lieux, mais de leurs mœurs, de leurs usages et de leurs préjugés : je commencerai toutefois par leur histoire et leur antique origine.

Lorsque César divisa en trois grandes sec-

tions toutes les Gaules, il comprit les Pyrénées orientales dans la Gaule narbonaise et les Pyrénées occidentales dans la partie de l'Aquitaine qui reçut sous Adrien le nom de Novempopulanie. Strabon, d'accord avec Pomponius Méla, confirme cette disposition de César, en assurant que l'Aquitaine était effectivement renfermée entre les Pyrénées, l'Océan et la Garonne. A la chute de l'empire romain, lorsque les plus obscures ténèbres succédèrent à tout son éclat, les hordes des Barbares qui s'élancèrent des monts de la Haute-Asie pour subjuguer l'Europe, heurtant contre les barrières que Rome leur opposait vainement, les brisèrent et inondèrent en torrents un empire déjà affaibli par la mollesse, et les Pyrénées ne furent pas moins envahies que les Alpes.

Cependant, il faut le dire, les Barbares, loin de faire subir entièrement leur joug aux peuples des Pyrénées, les laissèrent obéir aux lois antiques de Rome, et cette capitale du monde, qui, malgré sa déchéance du trône de la terre, commandait encore le respect, continua d'être leur législateur. « J'ai désiré d'éteindre le nom romain, disait un roi goth, pour lui substituer celui de ma nation; mais j'ai senti

depuis plus de gloire à le conserver qu'à l'anéantir. » . . . .

Les Goths donc s'emparèrent de l'Aquitaine, et la comprirent dans le royaume de Toulouse jusqu'au jour où Clovis ayant tué Alaric, elle devint une des plus belles provinces dont s'enorgueillit le nouveau royaume des Francs. Mais la monarchie déchirée sous ses héritiers par des factions, tomba bientôt dans un état de décadence. De nouvelles hordes de Barbares vinrent se précipiter sur son territoire, et les Vascons, peuple d'Espagne qui possédait tout le pays situé le long des Pyrénées entre l'ancien comté d'Aragon et l'Océan, ne tardèrent pas à dépouiller Clotaire III du Bigorre, du Béarn, de la Soule et de la Navarre. Appuyés des Cantabres, leurs intrépides voisins, c'est en vain que les Français (1) voulurent leur arracher une de leurs plus précieuses dépouilles; ils furent successivement repoussés et obligés de terminer cette guerre par une paix désavantageuse. Enfin Thierry et Théodebert, rois de France, parvinrent à battre les ravisseurs, ne leur infligeant toutefois pour châtiment que la condition d'accepter pour duc le

(1) En 581.

vaillant Genialis, dont l'autorité s'étendit sur Pampelune, Bayonne et neuf autres villes de cette contrée.

Les peuples montagnards sont toujours impatiens du joug qu'on leur a imposé. Les plus belliqueux de tous les peuples par leur courage, leur caractère et leurs usages, chez eux l'indépendance est un besoin, la liberté une habitude ; aussi les vainqueurs de Clotaire surent bientôt se soustraire à la domination de ses successeurs. Amant, héritier de Génialis, fut chassé de ses Etats ; mais il y fut rétabli par Charibert, roi de Toulouse. A la mort de ce dernier, Dagobert son frère ayant voulu s'emparer de l'héritage des enfans de Charibert, Amant, leur grand-père, arma pour leur défense les Vascons (1), et ce fut alors qu'on vit marcher contre ce peuple un essaim de nations : Français, Gaulois, Bourguignons, tous le menacèrent ; et tandis qu'il était attaqué par eux, les Visigoths eux-mêmes, encore possesseurs de l'Espagne, l'assaillirent sur les derrières. Le nombre l'emporta sur la valeur la plus intrépide ; et cependant Dagobert, en

(1) En 636.

traitant avec les vaincus, fut obligé de rendre à ses neveux l'héritage de leur père.

Après la mort d'Amant, les vaincus ne formèrent plus qu'un même peuple avec celui de la Novempopulanie; mais ils conservèrent leur caractère primitif, leurs mœurs natives, cachet indélébile des peuples montagnards, dont la trempe d'ame semble avoir la même fermeté que celle des rocs parmi lesquels ils habitent. C'est là que ces Vascons, dont la première origine est inconnue, conservent, exempt de tout mélange et de toute altération, ce langage, le seul de l'Europe peut-être qui soit sans connexion, sans aucun lien avec tout autre, si l'on excepte certaines désinences que l'on croit communes avec l'idiome de quelques peuples insulaires de l'Austrasie; langage vulgairement appelé basque, qui dans la bouche des femmes ne fait pas moins le charme de ceux qui l'écoutent, qu'il est un objet d'étonnement par son antiquité et son énergie.

Ainsi le peuple, que Pline appelle Vaccées, et Strabon Vascons, et dont la postérité existe de nos jours, n'a point changé. Habitant de tout temps les deux Navarres, on le retrouve dans le pays de Soule et la terre de Labour, et dans le Béarn, où il a aussi pénétré. C'est

entre les sources de l'Èbre et la chaîne des Pyrénées, qu'est sa véritable patrie. Ni les Phéniciens, ni les Carthaginois, qui ne franchirent point ces fleuves, ne purent les subjuguer. Il s'est soustrait même aux Romains, indignés qu'il méconnût leur omnipotence. Mobile comme le feuillage des forêts qu'il habitait, et s'échappant à la faveur de leur obscurité et de son agilité, il passait et repassait autant de fois les Pyrénées qu'il était nécessaire à sa conservation, s'abritait, se cantonnait dans leurs retraites les plus profondes, préférant un sort errant, une vie plus agitée, inséparable de la liberté, à la vie plus douce de l'esclavage. Enfin quand les nations d'Orient remplacèrent dans l'Espagne celles du Nord pour s'emparer de cet opulent pays, il ne brava pas moins le Maure, et suspendit le cours de ses conquêtes, comme il arrêta le cours de celles des enfans de Clovis.

Telle fut, ma cousine, la race primitive des habitans des Pyrénées, plus forts et plus agiles que ceux des plaines. L'indépendance de leur pays fut leur premier bien, et leur union entre eux la consolidait. Doués par la nature du double bienfait d'un corps vigoureux et d'une ame énergique et pure, ils

trouvaient dans le travail des subsistances assurées, et dans leur sobriété et leur tempérance tout ce qu'il fallait pour parvenir exempts d'infirmités jusqu'à la vieillesse la plus avancée. C'est le témoignage honorable que rend Strabon de ces peuples, et il ajoute qu'ils étaient supérieurs à toutes les nations lorsqu'il s'agissait de déployer de l'activité ou d'être employé dans un coup de main.

Si nous ne savions pas combien l'homme conserve mieux son caractère primitif dans les champs que dans les villes, et dans les montagnes que dans les plaines, qui croirait, ma cousine, que les habitans actuels des Pyrénées diffèrent aussi peu de leurs ancêtres que les individus des races avec soin conservées ! Telle est pourtant la vérité; et voici l'exposé aussi vrai qu'il est intéressant de leurs mœurs, de leurs talens et de leurs vertus présentes comparées à leurs vertus passées.

Plutôt grands que petits de taille, sobres (1), laborieux dans leurs travaux, et fidèles dans

(1) Dans les vallées centrales, ils ne sont pas aussi sobres; souvent on les voit les dimanches et jours de fêtes, hommes et femmes pêle-mêle dans les cabarets, user immodérément de liqueurs.

leurs engagemens, ces peuples vivent comme leurs ancêtres, sans se mélanger avec d'autres hommes; car que viendrait faire l'habitant des plaines, moins robuste, et souvent plus riche, parmi des familles et dans un pays où il y a peu à gagner, étrangères au luxe et vivant sous un climat qui est aussi rigide que le leur est doux et tempéré? Les hommes n'abandonnent ordinairement les lieux qui les ont vu naître, que pour trouver ailleurs un sort plus heureux. Ce n'est pas ici que la fortune compte des favoris, quoiqu'elle compte peu de victimes de ses caprices. De même que le cultivateur et le pasteur n'abandonnent que rarement, l'un son village, l'autre sa hutte, de même l'étranger ne quitte point le séjour brillant des villes, pour le séjour tranquille, mais souvent glacé des montagnes, où il ne trouve point à s'enrichir. D'ailleurs ces monts qui aboutissent les uns à l'Océan, du côté de l'ouest, les autres à la Méditerranée du côté de l'est, sont pendant une grande partie de l'année inaccessibles à l'homme. Leurs habitans s'y procurent pendant l'été ce qui est nécessaire à leur existence pendant le long hiver de leur pays, et retirés dans le fond de leurs vallées, ils y vivent, quoique si voisins d'autres peuples, et d'au-

tres pays, comme s'ils étaient les seuls habitans de la terre, qui chez eux est alors aussi triste que les frimats dont elle est couverte. Les récoltes de leurs champs suffisent rarement à leurs besoins et à ceux de leurs familles; et souvent même sont-ils obligés d'avoir recours à cet égard à des secours étrangers. Le sol du pays est bien moins abondant en graminées nourricières de l'homme, qu'en prés nourriciers des troupeaux, et la nature y est aussi prodigue envers ces animaux, qu'elle est avare envers lui. On peut dire que ces montagnards forment encore un peuple entièrement isolé dans les Pyrénées, lequel, placé entre les frontières de deux célèbres royaumes, fut long-temps gouverné avec le ménagement dû aux bonnes mœurs, à la pauvreté; et les souverains, tant de l'un que de l'autre de ces empires, se sont rarement crus autorisés à changer quelque chose dans l'économie et le régime d'un peuple qui s'était soumis volontairement lui-même à toutes les privations.

C'est ainsi que ce peuple a traversé une longue série de siècles sans que ses lois, garantes de la constance de ses mœurs, se soient altérées. Les coutumes écrites auxquelles on avait laissé le nom de *fors*, du mot formes des Romains.

ont été le seul code de lois qu'il ait connu jusqu'à l'époque de la révolution française. Chaque province avait ses états, dont les principaux citoyens étaient les autorités tant municipales que judiciaires, et fiscales que politiques. Les costumes et le langage sont les seules choses qui, dans les Pyrénées centrales, éprouvèrent des variations.

L'ancien habillement des hommes ne se retrouve plus que dans quelques parties des hautes montagnes. Il consiste en de larges caleçons plissés depuis la ceinture jusqu'aux genoux; en une camisolle de laine blanche engagée sous le caleçon, en une veste brune fort courte, et par-dessus ce vêtement une tunique très-ample que recouvre un manteau qui se drape d'une manière antique. Mais si la variété, le goût du changement ont altéré la forme de cet habillement, qui n'est plus uniforme, mais différent dans chaque contrée, l'étoffe n'en a point changé; il est de laine dans toutes les saisons, à cause de la variation fréquente de la température: des vêtemens d'étoffes plus légères pourraient provoquer des maladies.

Le costume actuel des montagnards n'a rien de remarquable, à l'exception de leur bonnet pointu, de drap ou de feutre, et de leurs

manteaux, munis d'un grand capuchon qui les garantit des intempéries de l'air si funestes dans ces montagnes.

Le costume des femmes n'est nullement élégant. Couvertes de la tête aux pieds, et ayant des tailles d'une longueur disproportionnée, elles sont en général fort mal accoutrées; et, ce qui ne les embellit pas, elles portent pardessus leur coiffe une espèce de capuchon qu'on nomme capulet, rouge ou blanc, et d'étoffe de laine.

Les Basques, soit français, soit espagnols, ont le berret ou bonnet rond, ordinairement bleu, une veste rouge très-courte, des souliers couverts ou espartilles d'écorce d'arbre, chaussure ancienne qui vient d'Espagne, un gilet, des culottes et des bas blancs, et un mouchoir de soie négligemment attaché au cou. Celui des femmes n'est remarquable que par la coiffure et un fichu qui semble être noué autour de la tête, non sans quelque prétention à la coquetterie.

Les Béarnais s'habillent à peu de chose près comme les Basques; mais leurs femmes, qui, comme celles de tous les pays, sont jalouses de plaire, font ressortir l'éclat de leur teint par une cape qui couvre leurs cheveux, souvent

très-beaux et toujours noirs, et dont les ornemens et les rubans descendent jusqu'à la moitié de leur taille svelte.

Quant au langage ou patois que l'on parle dans les Pyrénées, il est très-difficile à comprendre, malgré que l'on y troûve beaucoup de mots italiens. On prétend que cet idiome est, à peu de chose près, celui des autres peuples du midi de la France, et qu'il a comme eux la langue romane pour origine; pour moi, le langage ou patois que parlent les indigènes, ne m'a paru intelligible que pour eux seuls. On le dit mêlé d'anciens mots celtiques, de grec et de romain : on trouve aussi dans son lexique usuel plusieurs mots qui existent dans les langues du Nord, effet naturel du mélange des uns et des autres peuples, que la nature avait si fort séparés, et que le besoin et l'ambition d'un côté, la mollesse et le malheur de l'autre, confondirent à l'époque fatale du moyen âge.

Le patois du Bigorre ne diffère que peu de celui du Béarn, qui est beaucoup plus doux. Les personnes instruites de ce pays, et qui connaissent elles-mêmes ces langues, m'ont assuré qu'il y a une grande diversité d'idiomes dans ces montagnes, et qu'à la distance de quelques lieues on parle différemment; que

même on donne une autre intonation aux mots.

Aucune de ces langues ne s'écrit, n'a ni règles ni principes. Cependant les curés, pour se faire mieux comprendre par leur auditoire, s'en servent souvent dans leurs sermons.

Ces langues possèdent des chansons, des élégies pastorales qui sont chantées par les montagnards avec goût et sentiment, et la musique en est agréable.

La seule langue des Basques, comme nous l'avons dit plus haut, inaltérable comme les mœurs et la bravoure du peuple qui la possède, n'a rien de commun avec aucune de celles qui sont en usage dans les Pyrénées, ni avec aucune de celles de l'Europe, et peut-être du monde. On prétend qu'elle est antérieure au grec comme au latin.

Les Basques sont les mieux faits de taille, les plus agiles de corps, et l'on peut dire aussi les plus spirituels et les plus adroits des peuples de ces montagnes. Cela est si vrai que quelque horreur qu'ils aient d'ailleurs pour le crime, ils partagent l'opinion antique des Spartiates, de ne mépriser le voleur que lorsqu'il est maladroit.

Quoique placés l'un à côté de l'autre, les Béarnais et les Basques sont, au moral, aussi

dissemblans entre eux, qu'ils sont rapprochés au physique. Le premier, composé en grande partie de pasteurs, est forcé comme tel de descendre des montagnes dans les plaines pour y conduire ses troupeaux que l'hiver chasse des hauteurs des Pyrénées. Le contact avec d'autres habitans polit ses mœurs ; il acquiert une sorte de dissimulation qui, en lui ôtant le défaut de sa rudesse, lui donne les vices qui n'accompagnent que trop l'urbanité ; il devient plus poli, mais il cesse d'être franc, en conservant cependant sa fierté et son amour pour l'indépendance. Quant au Basque, il est sensible à l'outrage, irascible même, et sujet à l'envie. Mais s'arrêtant à propos dans l'essor des passions cupides, il emploie un génie processif et cauteleux, pour se procurer ce qu'il ne pourrait pas sans danger obtenir par des voies violentes, que la justice réprimerait. Commune aux Basques comme aux Béarnais, et aux habitans du Nord comme à ceux du Midi des Pyrénées, cette maladie chicanière, qui a fait long-temps en France des Normands et des Manceaux les favoris dévoués de la chicane, ronge, véritable lèpre morale, tous les peuples de ces montagnes ; et les procureurs n'y pullulent pas moins que les avocats, malgré la simpli-

fication qui existe aujourd'hui dans les codes.

Les montagnards des Pyrénées orientales ont toute la fierté, la rudesse inflexible du caractère natif de l'Espagnol, sans en avoir, dit-on, l'industrie, et ils n'ont du Catalan qui les avoisine que le langage qui provient aussi de la langue romance.

La religion catholique romaine est, on peut dire, la seule qui soit suivie dans ces montagnes, spécialement dans le département des Hautes-Pyrénées, et l'on y compte peu ou point de réformés. Ainsi ces pays, autrefois le théâtre de ce que les théologiens appellent l'hérésie, en est désormais exempt. Combien ne doit-on pas regretter dès-lors que la tolérance de nos jours n'ait pas été établie deux siècles auparavant! Que de divisions, de discordes on eût évitées, et que de sang surtout l'on eût épargné!

Le montagnard est religieux ici comme il l'est dans les Apennins et dans une grande partie des Alpes. Il suit avec une scrupuleuse ponctualité ce que lui prescrit son culte. Ce n'est pas lorsque l'homme s'approche des cieux qu'il est athée; il semble, au contraire, que cette proximité du séjour que l'on donne à la Divinité, l'associe physiquement à elle comme

il s'y associe par la pensée. Le paysan des Pyrénées aime avec transport les fêtes, les pélerinages, les processions et tout ce faste saint, ce luxe sacré des pompes catholiques. Rien ne s'allie d'ailleurs mieux à son caractère vif et expansif. Ces indigens montagnards, qui n'ont pour habitation qu'une chétive cabane, pour richesse que quelques brebis et quelques chèvres, et pour amusement que le spectacle brillant mais uniforme de la nature et du cours des saisons, ordinairement si peu apprécié par les gens de la campagne, sont enchantés que la religion soit en même temps, par ses fêtes et ses dogmes, l'objet de leur plaisir dans ce monde et leur consolation dans l'autre.

Il est facile dès-lors de juger de l'influence que les prêtres exercent sur eux. Vivant avec eux, connaissant et partageant, pour ainsi dire, leurs mœurs et leurs usages, leurs peines et leurs plaisirs, c'est dans leur sein que le montagnard va déposer ses chagrins; il les consulte dans ses projets, et suit ordinairement leurs avis, pour lesquels il a presque toujours la plus respectueuse déférence.

Les montagnards ne sont plus ennemis des médecins et des médecines. Ils emploient d'abord avec succès l'usage des simples; mais dans

les maladies sérieuses, ou lorsqu'ils aperçoivent que leurs remèdes n'agissent plus, ils appellent à leur secours des médecins qui sont établis dans leurs villes et même dans les bourgs les plus considérables. Ce sont eux aussi qui sont chargés par le gouvernement de vacciner les enfans. Malgré les avantages manifestes qui découlent de cette découverte aussi simple dans son application qu'elle est admirable dans ses effets, elle est bien loin d'être généralement adoptée par les habitans des Pyrénées, dont un tiers s'y refuse; et l'on voit avec chagrin la petite vérole faire encore des ravages affreux dans ces montagnes.

Parmi les torts et les vices, il en est un surtout qu'on ne peut assez reprocher à leurs habitans, qui sont tour à tour les fauteurs et les victimes d'un des délits les plus dangereux de la société, celui de l'usure. Telle est cependant la vérité; et, soit qu'elle provienne de l'absence de l'éducation, des lumières, ou soit qu'une invincible cupidité la propage, il n'est que trop vrai que l'usure est on ne peut plus fréquente et audacieuse dans les Pyrénées; elle y exerce ses ravages dans les plus paisibles et les plus respectables familles, et vient troubler par ses inquiétudes et ses résultats toujours af-

fligeans, une paix qui sans elle serait inaltérable; enfin, elle ne règne pas moins dans les campagnes que dans les villes. On ne saurait assez regretter que des caisses d'épargnes ou d'autres établissemens de ce genre, dont abondent maintenant les grandes villes, et qu'on doit à d'industrieuses et bienfaisantes spéculations, ne soient pas encore formés dans les Pyrénées; ces établissemens conservent à l'ouvrier comme au rentier, au pauvre comme au riche, à l'un l'excédant du fruit de ses travaux, à l'autre celui de ses revenus non consommés. Cette sorte d'institution, dont l'ordre et la fidélité font le mérite, produirait encore plus de bien dans les campagnes, qu'elle n'en produit dans les villes. Elle y attaquerait l'usure, elle en couperait les racines, et ramènerait simultanément la morale et l'aisance sous le chaume. Vous jugerez combien il serait urgent de les y rappeler, en apprenant que les misérables montagnards empruntent à trente, quarante, et jusqu'à cinquante pour cent. Il y a même des exemples que pour un écu emprunté pendant le laps si court d'une semaine, l'emprunteur est obligé d'en rembourser deux.

Les éboulemens si nombreux et si fortuits dans ces contrées, ainsi que les lavanges, les inondations et les incendies, n'arrivent que

trop fréquemment chez un fermier ou chez le petit propriétaire d'un bien rural ou d'une métairie. Ce malheur tout-à-coup le réduit à la plus profonde misère, au dénuement le plus affreux. Il est obligé d'engager jusqu'à son avenir et celui de ses enfans pour obtenir de l'inflexible usurier un secours ; et c'est lorsqu'il espère acquitter la dette onéreuse que ses malheurs l'ont obligé de contracter, qu'il est, s'il a dépassé le terme fatal marqué pour l'accomplissement de ses engagemens, impitoyablement jeté dans un cachot, et sa famille réduite à la mendicité.

Je terminerai cette lettre, ma cousine, en vous parlant de l'industrie des montagnards dans leurs campagnes, et de leur commerce dans les villes.

Le laboureur, en hiver, quitte le soc, la pioche et la bèche ; il saisit la navette et l'aiguille, et se fait manufacturier pour convertir en étoffes la laine que les femmes et les filles ont filée, et que les vieillards et les infirmes ont cardée. Ce drap se fait ordinairement de la laine de leurs propres moutons, et ne sert qu'à l'habillement de la famille (1). Ce sont les femmes qui sont

(1) Les draps pour l'usage des paysans ne sont presque jamais à vendre. Ils n'en font dans chaque famille

encore chargées du soin de faire les vêtemens, qui filent et tricotent des bas de fil et de laine, tant pour leurs maisons que comme objet de commerce. De cette façon, l'habillement de la famille ne coûte rien et n'exige aucune dépense.

Dans le Béarn, cette industrie est poussée plus loin, et cette province compte un grand nombre de manufactures de laine et de toile, dont les produits sont exportés. Le Bigorre prenant même un essor vers celles de luxe, compte dans la ville de Bagnères et dans les jolis villages de la belle vallée de Campan, des ateliers d'où sortent ces tissus légers, ces étoffes délicates et diaphanes auxquelles on donne le nom de *crépon*. Il se fabrique dans le département de l'Aude plus de deux cent mille aunes de drap par an, qui se vendent dans l'étranger, et beaucoup de bas tant au métier qu'à l'aiguille.

On vante les tanneries de Pau, d'Orthez, de Tarbes, de Bagnères et d'autres villes encore;

---

que pour l'exact nécessaire. Ils l'estiment au prix de cinq ou six francs l'aune. Ce drap, qu'on ne teint jamais et qu'on porte dans sa couleur naturelle, est tellement durable qu'une veste leur sert quatre ou cinq ans, et qu'un manteau suffit quelquefois pour la vie d'un homme.

le lavage des laines s'opère dans les eaux minérales même, et c'est dans cet art que se distingue surtout la ville de Dax.

Enfin les départemens des Pyrénées possèdent des sources d'eaux salées, dont la plus importante est près d'Orthez.

A commencer par le Béarn et le département des Basses-Pyrénées, les montagnes y prodiguent le bois de chauffage et de construction; les coteaux produisent d'excellent vin et en abondance; les plaines, du lin des plus fins, et les vallées, des pâturages et des fruits excellens, tandis que cette même contrée donne aux mineurs, du cuivre, du fer, du cobalt, possède des carrières de soufre, de granit, d'albâtre, de marbre, d'ardoise, de charbon fossile, et un nombre considérable d'eaux minérales. Les richesses de ses villes consistent en manufactures de divers articles.

Le département des Hautes-Pyrénées ou l'ancien Bigorre, froid dans ses montagnes, tempéré dans ses plaines, et brûlant dans ses vallées, nourrit en abondance des troupeaux et des chevaux excellens, donne des plantes rares et médicales, des graminées, tels que le blé d'Espagne, le millet, le seigle, des vins généreux, des fruits et des mûriers. Il possède

des mines de fer, de cuivre et de plomb, de marbre et même de jaspe; et l'emportant sur son v isin par les eaux minérales, c'est dans son arrondissement que sont celles de Cauterets, de Baréges et de Bagnères. Les villes ont des papeteries et d'opulens marchés de bestiaux.

Quant à celui des Pyrénées orientales, éprouvant la bénigne influence d'un ciel plus doux, on y voit germer des trésors plus rares. Les montagnes dépouillées par l'ardeur du soleil, y donnent peu de bois, mais dans leurs rochers à pic abondent ces cryptogames parfumés, ces végétaux aromatiques qui transmettent à la chair des troupeaux leur saveur embaumée. On y voit beaucoup plus de troupeaux transhumans que dans les montagnes centrales. Ses coteaux donnent, par leur exposition, des vins rivaux par leur bonté, leur chaleur et leur couleur, des vins les plus renommés de l'Espagne; ses plaines, des légumes aussi succulens que ceux de l'Italie, ainsi que du chanvre et du lin qu'on cite, enfin ses vallées tous les fruits du Midi. L'olivier y croît à côté de l'oranger, et l'on voit en le parcourant qu'on touche à l'antique et belle Hespérie. Le miel et la soie viennent ajouter leur richesse à cette

opulence vraiment orientale, et l'intérieur de la terre mettant le comble à tant de bienfaits, y prodigue la houille utile aux manufactures, et l'antimoine qui l'est aux arts. Pour les villes des côtes de ce département qui sont maritimes, dépositaires des trésors du commerce indigène, elles reçoivent encore ceux du commerce étranger, et par leur échange décuplent les produits qu'elles retirent tant des uns que des autres.

Ces trois départemens ne sont pas les seuls qui composent la chaîne des Pyrénées; il en est encore trois autres, qui, bien qu'ils ne soient que rarement privés de récoltes suffisantes pour leur approvisionnement, car les plaines suppléent à l'insuffisance des montagnes, ont recours dans des disettes à l'inépuisable fécondité de la Gascogne leur voisine; ils échangent avec elle du fer, des bois et les produits de leurs manufactures, tandis qu'ils font avec l'Espagne dans des temps heureux un commerce, surtout en bestiaux, dont la balance est toute à leur avantage, les retours de ce royaume consistant en laines, en liége et en argent.

Malgré de telles richesses, les habitans de ces monts sont loin de jouir d'une existence aisée, et j'en ai vainement cherché la cause.

Ils n'ont pour nourriture que du seigle et du sarrasin préparés en galettes, et de la chèvre salée; dans quelques autres parties, du froment mêlé avec du millet et de la pâte de maïs. Souvent même, pour suffire à leurs besoins, et manquant d'occupation chez eux, ils s'expatriaient pendant les mois d'hiver; ils allaient en grand nombre dans l'Espagne, d'où ils rapportaient chez eux, au printemps, le produit de leurs travaux et de leur industrie. L'interruption de communication entre les deux royaumes les prive maintenant de cette ressource.

LETTRE XXIX.

Même sujet.

La culture des champs et le soin des troupeaux sont donc en général, ma cousine, la principale occupation des habitans de ces montagnes, l'objet constant de leur attention; ils y emploient tout leur temps et toute leur intelligence. Mais leurs champs leur donnent à peine, en échange de leurs sueurs, les fruits nécessaires à leur existence; tandis que les troupeaux leur procurent, par leur produit et leur vente, l'argent indispensable pour l'entretien de leurs maisons, l'éducation de leurs enfans et le repos nécessaire à leur vieillesse. Mais, tout en rendant justice à leurs vertus domestiques, je suis loin de leur accorder celle du désintéressement et de l'hospitalité, que plusieurs voyageurs qui m'ont précédé ont cependant reconnue en eux. Je n'ai jamais vu moins de désintéressement que dans ce pays. Le montagnard ne fera pas le moindre pas, il

ne rendra pas un léger service, que souvent même on ne lui demande pas, sans exiger une rétribution toujours au-dessus de sa valeur. On peut dire, sans exagérer, que l'or est son idole, et vous n'en douterez pas lorsque vous saurez qu'un grand nombre d'habitans se livrent à la contrebande, laquelle est si facile dans la chaîne des montagnes qui sépare les deux empires et les sert si bien pour continuer cette fraude illicite sans avoir presque à craindre le juste châtiment de la loi.

Le labourage, les irrigations, les moissons composent tour à tour leur tâche pénible, mais les courses et le transport de lourds fardeaux à travers les montagnes sont le résultat de leur vigueur, de leur agilité, et ajoutent aux gains qu'ils font. Enfans, l'on voit déjà ces montagnards porter des charges dont le poids paraît au-dessus de leur âge, et qu'ils transportent du fond de leurs vallées jusqu'aux sommités les plus élevées (1). Devenus grands, ils suppléent, sur ce terrain inégal, aux animaux, qui, dans plus d'un endroit, ne sau-

(1) J'ai vu un jour un enfant de dix ans porter, de Bagnères à Saint-Sauveur, le porte-manteau d'un Anglais. Parti à minuit, il arriva à sa destination à quatre heures

raient transporter l'homme; et c'est ainsi qu'on les voit portant les malades, les voyageurs, et surtout les femmes convalescentes, qui ne pourraient, sans ce secours, admirer les vues pittoresques de ces montagnes. C'est alors qu'il faut les voir, disputant non-seulement de force avec les chevaux, mais d'agilité avec la chèvre, franchir, sans quitter leurs fardeaux, les ravins, les torrens, et sans tomber suivre les sentiers les plus difficiles.

Les femmes des Pyrénées sont les rivales de leurs maris dans les travaux de la terre, auxquels se joignent les soins du ménage, et cette foule d'occupations ne sont pas les seules qui remplissent leurs journées. Dans leurs momens de loisir elles s'occupent à filer, et la paysanne des Pyrénées n'abandonne pas ses fuseaux, même parmi les chemins les plus périlleux dans les montagnes, et pendant qu'elle est assise sur un âne intelligent ou sur un mulet vigoureux et adroit.

---

après-midi. Il avait donc parcouru huit grandes lieues du pays en seize heures, n'ayant pour toute nourriture qu'un morceau de pain de seigle et du fromage. Ce porte-manteau était si lourd, que je n'aurais pu le porter même un quart de lieue. Cet enfant vint le même soir coucher à Baréges.

C'est encore elles qui sont chargées, comme je crois vous l'avoir dit, de faire les vêtemens de la famille pendant les longues soirées d'hiver, et d'ourdir la trame des bas, ce dont elles s'acquittent avec autant de célérité que d'adresse.

En général les femmes, il faut l'avouer, ne sont, dans les montagnes des Pyrénées, ni belles, ni jolies. Fort jeunes, elles ne brillent que par leur fraicheur. Elles se marient de très-bonne heure, et sont quelquefois mères à 14 ou 15 ans. Il est probable que, par l'excès du travail, surtout de celui de la terre, elles vieillissent plus tôt que dans beaucoup d'autres pays.

Dirai-je maintenant quel est le luxe domestique, et le mobilier de ce peuple agreste? Il est chez lui ce qu'il est partout où la simplicité des mœurs et la plus stricte médiocrité règnent. Ignorant tout superflu, ce peuple n'admet que le nécessaire. Ses meubles consistent en quelques lits assez propres, quelques bancs, une table, une armoire, et quelques ustensiles de ménage. Voilà tout ce qu'on voit chez eux.

Quant à leurs maisons ou habitations d'hiver, dans les villages elles sont bâties en pierres, et ordinairement couvertes de chaume ou d'ar-

doise, mais n'ont pour plancher que la terre. Dès que le printemps paraît, ils vont s'établir dans leurs granges, qui ne diffèrent guères de leurs chaumières; mais placées sur des sommités, elles se trouvent ordinairement au centre de leurs propriétés, car ici tous les paysans en possèdent plus ou moins. Ils viennent donc s'y établir pour présider à la culture de leurs terres, à la récolte, et à la tonte des moutons. Ils sont si attachés à leurs rustiques demeures, que lorsque les avalanches les renversent et les entraînent, ils les rebâtissent aux mêmes lieux, comme font les habitans d'Ottaiano, de Portici, et de Torre del Greco, dans le royaume de Naples, lorsqu'un océan de feu sorti du Vésuve, a renversé les hameaux, les villages et les villes, et qu'ils reconstruisent dans le même lieu d'autres maisons sur les débris fumans de celles qu'ils ont perdues. On ne s'arrache qu'avec peine des lieux où sont nés nos pères, qui nous ont vu naitre, et qu'ils nous ont légués en mourant.

Mais passons, ma cousine, à des tableaux différens : et entrez avec moi dans l'intérieur de ces habitations, et asseyons-nous avec eux auprès de leur foyer rustique. C'est là que nous apprendrons à connaître l'homme avant

qu'il soit façonné au joug amollissant des villes. Mais que de réflexions pénibles un tableau pareil ne présente-t-il pas !

D'abord nous y voyons l'homme être moins le chef que le maître absolu, le despote de sa femme, de ses enfans et de toute sa famille. Votre sexe, ma cousine, qui commande partout où il y a de l'urbanité, est ici dans un état continuel de servage, et d'ilotisme; heureux quand l'amour survivant à l'hymen, conserve assez de puissance pour tempérer dans de rustiques époux tout ce que leurs mœurs ont d'âpre et de rude.

Les hommes n'ont en effet que peu ou point d'égards pour leurs femmes dans les Pyrénées; et, il faut en convenir, bien que dans ces montagnes la chevalerie, aux plus beaux jours de sa gloire, eût établi les lois de la plus exquise galanterie, cette galanterie n'a point passé des châteaux dans les manoirs, et des manoirs dans les cabanes. Si les pauvres paysannes ont avec leurs maris quelque part à la communauté, c'est par les peines, par les travaux dont ces maîtres les accablent. Nous ne gâtons pas nos femmes, me disait un jour un de ces despotes rustiques, lorsque j'entrai dans une des habitations des montagnes au milieu de mes cour-

ses, et que voyant trois femmes le servir debout et sans manger, je lui demandai pourquoi elles ne partageaient pas son frugal repas. Il ajouta d'un ton brusque : « Qui me servira, si ce ne sont elles? elles font leur devoir; » et pendant ce temps il dévorait son repas que partageaient avec lui plusieurs ouvriers, qu'il avait engagés pour faire sa récolte, et auxquels il n'accordait que le modique salaire d'un franc par jour. Le même homme qui me parla si durement de sa femme, me tint ensuite un discours qui annonçait autant de jugement que de raison. « Habitués que vous êtes, me dit-il, au luxe des villes, vous ne trouverez dans ma chaumière que le nécessaire et jamais le superflu, que ce qui suffit rigoureusement à l'existence; le reste serait inutile, et nous embarrasserait. Nous ne sommes pas loin de l'indigence; mais nous ne demandons à Dieu que de nous conserver dans l'état où nous sommes. »

Je vous ai déjà parlé, ma chère cousine, de l'amour que ces montagnards ont pour les fêtes de l'église, pour les pélerinages et les processions. Ils n'aiment pas moins les fêtes de villages, où ils oublient leurs fatigues, en ne buvant que sobrement du vin dont ils se régalent à bon marché. Huit jours d'avance se

font les invitations, non-seulement dans les villages voisins, mais dans les villes des environs. Les principaux convives sont reçus à leur arrivée par les notables du lieu, au son d'une musique rustique.

La fête commence par des aubades, que les ménétriers vont donner dans les principales maisons. Tous ensuite se rendent à l'église, où la messe est suivie d'un prêche en l'honneur du saint que l'on chôme, et qui est prononcé dans le patois du pays. En sortant du temple, on retourne dans les maisons, où l'on trouve un repas composé de tout ce que l'hôte a de plus précieux et de meilleur. La conversation s'anime, et le diner se termine par des chansons analogues à la fête. Vers le soir, le violon accompagné du bruyant tambourin et de l'aigre haut-bois, appelle la jeunesse à la danse. Hommes et femmes s'y livrent avec un enthousiasme qui a l'air de tenir du délire. Des gestes, des cris aigus, font connaître la joie et le plaisir dont ils sont animés. On prétend même que quelquefois des excès contraires aux bonnes mœurs couronnent de telles fêtes.

Les mariages dans ces montagnes provoquent d'autres plaisirs, d'autres fêtes. Diffé-

rant des usages suivis dans la plupart des pays qui veulent qu'on stipule les intérêts des contractans avant de convenir du mariage, ici l'on en convient d'abord, et l'on traite de la dot ensuite. On invite de part et d'autre à un jour marqué, les amis, les témoins, au domicile de la promise, qui vêtue d'une robe blanche, et couverte de tout ce qu'elle possède de plus précieux, attend le notaire et les convives. Ce n'est qu'alors qu'on traite des intérêts réciproques. Souvent de violentes disputes s'engagent, même devant la promise, mais pour l'ordinaire elles se terminent amicalement. On dresse le contrat, l'acte civil se conclut, un goûter est servi, et d'abondantes libations de vin sont faites à la santé des nouveaux époux, qui ne tardent pas à se mettre en marche pour l'église, suivis de leur rustique cortége. Après la bénédiction nuptiale, on les conduit dans leur nouvelle demeure, où la mariée en entrant s'agenouille et prend un bassin qu'elle tient des deux mains, tandis que son mari, s'approchant le premier, lui fait une croix sur le front, et dépose sur le plat son offrande : exemple qui est suivi par toutes les personnes présentes. Les plaisirs de la table succèdent à cette cérémonie; le vin coule à

grands flots, et les convives s'animant, il pleut des saillies, des quolibets, qui souvent font baisser les yeux de la jeune épouse. Une danse termine la fête de ce jour. Le lendemain, à peine la mariée est-elle levée et vêtue de ses plus belles parures, qu'amis, voisins, compagnes, et tous ses parens viennent la complimenter et demander, avec intérêt et curiosité, de ses nouvelles.

Un singulier usage règne encore dans ces montagnes. Lorsqu'on apprend qu'un veuf veut se remarier, s'il ne garde le plus religieux secret, et si les nœuds ne sont contractés avant d'être divulgués, on emploie tous les corps dont la percussion peut tirer les sons les plus aigres et les plus discordans, pour le régaler de ce qu'on appelle en France *charivari*, sorte de tapage infernal, qui continue pendant huit ou dix jours après le mariage même. Non contens d'une raillerie insupportable, quoique innocente, ils couvrent encore de cornes le devant de sa maison.

Ces bonnes gens ont aussi un des défauts, ou plutôt un des ridicules que l'on retrouve chez les peuples qui sont encore barbares. La crédulité, fille de l'ignorance bien plus que de la sottise, la crédulité est partout où ne

sont pas les lumières; et c'est pourquoi les Pyrénées lui donnent un asile dans leurs retraites. Ces montagnards croient aux sorciers, comme bien d'autres. S'ils n'ont pas des chamans, ils ont des nécromanciens d'un autre genre, beaucoup moins puissans. Les devins ainsi que les devineresses admettent les revenans, et de-là cette perpétuelle fantasmagorie, où figurent sans fin les esprits follets, les farfadets, les sylphes, les gnomes et le loup-garou. De-là les apparitions soudaines et nocturnes dont la chimérique existence et le chimérique pouvoir n'épouvantent pas seulement les enfans, mais des hommes simples et crédules, qui ne sont en dernière analyse que de grands enfans. De-là les contes à dormir debout, comme on dit, que font ces bonnes gens, et les songes que, tout éveillés qu'ils sont, ils ne cessent de faire. C'est surtout dans les longues soirées d'automne, qu'assis dans leurs chaumières, près d'un large foyer qu'alimente le tronc d'un chêne embrasé, ils se livrent presque uniquement à ce singulier plaisir que procurent à tous les hommes des impressions profondes, quelque incrédules qu'ils soient d'ailleurs. Les gens instruits vont chercher ce plaisir au théâtre dans les

villes, et ceux qui ne le sont pas, dans leur propre imagination, et, à peu de frais, dans les veillées de campagne. Le conteur est d'abord celui qui, par son âge et son expérience, inspire le plus de confiance. On écoute avec attention ses histoires effrayantes ou mystérieuses; son récit insensiblement fait frémir ses auditeurs, les glace d'effroi, et les femmes, saisies de peur, jettent des cris et laissent tomber leurs fuseaux. Il serait toutefois heureux que leur crédulité se bornât à ajouter foi aux contes mensongers, aux fabuleuses histoires; mais malheur à ceux qui passent pour être sorciers ou sorcières dans leur pays : on les fuit, on les craint, et leur vie est souvent en danger (1).

---

(1) Dans une de mes courses dans les montagnes, mon guide me montra une femme estropiée, en me disant que cette malheureuse était une victime de ce préjugé affreux. Accusée d'avoir jeté un maléfice sur une famille, elle fut saisie et portée dans la maison de la malade. Un four chauffé était déjà préparé pour la recevoir, et ce ne fut qu'aux cris de cette infortunée, qu'une voisine parvint à la tirer des mains de quelques mégères qui voulaient la brûler après l'avoir meurtrie de coups. Elle fut sauvée, mais elle est restée estropiée à jamais par le rude traitement qu'on lui avait fait subir.

Tout cela nous prouve combien nos montagnards sont crédules, superstitieux, et combien ils ont l'imagination ardente et vive. Une foule d'anecdotes antiques qu'on y raconte, viennent fortifier ces preuves. La brèche de Roland, que ce paladin fendit d'un coup de sa redoutable épée, cet immense autant qu'épais rocher, par où il franchit le mont du Marboré qui s'opposait à son passage ainsi qu'à celui de son généreux palefroi, dont un des pieds est resté, depuis ce temps, empreint sur l'un des rochers, n'est-elle pas un monument de la vivacité d'esprit et de la crédulité de ces gens? La montagne de Tase ne renferme-t-elle pas dans une de ses sombres et impraticables cavernes, une cloche qu'agite Satan la nuit sainte de Noël, s'efforçant ainsi de troubler l'auguste anniversaire de la naissance de Jésus, que les fidèles célèbrent? Et les fées n'ont-elles pas établi leur demeure sur les hauteurs du pic de Bergons, où, généreuses, elles s'appliquent à transformer en un fil délicat le lin, quand on le dépose à l'entrée de leur grotte d'albâtre et de leur palais de cristal? Enfin, les habitans de la vallée d'Aspe ne frémissent-ils pas lorsqu'ils voient des voyageurs monter au pic d'Aure, parce que c'est là qu'un

démon antique et solitaire, indigné qu'on ose violer son asile, se venge sur les curieux ; et, nouvel Eole, excite et déchaîne les vents, qui vont désoler la paisible vallée.

Telles sont les traditions qui ébranlent ici les esprits vifs et les imaginations ardentes, et qui démontrent que dans les lieux retirés, plus qu'ailleurs, l'homme, dupe de ses propres illusions, se crée des craintes chimériques, comme si celles des maux si nombreux et si réels qui l'assaillent pendant sa courte vie, ne devaient pas suffire à son effroi et à ses douleurs.

J'opposerai, ma cousine, à ce tableau, l'instruction que reçoit actuellement l'habitant des Pyrénées, bien propre sans doute à faire disparaître, sinon entièrement, du moins en grande partie, le goût du merveilleux et de ridicules erreurs. Parmi la foule d'objets qui imposent aujourd'hui au voyageur le plus frivole la tâche de connaître les usages, les mœurs des peuples chez lesquels il se trouve, l'instruction publique est sans doute celui qui doit le plus fixer son attention. L'enseignement mutuel est venu dispenser abondamment autant qu'assurer l'opulente

moisson de ce bienfait à tous les sexes comme à toutes les classes de la société, et les met aujourd'hui dans le cas de cultiver leur raison, d'acquérir des talens et du génie. Ce bienfait s'est donc répandu aussi dans les Pyrénées ; et l'instruction publique y a fait des progrès aussi heureux que sensibles. Sur la totalité des habitans de ces montagnes, les trois quarts savent aujourd'hui lire aussi-bien qu'écrire; il n'est pas un jeune homme de vingt ans qui ne sache l'un et l'autre, et pas un garçon de huit ans qui n'aille à l'école. Mais si nos montagnards ont consenti à ce que leurs garçons aillent s'instruire, il n'en est pas ainsi de leurs filles, qui sont encore privées des avantages dont jouissent déjà leurs frères, comme si elles étaient indignes de participer au bonheur de l'instruction.

L'enseignement mutuel n'est pas seulement introduit, mais ce qui est mieux encore, il est goûté dans les Pyrénées, malgré les efforts des partisans de la routine ancienne, qui ne le sont pas des innovations heureuses. Il est à Luz une de ces écoles que j'allai visiter, et dont j'eus lieu d'être satisfait; mais elles sont loin encore d'être nombreuses, et, dans

la plupart des gros bourgs et villages, on trouve des écoles primaires dirigées d'après les anciens principes.

LETTRE XXX.

Même sujet.

Ce n'était pas assez pour attester le règne de l'injustice, si ancienne sur la terre, qu'un homme en opprimât un autre, que des nations entières fléchissent le genou sous une puissance qui quelquefois les accable sans ménagement; comme si tout ce qui respire devait participer à l'iniquité, nous avons vu des nations opprimer des nations, et transmettre d'âge en âge à leurs descendans les témoignages de leur haine et les effets de leur oppression sur d'autres peuples, dont les torts envers elles ne méritaient, quels qu'ils fussent, ni des inimitiés aussi prolongées ni des vengeances aussi implacables.

Sans parler de cette antiquité si vantée, et qui a cependant livré légalement une moitié de l'espèce humaine à l'esclavage; sans parler de ces Lacédémoniens si rigides observateurs des lois et de la liberté entre eux, et qui en

violèrent les droits envers les malheureux Ilotes, dont le nom est devenu le synonyme d'esclave ; sans parler des Juifs également odieux, dans l'ancien comme dans le moyen âge, aux Romains d'abord, et ensuite à toutes les nations; notre âge n'a cessé, malgré les dogmes philanthropiques et saints de la religion chrétienne, de voir des nations en opprimer d'autres, et proscrire même des races entières d'hommes. C'est ainsi que de nos jours les malheureux Africains, arrachés à leur patrie, à leurs familles, sont traînés dans les fers sous un ciel et un climat étranger, et condamnés à passer leur vie dans le plus affreux esclavage; que, dans l'Inde, les Parias et les Poulichis, plus avilis et plus malheureux encore, sont devenus le rebut, la honte et l'horreur même des castes orgueilleuses, et sont condamnés, on ignore pour quel crime, à traîner une existence plus vile que celle des plus vils animaux.

Il en est ainsi, d'après ce que nous dit le savant Ramond, de ces hommes qu'on rencontre dans les Pyrénées, ayant, comme les Crétins dans les Alpes, une infirmité héréditaire au physique, et, au moral, l'imbécillité des brutes les plus stupides, ce qui les retranche

de la société. Ces hommes seraient, comme les Ilotes, l'exemple, s'il faut en croire cet éloquent écrivain, de la haine invétérée d'un peuple vainqueur sur un peuple vaincu; et, tels que les Parias et les Poulichis, la victime des mépris de ce peuple vain et sans pitié, qui légua à ses descendans, envers ces malheureux, sa vengeance et ses fureurs.

Cette lettre a donc pour objet, ma cousine, un des plus intéressans sujets de tous ceux que j'ai essayé de traiter dans mes précédentes. Ce n'est pas, en effet, sans l'intérêt le plus vif, qu'on remonte des effets aux causes d'une oppression longue, soutenue autant qu'affreuse. Il ne s'agit pas seulement ici du sort de quelques individus, de quelques familles malheureuses, proscrites dans un temps donné, et pendant la durée de quelques lustres et d'un siècle même; mais il s'agit d'un peuple auquel la proscription s'attache de génération en génération, et qu'elle ne doit quitter que quand le dernier né de cette race maudite ne sera plus; et qui le croirait? La nature elle-même fait alliance avec la barbarie; elle atteint, elle frappe aussi ces victimes de la haine générale; et, devenant à son tour l'objet de sa terreur, cette race ne s'éteint qu'après avoir

été exhérédée des dons de la nature les plus précieux, un esprit intelligent dans un corps exempt d'infirmités.

Connus sous le nom de Cagots, il est dans les Pyrénées des hommes qui ont, au physique et au moral, la même infirmité que ceux qu'on appelle Crétins dans les Alpes, comme nous venons de le dire. Des traditions accréditées n'attribuent point à des causes purement climatériques un pareil état. Des savans, parmi lesquels se distingue M. Ramond, se sont appliqués à rechercher, dans l'histoire des peuples, ce que d'autres ont cru trouver dans celle de la nature seule, c'est-à-dire l'origine funeste de cette double infirmité; et je me plais à vous faire connaître les opinions tant des uns que des autres.

La vallée de Luchon est celle qui renferme le plus de ces infortunés. « C'est au midi que l'on trouve les Crétins du Valais, de la Savoie, du Piémont; c'était au midi, dit M. Ramond, que je devais trouver ceux des Pyrénées, dans ces vallées étroites où les rayons du soleil réfléchis en tous sens par des rochers nus, concentrent une chaleur étouffante, et tiennent suspendus, dans l'air vicié, des fluides malfaisans, qu'une expansion ex-

traordinaire rend capables de s'y dissoudre et de s'y soutenir... Mais habitué par l'expérience et des observations antérieures, à regarder la force et l'agilité, comme le partage des habitans des montagnes élevées, et à reconnaitre que la paresse, les infirmités, le crétinisme n'affectaient point les hauteurs, je fus forcé de regarder le crétinisme comme un accident indépendant de cette circonstance, mais encore de considérer comme un apanage des races, plutôt que comme une production du sol, les divers degrés de vivacité, de force et d'agilité qui me paraissent distinguer les peuples des Pyrénées, dans un rapport plus régulier avec les mélanges de sang qui se firent dans leurs ancêtres, l'élévation de leurs vallées au-dessus du niveau de la mer, et leur proximité de ses rives. »

Tel est le langage que tient M. Ramond relativement aux causes physiques du crétinisme de ceux des habitans des Pyrénées qui sont affectés de cette maladie, causes qu'il repousse pour ne s'attacher plus qu'à rechercher celles qu'il découvre dans les traditions locales, dans l'histoire des peuples des Pyrénées, et dans celle de la France entière. Sans affirmer que cet écrivain ait incontesta-

blement trouvé ces causes; l'art avec lequel il les cherche, le talent qu'il apporte pour les découvrir, et surtout l'érudition qu'il déploie, tout prescrit à celui qui veut s'éclairer, de l'étudier, de se pénétrer de ses observations aussi ingénieuses que judicieuses.

Je vais donc continuer la citation de cette importante partie de son ouvrage.

« Ce fut avec une pudeur dont il me fut difficile de triompher, dit M. Ramond, que les habitans de cette contrée m'avouèrent que leurs vallées renfermaient un certain nombre de familles qui, de temps immémorial, étaient regardées comme faisant partie d'une race infâme et maudite; qu'on n'avait jamais compté au nombre des citoyens ceux qui les composent; que partout ils étaient désarmés; et que nulle profession ne leur était permise hors celles de bûcheron et de charpentier, qui sont devenues ignobles comme eux, et dont ils tirent un de leurs noms, réputé injurieux, parce qu'ils le portent à l'égal de celui de Cagots, qui les a toujours distingués; que, charpentiers, ils sont obligés de marcher les premiers au feu; qu'esclaves, ils doivent rendre aux communautés tous les soins réputés honteux; que la misère et la maladie sont leur constant apa-

nage; que les goitres appartiennent ordinairement à leur race; que ce n'est pas seulement dans la vallée de Luchon, mais encore dans toutes les vallées de Comminges, du Bigorre, du Béarn et des deux Navarres, que cette infirmité en afflige un grand nombre; que leurs misérables habitations sont ordinairement reléguées dans des lieux écartés; et que si les Francs, habitans du pays, ont maintenant un peu moins d'aversion pour ces infortunés, et si des mœurs plus douces tempèrent un peu la rigueur de leur ancienne condition, il n'y a encore, entre les deux races, nul commerce et nulle alliance qui ne soit, dans les villages qui en sont témoins, un objet de scandale.

» Je me trouvais au milieu de ce peuple esclave, dont l'origine se perd dans l'orageuse nuit des premiers siècles de la monarchie; je voyais cette caste rejetée, sur laquelle on a tant écrit sans écarter les ténèbres qui couvrent les motifs de sa proscription; qu'en vain on interrogerait dans les traditions qui ont péri avec les droits et la dignité de l'homme, et qui ne présente à celui qui l'observe, que le muet monument des misères d'un âge qui ne nous a rien transmis que d'odieux et de déplorable.

« Quel fait plus digne d'exciter la curiosité de l'historien et la pitié du philosophe, que l'existence de ce peuple malheureux, dont les tristes rejetons, dispersés le long de l'Océan, depuis le nord de la France jusqu'à son midi, presque toujours désignés par le même nom, ont été partout l'aversion et les victimes de la même inhumanité! Dans les solitudes de la Petite-Bretagne, on les voit, dès les temps les plus reculés, traités avec la même barbarie. A peine leur permet-on, dans un âge plus civilisé, de vaquer aux professions de cordier et de tonnelier, qu'ils avaient embrassées. Le parlement de Rennes est obligé d'intervenir pour leur faire accorder la sépulture. On les trouve alors désignés sous le nom de *Cacoux* et de *Caqueux;* et les ducs de Bretagne, selon Bullet, Ducange et Gebelin, avaient ordonné qu'ils ne paraitraient point sans une marque distinctive. Vers l'Aunis, on retrouve leurs pareils dans l'île de Maillezais. La Rochelle est peuplée par les *Coliberts* ou esclaves. Ils reparaissent sous le nom de *Cahets*, en Guienne et en Gascogne, réfugiés dans les marais, les lagunes et les landes, long-temps inhabitables, de ces contrées. Dans les deux

Navarres ils s'appellent *Caffos* (1). C'est ainsi que les nomme l'ancien *for*, compilé vers 1074.

» On les découvre enfin dans les montagnes du Béarn et du Bigorre, des quatre vallées et du comté de Comminges. Là, ce sont ces *Cagots* ou *Capots*, que, dans le onzième siècle, je vois donner, léguer et vendre comme les esclaves. (Dans le Béarn, un seigneur faisait présent d'un Cagot, avant de se marier, à celui des parens du consentement duquel il avait besoin)...; réputés ici comme partout, ladres et infects, n'entrant à l'église que par une petite porte séparée, et y trouvant leur bénitier particulier et leur siége à part; qu'en plusieurs endroits les prêtres ne voulaient point recevoir à la confession; auxquels l'ancien for de Béarn croyait faire grâce en prenant sept témoins pour valoir un témoignage; qui furent, en 1460, l'objet d'une réclamation des états

---

(1) Dans la Romagne et à Naples on appelle du nom de *Caffoni* les gens de la campagne les moins civilisés et les plus grossiers. Rien n'est plus méprisé que les hommes auxquels on donne une pareille épithète, sorte d'injure que j'ai entendu proférer plusieurs fois, et qui dès-lors peut servir de fil analogique qui se rattache à l'opinion de M. Ramond.

de cette province, voulant qu'il leur fût défendu de marcher nu-pieds dans les rues de peur d'infection, et qu'ils portassent sur leurs habits leur ancienne marque distinctive, le pied d'oie ou de canard, comme le dit De Marca dans son histoire.

» Les savans, le peuple et ces malheureux même, ignorent également et la source de tant de haine et le temps qui la vit naître. Les conjectures des uns, les fables des autres, ont eu long-temps cela de commun, de remonter aux époques les plus obscures de notre histoire, et de faire intervenir les ravages de la lèpre; mais avant la tentative qu'a faite M. de Gebelin, pour rendre raison de cette étonnante conformité de fortune et de nom qui embrasse des peuplades entières, séparées par de si grandes distances, on n'avait pas seulement songé à faire un rapprochement qui sera désormais la pierre de touche de tout système par lequel on voudrait expliquer l'origine et le sort d'une seule de ces peuplades. »

M. Ramond conclut que les Cagots de toute la France ont la même origine; que le même événement les a tous confinés dans les lieux les plus reculés et les plus déserts; que, quel qu'il soit, il a imprimé, à la fois, à la France

entière, les mêmes sentimens de haine, en les marquant du sceau de la même réprobation.

Il ajoute que l'on ne croira plus que ces malheureux doivent leur existence à des lépreux bannis de la société, que l'on n'a jamais ni vendus, ni donnés, ni légués; et quand il serait vrai que les Cacous de Bretagne eussent été des ladres blancs du temps d'Ambroise Paré, il a pu décrire leur état sans avoir rien prouvé sur leur origine.

« On ne croira pas davantage qu'ils descendent des Gaulois réduits à cet état d'avilissement par les Goths qui expulsèrent les Romains; car, ni sous les uns ni sous les autres, la condition des Gaulois n'eut aucun rapport avec cet état d'infamie: l'esclave est foulé aux pieds, mais le Cagot fut repoussé. Il s'agit de mépris ou de vengeance, et non du despotisme du conquérant.

» La victoire qui termina le conflit de deux nations féroces; l'invasion d'un barbare punie par un autre barbare; la réaction de l'opprimé contre l'oppresseur, des combats acharnés; des déroutes désastreuses, et non des conquêtes; voilà, dit notre éloquent observateur, les sources de haine et de fureur d'où peuvent découler de pareilles misères.

Mais, où choisir et à quoi s'arrêter dans cinq siècles de massacres et de dispersion? comment démêler les traces confondues et du vainqueur et du vaincu?

» L'orient, le septentrion et le midi vomissent tour à tour sur les Gaules cent hordes différentes de la haute Asie, qui, toutes, ont oublié en chemin leur commune origine. Les Barbares échappés à leur patrie orientale sont les plus barbares. Ils repoussent ceux qui en sortirent les premiers, et ceux-ci tombent à leur tour sur les hordes qui les ont précédés. Tout, dit M. Ramond, se confond dans ces Gaules qui semblent n'offrir aucune issue. Les peuples de l'Allemanie, mélange plus confus encore du rebut de ces races confondues, se précipitent dans la tempête universelle; les combats, les dispersions, les alliances, les divisions, mêlent, séparent, anéantissent, reproduisent des races. On découvre enfin une issue vers l'Espagne; un torrent de furieux s'écoule entre les Pyrénées et la Méditerranée; et là, nouvelle confusion, nouveaux massacres, nouvelles dispersions, jusqu'à ce qu'il ait découvert le chemin d'Afrique, où il retrouve les Romains, lutte d'abord, avec avantage, contre les restes de leur puissance, et s'endor-

mait sur les ruines de leur empire, quand un autre torrent d'Orientaux se précipitait par le midi sur l'occident. Le farouche Vandale, amolli par les plaisirs, les richesses et les arts, en est chassé; Bélisaire en profite et le terrasse, tandis que les Maures poursuivent leur chemin, renversent les Goths d'Espagne, et retombent, de tout leur poids, sur l'empire de France qui les arrête. »

Nous ne suivrons pas M. Ramond dans toutes ses réflexions; nous nous bornerons à dire qu'il ne croit pas que les Cagots descendent des Alains, comme l'a supposé M. Gebelin. Il ne les croit pas non plus descendans des Sarrasins, et partage l'opinion de De Marca, qui les croit les descendans de ces Goths, que dispersa la mémorable bataille de Vouglé, gagnée par Clovis, et que les habitans des bords de la Loire et de la Sèvre repoussèrent, avec mépris et ressentiment, vers les embouchures désertes de ces rivières.

On sait que les Goths, tous Ariens, étaient, pour les Gaulois et les Francs, un objet de scandale et d'aversion, et ont pu être désignés dès le temps de Childéric Ier, sous le nom de Cagots, Cahots ou Caffos, c'est-à-dire, suivant M. Gebelin, ladres ou infects. Pros-

crits donc par l'Église, le refus des sacremens et de la sépulture des Chrétiens fut la suite naturelle des ressentimens du clergé, long-temps persécuté. On éloigna les Ariens des communautés, parce qu'ils étaient schismatiques, et non parce qu'ils étaient lépreux. Quand une dégénération successive, apanage naturel d'une race vouée à la misère, et qui ne pouvait se mêler avec d'autres races, y eut naturalisé les maladies héréditaires, peu à peu ils quittèrent l'arianisme, se réunirent à l'Église, mais ne purent se régénérer, et ne cessèrent jamais d'être livrés à tous les maux qu'engendre la viciation du sang et de la lymphe.

Le gouvernement féodal, qui ne se contentait pas de partager la terre avec le cultivateur, s'appropriait les personnes avec les possessions, et le Cagot devint dans la race des esclaves, celui de la plus basse extraction.

Telle a été, dit M. Ramond, la destinée d'une nation qui renversa et fonda des empires, et sur les derniers rejetons de laquelle l'arianisme attira plus de vengeance que le souvenir même d'une usurpation. Le peuple entier des Goths, exterminé par les combats, ou confondu dans les habitans du pays, a disparu de la France et

de l'Espagne. Cette caste proscrite est tout ce qui en reste, et ce sang corrompu est le seul qui ne se soit pas mélangé. C'est sous des traits avilis par douze cents ans de misère, que les derniers restes de la fierté gothique sont ensevelis. Un teint livide, des difformités, les stygmates de ces maladies que produit l'altération héréditaire des humeurs; voilà ce qui seul distingue la postérité d'un peuple de conquérans; voilà ce qui a tout effacé, hormis, peut-être, quelques traces d'une structure étrangère, que la dégradation de l'espèce n'a pas entièrement détruites, parce qu'il est des traits caractéristiques qui ne cèdent qu'au mélange des races, et non à leur infortune.

Tels sont les raisonnemens, les témoignages, les recherches que l'éloquent historien des Pyrénées allègue sur l'origine de ce peuple réprouvé.

M. Palassou, auteur d'un mémoire sur cette malheureuse race, combat l'opinion de M. Ramond, ainsi que celle de M. Gebelin. Il suppose que les Cagots descendent des Sarrasins, que Charles Martel défit près de Tours, et que l'opinion qu'ils sont disposés à la maladie des goitres a été rejetée par les observations de plusieurs savans médecins; que les Cagots

furent, il est vrai, soumis à une maladie particulière, telle que pouvait être la lèpre, qu'apportèrent les croisés de la Palestine, mais que cette maladie a disparu; qu'ils ne diffèrent des autres hommes, ni par les facultés physiques, ni par les facultés morales; et que dès-lors il est impossible de les reconnaître aujourd'hui à de tels caractères, malgré la tradition qui, seule, a conservé le souvenir des préjugés qui ont fait autrefois leur malheur et leur honte.

Enfin, paraît M. Dralet, qui, rejetant toute notion historique sur l'origine des Crétins, se borne à croire que l'humidité, combinée avec la chaleur dans les vallées qui sont privées de l'action continuelle d'un courant d'air, dispose les habitans aux maladies qui dérivent du relâchement de la fibre, et que la succession journalière d'une grande chaleur à un grand froid, qui se fait sentir pendant des saisons entières, étant plus particulièrement préjudiciable aux parties du corps qui avoisinent les organes de la voix et de la respiration, c'est ce changement brusque dans la transpiration qui est la cause immédiate des tumeurs indolentes qui ont leur siége dans le grand thyroïde, c'est-à-dire des goîtres. Il est, ajoute

cet auteur, des tempéramens faibles, qui sont partout beaucoup plus sujets aux goitres que les tempéramens robustes. Les adolescens et les femmes en sont plus communément atteints que les hommes. Ainsi, soit qu'on fasse descendre les Cagots, des Goths, soit qu'on les fasse descendre des Maures, M. Dralet n'attribue qu'au climat seul et à la variation de l'atmosphère, leur maladie.

Telles sont les diverses opinions des savans qui ont écrit au sujet des malheureux Cagots ou Crétins des Pyrénées.

Malgré tout le respect que l'on doit aux talens et aux lumières de M. Palassou, il est difficile, je dirai même impossible pour tous ceux qui ont vu et observé ces infortunés dans leur état actuel, de partager son opinion.

D'où vient que tous de ces Cagots qui sont établis dans les différentes vallées des Pyrénées, séparés les uns des autres par une grande distance, portent le même cachet de réprobation? D'où vient qu'il n'y a aucun de ces Crétins sans goître et sans difformités? D'où vient que leur physionomie porte la même empreinte d'imbécillité et de stupeur; qu'ils ont de la difficulté à parler et à se faire entendre; qu'ils sont privés de l'ouïe, qu'enfin ils ont tous, sans

exception, les mêmes difformités du corps et la même stupidité dans leur regard terne? Comment M. Palassou, les ayant vus, peut-il affirmer qu'ils ne diffèrent en rien des autres hommes, ni par leurs qualités morales, ni par leurs qualités physiques, tandis que les descendans de ces infortunés inspirent à la vue, de nos jours même, un sentiment de répu gnance, je dirai même d'horreur.

On ne peut, je pense, réfuter entièrement l'opinion de M. Dralet, qui suppose que le climat et les variations de l'atmosphère sont une des causes productives du goître, opinion qui est confirmée par la quantité de femmes affligées de cette maladie. Mais si elles ont des goîtres, elles n'ont pour cela aucune des autres infirmités des Cagots. Elles sont bien faites et n'ont aucune difformité physique; tandis qu'il est rare de trouver un Cagot qui n'en soit affligé. On ne peut donc pas dire que ce soit à cause de leurs goitres seuls que les Crétins ont été frappés par d'aussi cruelles lois.

Si le climat occasione des goîtres, ce n'est pas sur la masse générale de la population que frappe la maladie, tandis qu'il n'est pas un seul Cagot qui n'ait cette infirmité. Ce ne serait

donc pas pour cela seulement, je le répète, que cette malheureuse race aurait été proscrite dans le moyen âge. Ce ne serait pas pour une raison semblable, qu'on lui aurait refusé les sacremens et la sépulture parmi les Chrétiens, même l'entrée commune des églises, où ils ne purent enfin pénétrer que par une porte particulière dans un emplacement séparé du reste des fidèles qui venaient comme eux invoquer la miséricorde et la clémence de l'Être-Suprême.

Confinés dans les lieux les plus reculés, sans aucune connexion, sans aucun lien avec la société qui les fuyait, comment ne pas supposer, avec M. Ramond, que ces infortunés, persécutés par l'Église et par les préjugés de ces temps d'ignorance et de ténèbres, qui n'admettaient pas la sainte tolérance, étaient, en effet, ces Goths, si détestés qui professaient l'arianisme, et que la perte de la célèbre bataille de Vouglé a dispersés. Voulant éviter la mort qui les attendait, ils auront fui de tous côtés en cherchant un asile dans les endroits les plus reculés et les plus cachés. Si le temps, en adoucissant la fureur des vainqueurs, n'a plus demandé l'extermination des vaincus, leur vengeance n'en a pas été moins cruelle, puis-

qu'ils les ont privés de toute relation avec leurs semblables.

De-là, comme dit M. Ramond, cette race proscrite et sans mélange, dont le sang corrompu et vicié, nous offre encore à présent le plus affligeant des spectacles, cette dégradation de la race humaine qui assimile l'homme à la brute.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.





